

A B C D
E F G H
I J K L M N O P
Q R
U V W X
Y Z

150 ans
LYON /  6^e

1867 - 2017
RACONTÉS DE A à Z



1867 - 2017
150 ans du 6^e arrondissement
de LYON
raconté de A à Z

PRÉFACE

A l'occasion des 150 ans de la création du 6^e arrondissement, de très nombreuses volontés se sont rassemblées pour marquer l'importance de la mise en valeur de notre héritage. Parmi les initiatives de cette année, celle des conseils de quartier de l'arrondissement est particulièrement bien venue, et riche de sens : cet abécédaire vous fera voyager, au moyen du vocabulaire, dans notre histoire, dans nos histoires, comme un nouveau témoin de la beauté de notre patrimoine, qui aide notre construction, et qui nous rappelle sans cesse d'où nous venons.

La mairie du 6^e arrondissement, pleinement impliquée dans ce projet, est fière de cette réalisation. En mon nom propre et en celui de l'équipe municipale, je remercie chaleureusement tous ceux qui ont travaillé à sa réussite, ainsi que tous les contributeurs qui, à un titre ou à un autre, ont permis que cet abécédaire voit le jour.

J'espère que, comme moi, vous avez hâte de pouvoir le transmettre à vos petits-enfants !

Pascal Blache, Maire du 6^e arrondissement

Dans le cadre du 150^e anniversaire de notre arrondissement, nous avons souhaité que les Conseils de quartier soient impliqués. Ils se sont bien sûr prêtés au jeu avec enthousiasme et ils nous ont soumis le projet d'un abécédaire retraçant les grands événements qu'a connus le 6^e à travers les années.

Les membres de nos Conseils de quartier ont effectué un magnifique travail de recherche. Nous les remercions très sincèrement pour leur implication et pour leur persévérance. Nous les remercions surtout pour le souci qu'ils ont eu de valoriser notre beau patrimoine.

L'abécédaire, véritable outil pédagogique, servira à transmettre aux jeunes de l'arrondissement ainsi qu'aux générations futures ; l'héritage auquel nous tenons et qui nous sert d'ancre pour affronter l'avenir.

Un beau travail d'équipe entre habitants et élus !

Jean-Michel Duvernois, adjoint en charge des affaires scolaires et à la démocratie de proximité

Florence Darbon, adjoint à la culture et au patrimoine

Marie-Jo Barny de Romanet, conseillère d'arrondissement à l'animation culturelle

MODE D'EMPLOI

Cet ouvrage ne se lit pas de A à Z !

Vous piochez un mot ou toute une lettre...

Chaque lettre de l'alphabet traite d'un thème où sont rassemblés des faits marquants.

Il n'a pour objectif que de vous relater des événements significatifs et de vous faire connaître des personnages qui ont enrichi l'Histoire du 6^e depuis le 17 juillet 1867.

Choisissez le mot qui vous plaît ...et découvrez ce qu'il cache ...

Déroulez à votre rythme et envie les 150 ans d'Histoire du 6^e arrondissement de Lyon

* **(à côté d'un mot)** = renvoi à l'article spécifique traitant du sujet en détail

RÉDACTEURS

Conseillers de Quartier LYON 6^e

Chantal-Jane BUISSON

A – Monuments aux Morts de l'île du Souvenir. **C** – musée d'Art contemporain, **E** – le sixième : vous avez dit usines ?, Marius Berliet entrepreneur du 6^e, Jeanne Guêpe épouse Poly, Cité internationale, Expositions internationales de 1872 et 1894, Foire internationale de Lyon. **H** – Jeanne et Henriette Bardey, Jean Chorel, Eugène Deruelle. **I** – migration de population, consulats, Interpol.

Françoise CHAMBAUD

rues du 6^e autrefois et aujourd'hui. **A** – la Résistance dans le 6^e. **C** – théâtres et salles de spectacles, cinémas. **E** – collèges et établissements professionnels, lycée Edouard Herriot, lycée du Parc. **E** – moulinages des Brotteaux, première Bourse du Travail. **F** – loges du 6^e. **H** – Barons Vitta, Henri Vitton ; Personnalités ayant vécu dans le 6^e. **H** – cliniques, maternités et établissements hospitaliers. **I** – gaz et éclairage public. **J** – jardin botanique (Gilibert). **O** – ordures ou équevilles **Q** – ponts et passerelles. **R** – congrégations religieuses. **S** – montgolfières. **T** – gares des Brotteaux. **U** – arbres d'alignement, le nom des rues : miroir de l'histoire.

Jean-Noël CURIS

T – transports urbains

Jean-Pierre DEVIGON

G – gastronomie du 6^e, « Mères célèbres », restaurants et brasseries, Le Pré aux Clercs. **K** – kiosques « pieds humides ».

Geneviève LAMBERTIN-EMPTOZ

A – fortifications, Gouverneur militaire, Commandant Faurax. **B** – Bellecombe, Brotteaux, territoire du 6^e, Hospices Civils de Lyon propriétaire foncier. **H** – Jean-Antoine Morand, Claude-Marius Vaïsse. **I** – inondations-digues. **M** – arrêté de création du 6^e, mairies. **P** – Palais de Flore. **Q** – quais et bas-ports. **U** – urbanisation du 6^e.

Alain LE GUELINEL de LIGNEROLLES

A – guerres 14-18 et 39-45 (événements liés), Commémorations nationales réalisées dans le 6^e, Monument aux Morts des Enfants du Rhône. **C** – musée Guimet. **D** – manèges, Guignol. **I** – eau potable, bains-douches, tout à l'égout. **J** – jardins botaniques du parc de la Tête d'Or, serres, herbier. **K** – kiosques à fleurs, kiosques à musique. **L** – lac du parc de la Tête d'Or, lac des Brotteaux. **M** – mairies, maires du 6^e. **M** – Joseph Merklin et les orgues du 6^e. **P** – monuments, cadrans solaires. **S** – boules lyonnaises, patinage, vélodrome. **V** – parc de la Tête d'or, arbres remarquables, roseraies. **W** – WC publics.

Marie-Thérèse MORAT

F – loges du 6^e.

Nelly PERRET

L – bateaux-lavoirs sur le Rhône. **Q** – péniches. **Z** – jardin zoologique du parc de la Tête d'Or.

Richard SIMON

R – cultes.



TABLE des MATIÈRES

PRÉFACE

MODE d'EMPLOI

RÉDACTEURS

TABLE DES MATIÈRES

RUES du 6^e : noms d'autrefois et d'aujourd'hui

A comme ARMÉE : fortifications, Gouverneur militaire, Commandant Faurax, guerres 14-18 et 39-45 (événements liés), la Résistance dans le 6^e, Commémorations nationales réalisées dans le 6^e, Monuments aux Morts

B comme BROTTAUX : Bellecombe, Brotteaux, territoire du 6^e, Hospices Civils de Lyon propriétaire foncier dans le 6^e

C comme CULTURE : théâtres et salles de spectacles, cinémas, musées

D comme DIVERTISSEMENT : manèges, Guignol

E comme ENSEIGNEMENT : écoles collèges et établissements professionnels, lycée Edouard Herriot, lycée du Parc

E comme ENTREPRISES : « le 6^e : vous avez dit usines ? », Marius Berliet entrepreneur du 6^e, Jeanne Guêpe épouse Poly, moulinaages des Brotteaux, première Bourse du travail, Cité internationale, Expositions internationales de 1872 et 1894, Foire internationale de Lyon

F comme FRANC-MAÇONNERIE : Loges du 6^e

G comme GASTRONOMIE : gastronomie dans le 6^e, Mères célèbres, brasseries et restaurants, Pré aux Clercs

H comme HISTOIRE

- Femmes et Hommes remarquables : Jeanne et Henriette Bardey artistes peintres et sculpteurs, Jean Chorel sculpteur, Eugène Deruelle l'illustre inconnu, Jean-Antoine Morand, Claude-Marius Vaïsse, Barons Vitta et leur hôtel particulier, Henri Vitton.

- Personnalités ayant vécu dans le 6^e

H comme HÔPITAUX : cliniques, maternités et établissements hospitaliers

I comme IMMIGRATION : migration de population, consulats, Interpol

I comme INFRASTRUCTURES : inondations-digues, gaz et éclairage public, eau potable, bains-douches, tout à l'égout

J comme JARDINS : jardin botanique (Gilibert), jardins botaniques du parc, serres, herbier

K comme KIOSQUES : kiosque à liqueur dénommés « pieds humides », kiosque à fleurs, kiosque à musique.

L comme LACS et LAVOIRS : lac du parc de la Tête d'or, lac des Brotteaux, bateaux-lavoirs sur le Rhône

M comme MUNICIPALITÉ : acte de création du 6^e, mairies, Maires

M comme MUSIQUE : Joseph Merklin et les orgues du 6^e

O comme ORDURES : ordures ou équevilles

P comme PATRIMOINE : monuments, Palais de Flore, cadrans solaires

Q comme QUAIS : quais et bas ports, ponts et passerelles, le Bretillod, aménagements rive gauche, péniches

R comme RELIGION : cultes, congrégations religieuses

S comme SPORT : boules lyonnaises, montgolfières, patinage, vélodrome

T comme TRANSPORTS en commun: transports urbains, gares des Brotteaux

U comme URBANISME : urbanisation du 6^e, le nom des rues : miroir de l'histoire, arbres d'alignement

V comme VÉGÉTAL : parc de la Tête d'Or, arbres remarquables, roseraies

W comme WC PUBLICS : aménagements successifs

Z comme ZOO : zoo de Lyon

SOURCES

INDEX

RUES DU 6^E

AUTREFOIS

AUJOURD'HUI

Rue Charles X	cours Lafayette	1831
Place Montgolfier	place Kléber	1842
Allée des Charpennes (1823)	cours Vitton	1842
Rue Monsieur	rue Molière	1848
Rue de Grammont	rue Vendôme	1853
Rue d'Enghien puis rue Labédoyère	rue Vauban	1854
Rue de Condé	rue Bugeaud	1854
Rue d'Orléans	rue Cuvier	1855
Rue Charlemagne	rue Boileau	1872
Rue Madame	rue Pierre Corneille	1878
Rue des Martyrs	rue de Créqui	1878
Rue Sainte Elisabeth	rue Garibaldi	1882
Pl. des Hospices puis Pl. des Gravier	place Puvis de Chavannes	1898
Rue du Poirier sans-Pareil	rue Curie	1902
Bd d'Enceinte puis Bd du Nord	bd des Belges	1914
Rue du Mont-Bernard	rue Lieutenant-colonel Prévost	1915
Quai de l'Est puis quai d'Albret	quai de Serbie	1918
Avenue de Noailles	avenue Maréchal Foch	1929
Quai des Brotteaux puis quai Castellane	quai Général Sarrail	1929
Quai de la Tête d'Or	quai Achille Lignon	1937
Rue du Parfait Silence	rue Laurent-Vibert	1940
Cours Morand	cours Franklin-Roosevelt	1945
Pl. Louis XV puis Louis XVI, puis Morand	place Maréchal Lyautey	1945
Bd Pommerol	bd de Stalingrad	1946
Avenue du Parc	avenue de Grande-Bretagne	1947

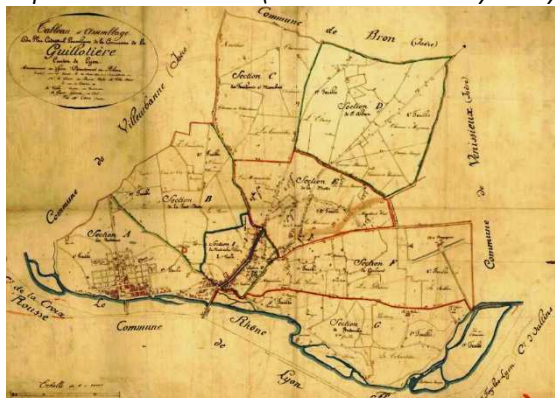
A comme ARMÉE

FORTIFICATIONS

Après la Révolution et le siège de Lyon de 1793, les ouvrages défensifs de la ville sont complètement démantelés. Lyon, ville fortifiée depuis ses origines antiques, tremble en décembre 1813 quand les Autrichiens franchissent le Rhin. En 1814 le maréchal Augereau ne peut empêcher la prise de Lyon. Au traité de Paris (30 mai 1814) la France perd la majeure partie de la Savoie, mais conserve Chambéry et Annecy. Après Waterloo, le maréchal Suchet avec l'Armée des Alpes ne peut empêcher une nouvelle occupation de Lyon par les Autrichiens. Le lieutenant général Haxo étudie alors une nouvelle ligne de défense pour Lyon qui, à son sens, doit devenir une place forte. Mais ce n'est qu'après juillet 1830, quand Louis-Philippe d'Orléans devient roi des Français, que le maréchal de camp Hubert Rohault de Fleury est nommé Commandant supérieur des travaux de défense de Lyon.

Son projet aura la particularité nouvelle d'englober, dans la zone fortifiée, une partie importante de la commune de la Guillotière.

À cette date, la Guillotière est encore commune indépendante et fait partie du Dauphiné. Elle est bordée par 3 communes situées dans le département de l'Isère (Villeurbanne au nord-est, Bron à l'est, Vénissieux au sud) et par 3 communes dans le département du Rhône (Oullins et Sainte-Foy-lès-Lyon au sud-ouest, Lyon à l'ouest).



[Photo 1/ Tableau d'assemblage du cadastre napoléonien de la commune de la Guillotière, 1824 © ADRML]

Pendant plus de 20 ans, Lyon et la Guillotière se transforment en un vaste chantier. Outre le renforcement des collines de Fourvière et de la Croix-Rousse, la rive gauche du Rhône se voit dotée d'un ensemble d'ouvrages disposés en arc, allant du fleuve au fleuve : redoutes, forts, casernes et lunettes.

Du nord au sud sont construits : la **batterie du haut-Rhône** (1854) démolie 15 ans après pour aménager l'entrée du parc de la Tête-d'Or, le **fort de la Tête d'Or** (1832) à l'emplacement des villas construites face à l'ex-musée Guimet, la **lunette des Charpennes** (1842) remplacée par le lycée du Parc, le **fort des Brotteaux** (1831) remplacé par la gare des Brotteaux, le **fort de Villeurbanne** ou **Montluc** (1831) le plus important de la rive gauche, dont il ne reste que la partie centrale transformée en hôtel de Police, le **fort La Motte** (1832) transformé en caserne (**quartier Sergent Blandan**) et aujourd'hui restructuré en parc de loisirs le "Parc Blandan", le **fort du Colombier** (1831) disparu sous les rues à l'est de la place Jean Macé et le **fort de la Vitriolerie** (1840) au bord du Rhône, dont il ne reste que la caserne fortifiée au milieu du **quartier Général Frère**. Cette ceinture était armée de 7 à 800 pièces d'artillerie.

Sous la pression des autorités civiles, qui veulent percevoir l'octroi, une enceinte est finalement édiflée sur la rive gauche entre 1839 et 1847 reliant tous les forts entre eux. C'est un gros bourrelet de terre de 7-8 m d'épaisseur dont le terre-plein est une voie de desserte et dont les fossés sont irrégulièrement remplis par la nappe phréatique. Il donnera naissance au boulevard d'enceinte, dont la partie située dans le 6^e arrondissement d'aujourd'hui sera baptisée boulevard du Nord en 1861 et boulevard des Belges en 1914.



[Photo 2/© Musée militaire de Lyon – Cliché G. Lambertin-Emptoz]

La France déclare la guerre à la Prusse en juillet 1870, et se pose très vite le problème épineux des ouvrages lyonnais. La ligne de fortifications réalisée à partir de 1831 est noyée dans les débordements de l'habitat qui s'étend bien au-delà. Les tirs de défense seraient plus dangereux pour la population qui vit hors de l'enceinte, que pour les éventuels assaillants ! Décision est prise d'implanter une nouvelle ceinture à forts détachés. La plupart des constructions militaires de la ceinture « Rohault de Fleury » sont déclassées et détruites à la fin du XIX^e siècle.

GOVERNEUR MILITAIRE

En passant par Lyon en octobre 1799 au retour de sa campagne d'Egypte, Napoléon Bonaparte prend conscience de l'intérêt économique et stratégique que représente cette ville au confluent du Rhône et de la Saône et décide d'y installer une haute autorité militaire. Le 6 nivôse de l'An XI (15 mai 1804), l'État impérial cède gratuitement à la ville le Claustral des Dames de la Déserte, ancienne abbaye devenue bien national dont la démolition permet de créer la place Sathonay. En échange, **la ville**

s'engage à loger à perpétuité la plus haute autorité militaire de la place. Peu confortable et surtout mal adapté, le Claustreal ne sera occupé par l'autorité militaire que jusqu'en 1812.



[Photo 3/Hôtel Varissan © Musée militaire de Lyon]

De 1814 à 1913, le commandant de région, devenu gouverneur en 1873, est logé successivement à l'Hôtel de la Valette (à l'angle rue du Plat, rue A. de Saint-Exupéry, place Bellecour), puis à l'Hôtel Varissan (à l'angle des rues Sala et Boissac).

Fin 1913, jugeant l'Hôtel Varissan peu approprié aux charges de réception du gouverneur, Edouard Herriot, maire de Lyon, et son Conseil municipal réalisent un échange entre l'Hôtel Varissan et l'Hôtel Vitta, propriété du baron Joseph Vitta. Les modalités financières amenèrent le baron à retirer tout le mobilier.



Début 1914, le général Paul Pouradier-Duteil prend possession des lieux, et depuis cette date l'Hôtel Vitta, 38 avenue du Maréchal-Foch, est la résidence du gouverneur militaire de Lyon.

[Photo 4/Paul Pouradier Duteil © Musée militaire de Lyon]

Aboli en 1791 par l'Assemblée Constituante puis rétabli sous la Restauration, le titre de **Gouverneur militaire** est aujourd'hui principalement honorifique et protocolaire. Héritage du passé et plus particulièrement du décret du 4 octobre 1891 qui stipulait que l'officier à qui incombait la défense d'une place de guerre ("ville fortifiée pourvue d'une simple enceinte ou d'une enceinte à forts détachés", ce qui était le cas de Lyon) portait le titre de gouverneur, l'officier général de haut rang qui habite cet Hôtel est Commandant d'armes de la garnison de Lyon. A ce titre il est l'autorité militaire compétente pour les relations de service courant entre les armées et les autorités civiles locales ainsi que pour tout ce qui touche au respect de la discipline générale dans les armées à l'extérieur des enceintes militaires ainsi qu'à la participation militaire aux cérémonies publiques. Le Gouverneur militaire de Lyon est aussi et avant tout Commandant de la région terre sud-est et officier général de la zone de défense sud-est.

COMMANDANT FAURAX



[Photo 5]

Marius Paul Faurax est né le 15 mars 1849 à La Guillotière, 10 cours Morand (cours Franklin-Roosevelt actuel), fils d'un carrossier de voitures hippomobiles qui s'installera quelques années plus tard au 5 avenue de Noailles, et dont le nom de famille deviendra connu dans la carrosserie de luxe. Lors du recensement militaire de 1869, il a le matricule 3014 dans la liste de la garde nationale mobile.

S'étant illustré dans une carrière militaire, il décède en 1892 à l'âge de 43 ans, à Porto-Novo, au Dahomey, mortellement blessé la veille au combat de Drogba. L'année suivante, sa famille fait rapatrier sa dépouille à Lyon. Le 12 décembre 1893, une messe de funérailles est célébrée en l'église de la Rédemption, et il est inhumé dans l'ancien cimetière de la Guillotière. Le même jour, son nom est attribué à l'ancienne rue du Nord :

« Le Conseil Municipal. Vu la proposition déposée par un grand nombre de ses membres et tendant à donner à la rue du Nord (6^e arrondissement), le nom du Commandant Faurax, mort glorieusement sur le champ de bataille, le 20 septembre 1892, au combat de Drogba, au Dahomey ; Considérant qu'il importe d'immortaliser le nom d'un enfant de la Cité lyonnaise, en perpétuant sa mémoire qui servira d'exemple aux générations présentes et futures ; Considérant que le Commandant Faurax a

été le premier soldat blessé au combat de Saarbruck en 1870, que remis de sa blessure, il a été de nouveau blessé au combat de Nuits et fait prisonnier, que trois jours après, il s'évada et fit la campagne de l'Est ; qu'il fit partie de l'expédition de Tunisie, du Tonkin et que, sur sa demande, il prit part à la campagne du Dahomey, où il fut blessé mortellement ;

Délibère : La rue du Nord (6^e arrondissement) portera désormais le nom de rue du Commandant Faurax. »

EVENEMENTS LIÉS AUX GUERRES DE 1914-1918 ET DE 1939-1945

Guerre de 14-18

En 1915 le lycée du Parc est transformé en hôpital militaire ; des « Secours aux blessés militaires » se sont installés à proximité : 2 bd des belges.

L'arrivée des trains de blessés est assurée en gare des Brotteaux.

Du 1^{er} mai 1918 au 31 décembre 1919, l'Etat-major du 2^e corps expéditionnaire italien sous les ordres du Général Albricci s'est installé rue de Sèze dans les locaux de la Mairie du 6^e au rez-de-chaussée. Une plaque commémorative a été apposée au-dessus de la porte. Ce corps d'armée a été inclus dans la 5^e armée française commandée par le général Berthelot. Il sera engagé à Château Thierry du 15 au 24 juillet 1918 pour repousser l'attaque allemande. Les pertes seront lourdes : 9334 morts et blessés.



[Photo 6/Cliché Jean-Pierre Devigon]

Guerre de 39-45

17 août 1940 : le Général Albert Frère est nommé gouverneur de Lyon, commandant de la XVI^e région. Il va diriger la cache d'armes et de matériels.

13 août 1942 : en gare des Brotteaux, arrivée du premier train de prisonniers libérés par la Relève.

En décembre 1942, l'Hôtel du Gouverneur est occupé par un officier supérieur allemand : le général Niehoff.

7 mars 1943 : en gare des Brotteaux, premier départ pour la S.T.O. (Service de travailleurs Obligatoire) Le dernier départ aura lieu le 26 juillet 1944.

En août 1943, les autorités allemandes réquisitionnent les bâtiments des deux lycées.

Des hôtels particuliers du boulevard des Belges sont occupés par la Wehrmacht.

14 mai 1944 : discours de Ph. Henriot au vélodrome de la Tête d'Or.

Du 10 juin au 1^{er} septembre 1944, le lycée Edouard Herriot est occupé par des allemands qui y installent un d'atelier de confection d'uniformes .Le 2 septembre 1944, les FFI prenant leur place.

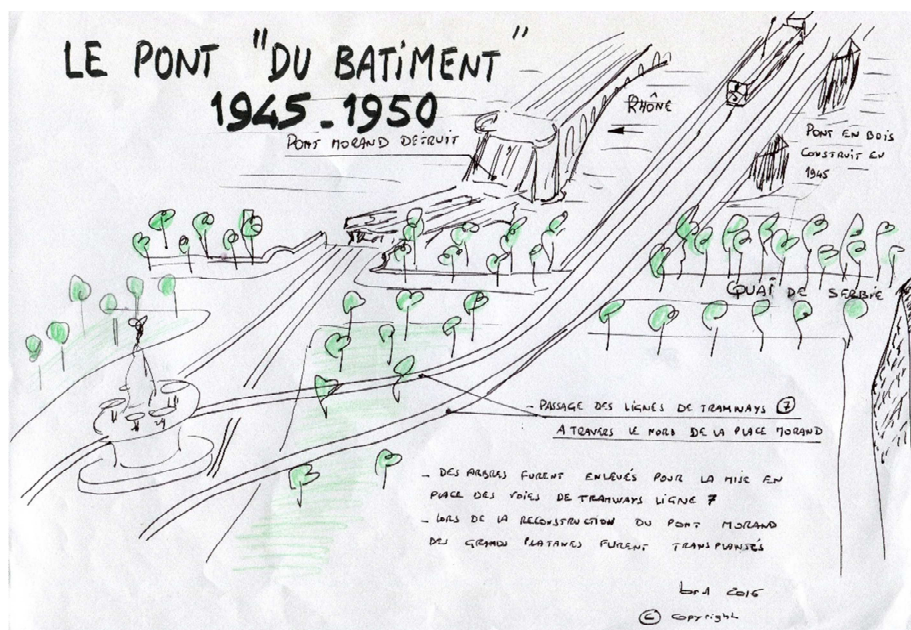
Le 24 août 1944, les enseignants de l'école de la rue Tronchet ainsi que des parents étaient allés chercher du matériel que les allemands avaient abandonné en se repliant. Quand ils sont sortis de l'école, une colonne d'allemands est passée à ce moment-là. Elle a tiré sans discernement, tuant soixante personnes. Certains furent sauvés par les Sœurs Franciscaines qui ont ouvert la porte de leur couvent ainsi que par une équipe de la Croix-Rouge du Frère Benoît qui prit en charge des blessés et des morts. Une plaque commémorative appliquée sur la grille de l'école Jean Rostand rappelle cet événement dramatique et gratuit.

En août 1944, le 12^e panzer composé de chars lourds et légers –commandé par le Général allemand Wittersheim – est envoyé à Villeurbanne pour mater l'insurrection de Villeurbanne et obliger les habitants à reboucher les tranchées et remettre les pavés en place.

Il y eut un accrochage devant l'entrée du Parc de la Tête d'Or entre des résistants et des soldats allemands rejoignant Villeurbanne.

Le 1^{er} septembre 1944, l'armée allemande en pleine retraite dynamite systématiquement les ponts du Rhône puis ceux de la Saône, qui sont détruits les uns après les autres. Après la Libération, le pont Morand par exemple sera provisoirement remplacé par un pont en bois « le pont du Bâtiment », en amont du pont dont les travées se sont abîmées dans les flots ; les voies du tramway devront aussi être modifiées.

Après le dynamitage du pont Morand en 1944 :



[Photo 7/© Bernard Reybet-Degat, 2016]

LA RESISTANCE DANS LE 6^E

Le 14 septembre 1944, Lyon a été déclarée « Capitale de la Résistance » par le général de Gaulle puis a obtenu la Légion d'Honneur par un décret du Président de la République Vincent Auriol daté du 28 février 1949. Un square du 6^e à l'angle Masséna-Vitton commémore cette distinction depuis 2007.

Le 6^e arrondissement garde la mémoire d'un grand nombre d'actes de résistance à l'occupant de 1940 à 1944. Servir de boîte aux lettres, proposer des caches pour les tracts et les armes, abriter des imprimeries clandestines, accueillir dans son appartement des réunions de résistants, c'était prendre de gros risques.. Cela se passait rues Cuvier, Tronchet, Récamier,

Vauban, Bugeaud, Sully, Garibaldi, Ney, av. de Saxe, Foch, bd des Belges, des Brotteaux, cours Vitton, au couvent des dominicains du Saint-Nom-de-Jésus, au foyer d'étudiants « Conférences Ampère » des jésuites, 17 rue Duquesne, et même dans les serres du parc de la Tête d'Or où les jardiniers cachaient des armes. Ils s'appelaient André Plaisantin, le père Humbert, Joseph Hours, Lise Lesèvre, Caroline Sermonard et son fils Jean, le père Chainé, Maurice Picard et bien d'autres. Certains ont connu l'arrestation, la torture, l'exécution comme **Daisy Georges-Martin** qui avait vécu au 26 cours Morand (Franklin-Roosevelt) ; résistante de la première heure, agent du mouvement Combat, secrétaire générale du réseau du Maquis du Lyonnais. Elle est arrêtée par un agent français de la Gestapo à son domicile -bureau du 36 av. Foch le 6 mars 1944. Torturée à plusieurs reprises, condamnée à mort, elle sera exécutée le 20 août 1944 avec 120 autres détenus de la prison Montluc au lieu-dit Fort de Côte Lorette, sur la commune de Saint-Genis-Laval. Pour d'autres, ce sera l'arrestation et la déportation comme **Anne-Marie Curis-Leclère**, assistante de Daisy Martin, arrêtée le 7 juin, internée à Montluc, rescapée du camp de Ravensbrück ou les sœurs **Soucelier**, professeures au lycée E. Herriot*. Leur collègue **Paule Vialtel**, professeure d'allemand, chargée de traduire la presse allemande, faisait partie d'une filière qui évacuait des résistants vers l'Angleterre par les Pyrénées. Elle parviendra à s'échapper en 1944, après avoir été torturée.

D'autres encore sont arrivés dans le 6^e pour réorganiser leur mouvement, comme **Marie-Madeleine Fourcade** qui, assumant d'énormes responsabilités, reconstitua dès février 1943 le réseau « Alliance » à partir d'un immeuble donnant à la fois sur les rues du docteur Mouisset et Malesherbes, les deux entrées facilitant la clandestinité.

Seulement cinq plaques sur façades rappellent au passant les événements de cette période. Une des plus anciennes, 85 rue Cuvier, domicile de Rémi Roure, rédacteur en chef du journal Combat et quatre autres personnes « victimes de la barbarie nazie ». Une autre rappelle qu'au 137 rue Bugeaud, Yves Farges, résistant, chef de la Région R1 a préparé la libération de Lyon. La plus récente est celle apposée sur la façade du lycée E. Herriot* en 2014.

Daisy Martin et Marie-Madeleine Fourcade ont été honorées pour leur engagement : un square dans le 3^e pour la première, une rue dans le 7^e pour la seconde.

La place Zoé Roche (angle rues Montgolfier et Boileau), inaugurée le 1^{er} avril 2010, rappelle le souvenir d'une résistante arrêtée à son domicile du quai Sarrail, emprisonnée à Montluc et déportée à Ravensbrück. Zoé Roche faisait partie du mouvement Combat et assurait la liaison avec les résistants polonais installés à Lyon.



[Photo 8]

Le siège de l'Association des Rescapés de Montluc (ARM) se trouve à la mairie du 6^e. Lors de la Semaine du Souvenir (7-12 avril) de 2015, les élèves du CM2 jusqu'au BTS ont assisté, à la mairie du 6^e à des séances de témoignages et ont pu visiter l'exposition consacrée aux internés de Montluc habitant ou arrêtés dans le 6^e.

De même, en mai 2017, dans le cadre des « Chemins de la mémoire », des élèves ont randonné de lieu de mémoire en lieu de mémoire dans les rues du 3^e et du 6^e pour terminer à la mairie du 6^e et écouter des témoignages sur la période de l'Occupation.

COMMÉMORATIONS NATIONALES RÉALISÉES DANS LE 6^E ARRONDISSEMENT

Cérémonies commémorant les 8 mai et 11 novembre

Le **11 novembre** est la date de la signature de l'Armistice mettant fin à la Première Guerre Mondiale avec les Allemands.

Le **8 mai** est la date anniversaire de la Victoire des Alliés sur l'Allemagne nazie et la fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

Les cérémonies se déroulent souvent au Monument aux Morts de l'Île du Souvenir avec une remise de décorations et dépôt de gerbes par les autorités.

C'est devant ce même Monuments aux Morts que le nouveau Gouverneur dépose une gerbe début septembre qui suit sa nomination.

Cérémonies du 14 juillet

C'est la Fête Nationale de la République française instituée par la loi en 1880.

Ces cérémonies se déroulent généralement dans le 6^e.

Elles ont lieu le 13 juillet. Cette date fut imposée en 1984 par Charles Hernu quand il était Ministre des Armées pour lui permettre d'assister à la cérémonie nationale à Paris le 14 juillet.

C'est l'occasion d'une prise d'armes, de remise de décorations, d'un défilé de troupes à pied et motorisés descendant le cours Franklin Roosevelt depuis la place Kléber. Il est accompagné par la Musique d'infanterie.

Fête nationale de Jeanne d'Arc le 8 mai

Elle a été instituée par la loi du 10 juillet 1920 – comme fête du patriotisme. Elle est toujours en vigueur et fait partie des 12 journées nationales organisées chaque année par le ministère de la Défense. Elle n'est plus commémorée officiellement.

La statue de Jeanne d'Arc – réalisée par le sculpteur Jean Chovel – est installée au centre de la place Puvis de Chavannes face à l'Hôtel du Gouverneur militaire depuis le 18 novembre 1928.

MONUMENT DES ENFANTS DU RHÔNE

Ce monument aux morts est dédié « Aux enfants du Rhône défenseurs de la Patrie » morts lors de la Guerre franco-prussienne de 1870. Il est appelé également « Monument des Légionnaires » Il est situé Place du Général Leclerc à l'extérieur du Parc de la Tête d'Or devant l'entrée principale du Parc de la Tête d'Or dénommée « Porte des Enfants du Rhône ».

Deux régiments de « mobiles » composés d'hommes ayant échappé au service militaire par tirage au sort - peu entraînés et mal équipés - sont envoyés début septembre 1870 à Belfort. Ils défendront courageusement la « Redoute de Bellevue » pendant trois mois sous les ordres du capitaine de génie Thiers. La redoute et la place ne seront pas prises et la garnison quittera Belfort avec les honneurs. Ces « Légions de mobilisés » avaient subi de lourdes pertes.

La sculpture est l'œuvre d'Etienne Pagny. L'architecte est Adolphe Coquet. Les fondeurs sont les frères Thiebaut. Le lion brisant une épée a été réalisé par Charles Textor.

Le monument se présente sous la forme d'un hémicycle de pierre, en avant duquel se trouve la statue en bronze d'une femme au drapeau, d'un sonneur de trompette, d'une tête de lion à côté de l'inscription « *pro patria* »

Elle fut inaugurée le 30 octobre 1887 en présence des représentants de la Ville de Belfort qui fut défendue par les « Enfants du Rhône ».

MONUMENT AUX MORTS DE L'ÎLE DU SOUVENIR

Le conseil municipal de Lyon décida le 11 août 1919 sur la requête de l'association des « Pères et mères d'enfants morts pour la France » pendant la Première Guerre Mondiale d'ériger un monument à la mémoire des Rhôdaniens tombés au champ d'honneur. Le 2 août 1920, il fixa définitivement son emplacement dans le sixième arrondissement au parc de la Tête d'Or, précisément sur l'île aux Cygnes.

Le conseil municipal valida le 28 février 1921 le projet « Philae » de Tony Garnier qui en avait soumis six. Il confia au sculpteur Jean Baptiste Larrivé le soin de réaliser le cénotaphe sensé contenir les cendres des militaires défunts, porté par de athlètes. Son frère Auguste acheva l'œuvre après son décès en 1928.

L'île fut ceinte d'un mur. Les noms des 10 000 Lyonnais morts pour la France y furent gravés sur la face extérieure. Quatre sculptures en bas-reliefs furent ajoutées. Le lauréat du Grand Prix de Rome Lous Bertola conçut « Le Départ » et « La Guerre » en 1927 alors qu'il était en résidence à la Villa Médicis. Claude Grange cisela « La Victoire » et « La Paix ».

La première pierre de ce Monument aux Morts » fut posée le 10 décembre 1922. Il fut inauguré le 6 octobre 1930 en présence du maire Edouard Herriot, du gouverneur militaire le général Serrigny et de 12 000 Lyonnais. Le tunnel souterrain reliant l'île à la berge remplaça la passerelle en 1935.



[Photo 9/Cliché Chantal Jane Buisson]

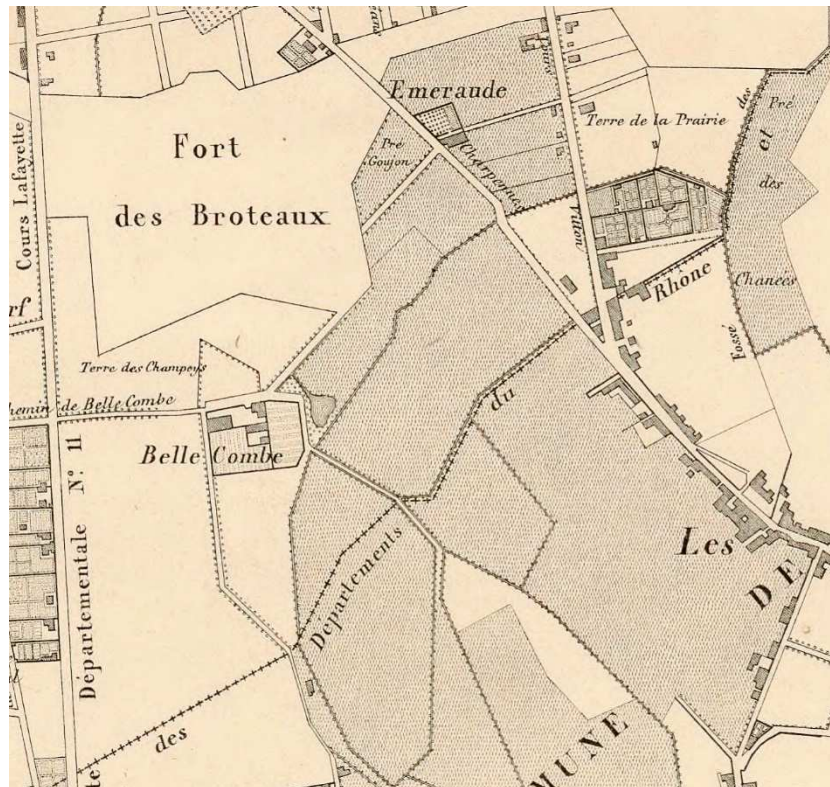
L'île aux Cygnes était devenue « l'île du Souvenir », un lieu de recueillement où toute activité ludique est interdite.

B comme BELLECOMBE et BROTTÉAUX

BELLECOMBE

Le quartier Bellecombe recouvre la partie du 6^e arrondissement comprise entre la voie ferrée et la commune de Villeurbanne. Il tire son nom de ce qu'une grande partie de son territoire faisait partie du domaine de Bellecombe, dont on trouve la trace dans un bail à ferme de 1724. Le domaine est acheté en 1860 par Vincent Serre, seigneur du domaine de Grange-Blanche à la Demi-Lune (lieu situé aujourd'hui dans la commune de Tassin-la-Demi-Lune).

Il projette des rues à Bellecombe et vend ses terres par parcelles, souvent de surfaces modestes. Le quartier, qui était resté jusque-là presque exclusivement agricole, se couvre peu à peu de petites habitations, ateliers et usines.



[Photo 10/Bellecombe en 1852], [Photo 11/Bellecombe en 1875]

En septembre 1891, Vincent Serre fait don d'un terrain à l'angle sud-est des rues d'Inkermann et de la Viabert pour l'édification d'une église. C'est lui qui finance aussi la construction puisque 80% du montant des honoraires de chaque artisan est payée

avec une parcelle dont Vincent est le propriétaire. Le paiement est identique pour le presbytère et les écoles de la future paroisse Notre-Dame de Bellecombe. Lorsque Vincent meurt en mai 1896, son frère Félix, qui hérite de ce qui reste du domaine, continue ces libéralités à l'égard de la paroisse, ainsi que ses enfants après le décès de Félix en 1899.

A la suite de pétitions, une école républicaine, d'abord appelée école de la Buanderie, puis école Antoine Rémond, voit le jour puis s'agrandit de 1898 à 1902. Les plans sont dressés par l'architecte Nicolas Vernon.

Les Hospices Civils de Lyon ont fait construire leur Buanderie centrale sur un site acheté en 1877 à la société Lasnier spécialisée dans la construction de charpente sur le tènement « Lafayette-Ste Geneviève-Germain-Inkermann ». Sur l'annuaire de 1935, la blanchisserie apparaît sous l'appellation : meunerie, boulangerie, blanchisserie des HCL. La reconstruction de la blanchisserie est réalisée en 1954 par les architectes P. Bourdeix et L. Weckerlin. En 1957, des immeubles d'habitation sont édifiés le long de la rue d'Inkermann, destinés au personnel des Hospices. La Blanchisserie s'est installée à Saint-Priest en 2014 et l'îlot est en cours de reconversion.

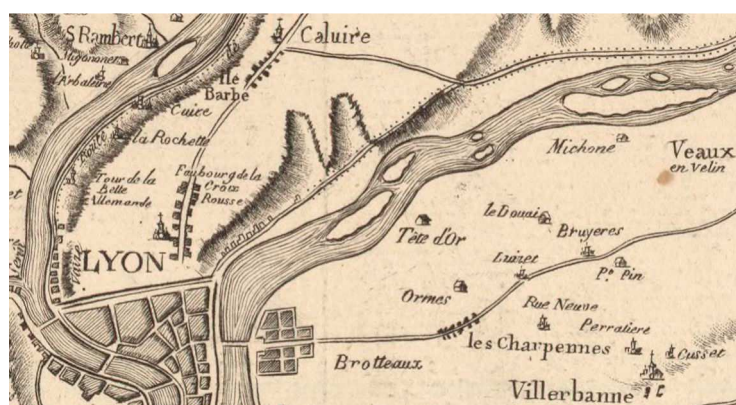
Depuis les années 1980, de nombreuses usines disparaissent, pour être remplacées par des immeubles d'habitation modernes. La rue Notre-Dame, autrefois si commerçante, s'est un peu assoupie. La Croix-Rouge délocalise son école d'infirmières et l'hôpital des Charmettes. Actuellement, l'avenue Thiers est devenue la vitrine des nouvelles activités dans le monde du tertiaire qui s'implantent dans le quartier Bellecombe.

BROTTEAUX

Le quartier des Brotteaux est limité au sud par le cours Lafayette, à l'ouest et au nord par le Rhône (quai Général Sarrail, quai de Serbie, avenue de Grande-Bretagne, quai Charles-de-Gaulle), et à l'est par la voie ferrée reliant le pont Raymond Poincaré à la gare de la Part-Dieu, voie qui le sépare du quartier Bellecombe.

Le mot « broteau » (avec un seul « t ») désigne en parler lyonnais une île de la plaine alluviale du Rhône, limitée par le fleuve lui-même ou par une lône, c'est-à-dire un bras où l'eau est devenue stagnante. Une végétation typique faite de saules, aulnes et frênes se renouvelle sans cesse car ces îles se déplacent au gré des crues. Cette zone n'est donc recouverte que de jeunes pousses d'arbres et d'arbustes : les brots. L'ensemble a été nommé Brotteaux, et une lettre « t » s'est rajoutée au cours du XIX^e siècle.

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, le lit du Rhône est situé légèrement plus au sud-est qu'aujourd'hui. Il ne longe pas les contreforts de Caluire mais passe à l'intérieur de l'actuel parc de la Tête d'Or (dont le lac est un ancien bras) et rejoint son lit d'aujourd'hui au niveau du quai de Serbie. Entre ce lit et Caluire s'étendent plusieurs îles : île Chevaline, île Lambert et île du Consulat.



[Photo 12/Les Brotteaux en 1821]

La construction de digues pour lutter contre les crues, la canalisation du fleuve et le remblaiement de la plaine permettront de fixer le cours du Rhône un peu plus à l'ouest et, en faisant disparaître les îles, de créer un territoire qui va pouvoir être aménagé.

Le pont Morand (en bois), ouvert le 7 avril 1775 aux piétons et le 13 mars 1776 aux « voitures », facilite la liaison entre les deux rives, le seul pont existant jusqu'alors étant celui de la Guillotièrre, plus au sud.



[Photo 13/Vue du pont Morand et du quai de l'Est d'après un daguerréotype fait en 1844]

La mairie* du 6^e arrondissement est hébergée dans le quartier des Brotteaux.

Cinq constructions de ce quartier figurent en tout ou en partie à l'inventaire des Monuments historiques, le dernier en date étant l'Hôtel du Gouverneur militaire inscrit par arrêté du 10 avril 2014.

Cinq ont reçu le label « Patrimoine du XX^e siècle » institué en 2001 par le ministère de la Culture et de la Communication.



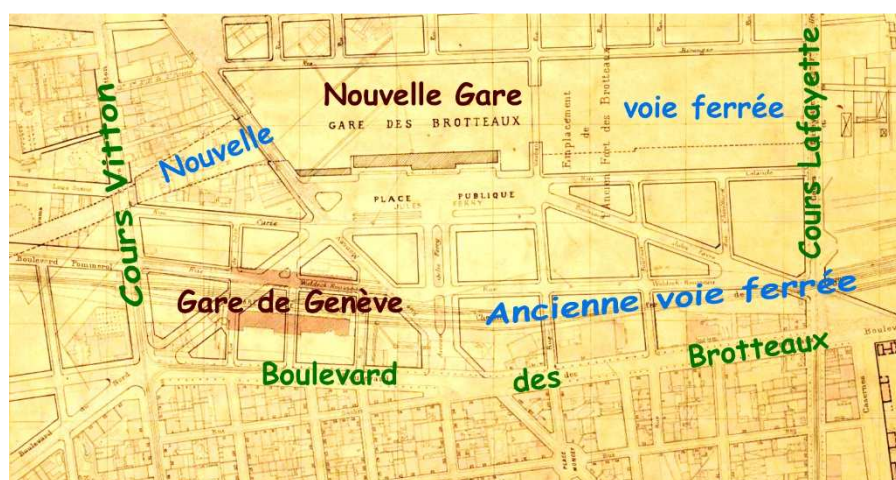
[Photo 14/Cliché G. Lambertin-Emptoz]

Le quartier des Brotteaux est réputé « bourgeois ». Si les diverses avenues, les quais et le boulevard des Belges sont fidèles à cette réputation, le cœur du quartier a vécu, depuis son urbanisation, au rythme du commerce et de l'artisanat. Le 6^e abrite d'ailleurs un certain nombre d'habitations à loyer modeste, ainsi que tout un tènement d'habitations à bon marché édifié en 1924 sur le quadrilatère Bossuet-Boileau-Cuvier-Garibaldi.

TERRITOIRE DU 6^E

Le 6^e arrondissement rassemble ainsi Bellecombe et les Brotteaux. Lors de sa création, sa frontière avec la commune de Villeurbanne traverse en diagonale tout le Parc de la Tête d'Or et, sur une superficie du parc à cette date de 105 ha, le 6^e n'en contient que 66 ha. Dès 1882, la Ville de Lyon demande au gouvernement de repousser les limites au talus du chemin de fer. Des pourparlers s'engagent, avec des demandes de compensation financière de Villeurbanne. Un accord est finalement trouvé lors de la préparation de l'Exposition Universelle de 1894 prévue dans le Parc. Le 17 décembre 1894, le Président de la République Jean Casimir-Périer promulgue la loi prononçant l'annexion à la commune de Lyon de cette partie du parc située sur Villeurbanne.

Après le déclassement des zones avec servitudes militaires par la loi du 21 août 1884, la voie du chemin de fer est déplacée vers l'est entre le cours Lafayette et le cours Vitton, et surélevée.



[Photo 15/© G. Lambertin-Emptoz]

Les passages à niveau pour les véhicules étaient devenus dangereux avec l'augmentation de la circulation urbaine, et restaient très souvent fermés en raison de la plus grande fréquence des trains. Ils disparaissent au profit de ponts ferroviaires, et les deux passerelles réservées aux piétons sont démolies.

Le territoire du quartier des Brotteaux s'est ainsi agrandi. Le quartier Bellecombe profite d'une plus grande surface constructible puisque le fort des Brotteaux et ses servitudes militaires ont disparu. Mais cette voie ferrée surélevée demeure même aujourd'hui une frontière entre les deux quartiers.

Deux vues aériennes permettent de découvrir l'aspect du 6^e en 1925 : autour de la gare des Brotteaux, et à l'est de l'église de la Rédemption (voir en fin de chapitre). En 2017, le 6^e arrondissement, qui s'étend sur 3,77 km², compte plus de 51 000 habitants.

HOSPICES CIVILS DE LYON, propriétaire foncier du 6^e

Quand arrive la Révolution, la Ville de Lyon est dotée depuis le XVII^e siècle de deux hôpitaux : le Grand Hôtel-Dieu de Notre-Dame de Pitié du pont du Rhône, agrandi au XVIII^e par le « Palais du Quai » que couronne le Grand Dôme, et La Charité, dont ne subsiste aujourd'hui que le clocher. Ces hôpitaux étaient gérés par des Recteurs, notables dont la charge était gratuite, mais très recherchée car honorifique : elle donnait droit de noblesse.

Durant les XVII^e et XVIII^e, une partie importante des terrains situés sur la rive gauche du Rhône deviennent la propriété du Grand Hôtel Dieu par donation, échange ou achat. Il s'agit en particulier des domaines Grange-Lambert, Dunois, Tête d'Or, Part-Dieu et Emeraudes.

La Révolution change les noms des hôpitaux pour les débarrasser de toute trace de religion et les qualifie d'hospices. Au sortir de celle-ci, la réorganisation administrative conduit le ministre de l'Intérieur Jean-Antoine Chaptal à promulguer un arrêté le 28 nivôse an X (18 janvier 1802) créant les Hospices Civils de Lyon.

Depuis 1802, les HCL reçoivent des subsides publics, mais la tradition de dons et legs subsiste, et le patrimoine foncier des HCL est important, notamment sur la rive gauche du Rhône.



[Photo 16/14, bd des Brotteaux. Cliché G. Lambertin-Emptoz]

Pour la location de leurs terrains, seuls existent des baux de 3, 9 ou 12 ans jusque dans les années 1870. Leur durée augmente progressivement pour favoriser des constructions de meilleure qualité. Mais de 1871 à 1905, la Ville de Lyon ne consacre que 4,6% de son budget à l'ensemble des frais d'assistance incombant aux HCL. Aussi estiment-ils plus rentable de louer que de vendre leurs terrains et garder ainsi un contrôle très strict sur leur patrimoine grâce à des baux courts et relativement draconiens. À partir de 1880, ils doivent cependant aliéner des terrains pour équilibrer leur budget.

En 2017, si au moins trois quarts des immeubles du 6^e arrondissement sont en copropriété, près de la moitié des constructions sont élevées sur terrain des Hospices.



[Photo 17/quartier de la gare des Brotteaux, ca 1925 © F. Pelagaud et F. Seive]



[Photo 18/autour de l'église de la Rédemption, ca 1925 © F. Pelagaud et F. Seive]

THÉÂTRES ET SALLES DE SPECTACLE

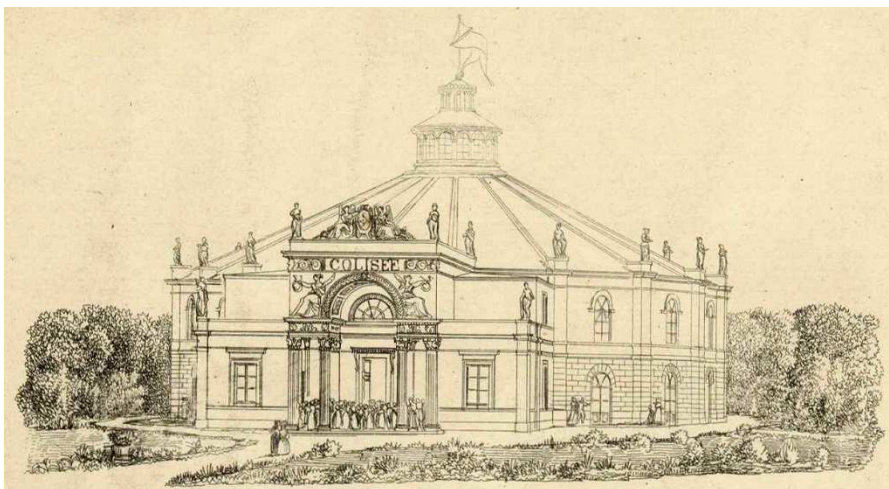
Si, dans la première moitié du XIX^e siècle les Brotteaux attirent un public populaire amateur de promenades et de spectacles en plein air (Montagnes Russes, Montagnes Françaises, Cirque Olympique etc...), la seconde moitié du siècle verra un public plus bourgeois se presser devant des établissements construits pour durer.

Le **THÉÂTRE DES VARIÉTÉS** ouvert le 27 juin 1866 au 39 du cours Morand (actuel cours Franklin Roosevelt) ; l'entrée des artistes est située 40 rue Tronchet. En 1872, il devient le Théâtre des Nouveautés puis reprend son nom d'origine. Le succès n'est pas toujours au rendez-vous car les Lyonnais rechignent à traverser le Rhône....Aussi en 1887, le maire Gailleton décide de louer le théâtre et de l'aménager pour que les syndicats puissent se réunir. C'est ainsi que deux ans plus tard, s'installe ici la première Bourse du travail.*

Les salles de spectacle des Brotteaux étaient très prisées et très nombreuses. Pour preuve les quelques lignes consacrées aux Brotteaux dans le guide Joanne « de Paris à Lyon » daté de 1866 : « Aujourd'hui le plus beau quartier de Lyon...De magnifiques maisons s'y élèvent chaque année sur ses larges et longues avenues et dans ses rues tirées au cordeau, bâties à angles droits. On y trouve réunis un grand nombre de lieux de réunion et de plaisir, restaurants, jardins publics, l'Alcazar... »

Parmi les plus célèbres on trouve **LA ROTONDE** qui existe depuis 1834 sur un terrain délimité par les rue de Sèze, Bossuet, de Créqui, Duguesclin. Elle durera jusqu'en 1891. Elle est citée elle aussi dans le « Guide de l'étranger à Lyon » de 1847 parmi les établissements qui méritent d'être visités pour sa « salle de bal, vaste, fort bien décorée ». C'est un bâtiment de forme arrondie où se succèdent bals, concerts, exhibitions équestres pour une clientèle bourgeoise et populaire. La salle accueille aussi des réunions politiques, telle celle des ovalistes, ouvrières des moulinages* du quartier, qui se mettent en grève en 1869.

La concurrence est grande avec **LE COLISÉE**, installé depuis 1844 dans un quadrilatère entre les rues Sully, Vendôme et Créqui. Spectacles équestres, bals attirent une clientèle plus chic. Les réunions politiques s'y déroulent aussi. C'est ainsi que le 23 novembre 1847, 1600 opposants à Guizot, président du Conseil, qui avait refusé les réformes électorales demandées, participèrent à un gigantesque banquet réformiste dont le journal lyonnais « Le Censeur » rendra compte ainsi : « Le Colisée était splendidement illuminé ; aux colonnes étaient appendus les drapeaux nationaux de la Pologne, de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Italie, des Etats-Unis etc..., mêlés aux drapeaux tricolores ». En 1850, il devient **L'ALCAZAR** à l'architecture mauresque. Ce sont alors des bals costumés qui attirent toutes les classes sociales. Salle de concert, on peut y entendre la création de l'oratorio d'Emile Guimet « Le Feu du ciel ». Les francs-maçons du Grand Orient y organisent le 2 août 1868 un grand banquet qui se termine avec de la musique et des chansons. Après la guerre de 1870, en 1873, Théodore Rancy y installe son cirque pour quelques années. Mais L'Alcazar est menacé par la construction de l'église de La Rédemption prévue dès 1865 ; le bail avec les HCL arrive à échéance... il finira par être démoli en 1877.



[Photo 19/Le Colisée, 1844 © AC Lyon, extrait 3S0679]

Dans le même quartier, **les FOLIES BERGÈRE**, s'installent en 1878 dans un bâtiment 55 av. de Noailles (av. Foch), à la place du SKATING RINK DE LYON où l'on pratiquait le patinage à roulettes, très à la mode. On y installe l'électricité. L'établissement

accueille un peu de tout : « skating » jeudi et dimanche, bals, conférences, concerts, fêtes de charité les autres jours. Les hommes politiques s’y expriment, tel Jean Jaurès venu dans le cadre de l’affaire Dreyfus le 4 octobre 1898 ; il parle devant 2000 personnes.

C’est là aussi qu’en avril 1903 Georges-Martin WITKOWSKI donne son premier concert, véritable acte de naissance de la Société des Grands-Concerts, préfiguration de l’Orchestre national de Lyon.

En 1907, l’établissement ferme ses portes pour laisser sa place au garage Lambrechts. Celui-ci sera reconstruit (ou surélevé) en 1926-1930 par l’architecte Albin Decoeur et portera le nom de « Palais de l’Automobile ».

L’OLYMPIA, situé au 64 de la rue Duquesne, est un music-hall d’été ouvert en 1906 par Paul Bonhomme sur 3 500 m². Il est doté d’un café, d’un restaurant, de terrasses fleuries, d’une immense salle de spectacle. Facilement accessible en tramway, il connaît un beau succès. Racheté par les frères Lamour, il recevra « La revue nègre » avec Joséphine Baker avant de fermer en 1925. Autre avantage pour les gastronomes, il était situé tout près du restaurant de la Mère Fillieux*. A son emplacement, est ouvert un garage Renault, à l’angle de la rue Paul-Michel Perret.

L’HORLOGE, café-brasserie ouvert en 1859 au 145 cours Lafayette, proche de la caserne de la Part-Dieu, devient un des plus fameux cafés-concerts de Lyon grâce au fils du propriétaire, Paul Bonhomme. En 1886, il agrandit l’établissement et le baptise **BRASSERIE DE L’HORLOGE** ; il ajoute une véritable salle de spectacle où se produiront des chanteurs locaux ou nationaux (Maillol, Derly) dans de nombreuses revues. Des opérettes, des vaudevilles sont aussi à l’affiche tout au long de la première moitié du XXe siècle. A partir de 1954, les nouveaux directeurs alternent le théâtre, le cinéma, le music-hall et le dancing dans un lieu qui devient en 1956 **LE COLISEE** puis en 1962 le **BROADWAY** qui reçoit Annie Cordy, Pierre Perret et Serge Lama.

En 1973, il ferme ses portes. Démoli dans le cadre d’une opération immobilière, c’est aujourd’hui une agence de la banque BNP Paribas.

Le théâtre est revenu dans le 6^e, plus précisément dans le quartier Bellecombe avec le **THÉÂTRE DES 8 SAVEURS** ouvert en 1974 au 21 rue de la Viabert. Jusqu’en 1987, année de sa fermeture, il a accueilli plus de 90 troupes et monté trois grandes pièces internationales. Le directeur était Claude-Pierre Chavanon .Le local est devenu aujourd’hui un entrepôt.

De même, jusque dans les années 1980, était installé le **THÉÂTRE DE LA BALEINE**, non loin du cours Lafayette, dans les combles d’une ancienne manufacture de corsets (la maison HERARD) qui occupait les n° 49 et 51 du Bd des Brotteaux.

CINÉMAS

Les Panoramas, précurseurs des cinémas, se multiplient aux Brotteaux à partir de 1881. Ce sont de vastes rotondes avec à l’intérieur des toiles peintes éclairées. Le spectateur est introduit par un couloir dans la partie sombre du milieu. Des objets placés devant les toiles animent les scènes décrites. Le premier panorama est créé au 20 de la rue du Commandant Faurax ; il présente beaucoup de scènes militaires (le premier spectacle présente le siège de Lyon de 1793). Le second panorama (1885-1904) est installé sur le bd Pommerol (bd de Stalingrad) au niveau du cours Vitton, il connaît un franc succès avec les épisodes de la guerre de 1870 ainsi que des guerres coloniales. Le troisième panorama (1909-1913) occupe, bd Pommerol, l’emplacement de l’ancien garage de véhicules de la ville de Lyon. On y présente le Panorama de Madagascar. L’essor du cinéma (les films dits à long métrage apparaissent vers 1909) met fin à la carrière des Panoramas.

On peut considérer que le premier cinéma des Brotteaux était le cinéma ambulant du forain Mr Gandre, installé de mai à décembre 1915 sur un terrain clos loué aux HCL à la hauteur du n° 190 de la rue Cuvier. Le matériel est simple : un drap passé au lait de chaux, un emplacement pour le pianiste et une petite pièce surchauffée en bois pour la projection.

En 1908, est attestée la présence d’un cinéma au 6 av. de Noailles (av. Foch), le **MONOPOLE**.

De 1913 à 1919 existe au n°37 du cours Vitton le cinéma **EXCELSIOR**

De 1919 à 1925, rue Tronchet, le théâtre « **Les Capucines** » s’intéresse au cinéma.

En 1926, le **BIJOU-CINÉMA** fonctionne au 5 rue Juliette Récamier.

De 1921 à 1968, l'**ATHÉNÉE** se situe 6 cours Vitton. Les locaux sont occupés ensuite par un magasin de papiers peints puis par les vêtements Camaïeu.



[Photo 20/L'Athénée © AC Lyon, 4FI 11597]

De 1929 à 1931 le cinéma l'**OLYMPIA** occupe les numéros 66 et 68 de la rue Duquesne.

Le **LUMINA GAUMONT**, remplace en 1920 la Brasserie du Parc installée à l'angle du Bd du Lycée (Bd Anatole France en 1925) et du cours Vitton au n° 69. Il est inauguré le 21 octobre en présence de Louis Lumière. La salle, sans piliers, est vaste, elle peut contenir plus de 900 spectateurs. Le cinéma devient parlant à partir de 1930. La salle est complètement réaménagée en 1940, mais garde l'aspect extérieur de la brasserie avec ses moulures, ses corniches et ses sculptures. En 1942, le Lumina Gaumont prend le nom d'**ASTORIA**, il durera jusqu'en 1977. Démoli en avril 1977, il laisse la place en 1984 à la Résidence des Célibataires.

Cette même année, en son souvenir, la famille Lapouble rebaptise de son nom le **RITZ** (qui s'appelait **LE FRANÇAIS** à sa création) qu'elle vient d'acheter, situé au 31 cours Vitton. L'**ASTORIA** sera exploité par UGC (Union Générale Cinématographique) à partir de 1993.

De 1956 à 1961, le théâtre de l'Horloge, 147 cours Lafayette, devient un cinéma sous le nom de **COLISÉE**.

La salle du Palais des Congrès, construit en 1962 quai Achille Lignon, longtemps plus grand cinéma de Lyon avec son écran géant, sera fermée en 1993 puis détruite en 1996 pour laisser la place au projet de la Cité internationale.

UGC ouvre un multiplex en 1997 à la Cité internationale avec 14 salles sur quatre niveaux.

Il fut un temps où chaque paroisse avait son cinéma :

La salle du FOYER SAINT-JOSEPH, 129 rue Sully, ouverte en 1956, reprise en 1972 par les étudiants de l'Ecole de Chimie qui devient **le SULLY** en 1973. Le cinéma ferme en 1990. Vendu par la paroisse dans les années 1993-1994, il a laissé la place à un immeuble.

L'**ABC.CINÉMA BELLECOMBE**, 61 rue d'Inkerman est né en 1935 dans une ancienne salle de théâtre pour le patronage paroissial construite en 1900. Pendant la guerre il est transformé en hôpital complémentaire et redevient ensuite un cinéma associatif de 290 places, exploité par l'Association de bienfaisance des Charmettes. Le premier film qui y fut projeté se nommait « Le crime du Bouif »

Le **JEANNE-D'ARC** devenu **RÉDEMPTION** en 1950 lorsqu'il passe sous le patronage de l'église du même nom, entre le n° 20 de la rue Malesherbes et Le 9 de la rue du Dr Mouisset. Il devient ensuite **le MALESHERBES DE** 1957 à sa fermeture en 1987.

Le **LACORDAIRE**, salle paroissiale ouverte en 1937 au 117 de la rue Vauban, non loin du couvent des dominicains. Il est ensuite appelé **PALACE-CINÉMA** et **FOYER LACORDAIRE** jusqu'à sa fermeture en 1967.

Le **COLISÉE**, 127 rue Boileau, fonctionne de 1942 à 1970. Il est successivement appelé **CINÉ-ZOLA**, **FOYER SAINT-POTHIN** et **PAX** à partir de 1953.

LE MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN

La ville de Lyon ouvrit en 1976 « L'E.L.A.C. » : L'Espace Lyonnais d'Art Contemporain au troisième niveau du Centre d'Echanges de Perrache. Puis une section de 1 000 m² occupant deux étages entièrement dévolue à l'art contemporain fut installée en 1984 au musée des Beaux-Arts. La direction des musées de France lui accorda le statut de Musée d'Art Contemporain en 1988. En 1991, la décision fut prise de le transférer dans le bâtiment du Palais de la Foire Internationale de Lyon* désormais vacant. Les travaux de rénovation débutèrent en novembre 1994 sous la direction de l'architecte Renzo Piano. Le Musée d'Art Contemporain « Le M.A.C. » fut inauguré le 19 décembre 1995 en présence du ministre de la Culture Philippe Douste-Blazy et du maire de Lyon Michel Noir lors de l'ouverture de la troisième Biennale de Lyon. Il présente aujourd'hui deux façades : la façade Art Déco de l'ancien Palais de la Foire qui a été sauvegardée grâce à la mobilisation d'amoureux du patrimoine lyonnais et une autre ouverte sur la Cité Internationale. Ce musée ne présente que des expositions temporaires consacrées à des artistes majeurs : Andy Warhol, Ben, Yoko Ono ou émergents. Il dispose d'une surface d'exposition de 3 000 m² répartie en trois plateaux modulables offrant ainsi à chaque événement un décor inattendu. Les collections du musée sont exposées par rotation ; présentées dans leur intégralité, elles occuperaient une surface de 45 000 m². Le Musée d'Art Contemporain classé troisième musée de France par « Le Journal des Arts » en 2016 prépare pour 2018 une exposition sur l'Europe avec dix musées et centres d'art des pays de la communauté.

Le Musée d'Art Contemporain avait accueilli en 1996 le sommet du G7 réunissant les représentants des sept pays les plus industrialisés: le Canada, la France avec Jacques Chirac, l'Allemagne, l'Italie, le Japon, le Royaume Uni, les Etats Unis et le président de la Commission Européenne.

MUSÉE GUIMET

C'est en 1876 qu'Emile Guimet – important industriel lyonnais - de retour d'un long périple en Asie décide de faire construire un Musée des Religions « réunissant sous un même toit tous les dieux de l'humanité ». Il veut en faire une véritable institution de recherche et de formation sur les religions et principalement celles d'Extrême-Orient. Il fait l'acquisition d'un terrain triangulaire auprès des Hospices Civils de Lyon. Il est ceint au nord et à l'est par le boulevard du Nord et la rue Morellet, à l'ouest par la rue Boileau et au sud par la rue Montbernard. La construction du Musée est effectuée selon les plans de Jules Chatron ; la rotonde sur 3 étages, le dernier étant surmonté d'une coupole et l'aile sur le Bd des Belges, sont réalisées « en pierres blanches », l'aile sur la rue Boileau étant, pour des raisons financières, inachevée. La partie centrale est une très grande salle sans pilier qui sera couverte ultérieurement par une verrière accrochée à la charpente.

Il est inauguré le 30 septembre 1879 par Jules Ferry – ministre de l'Instruction publique et le directeur de l'Enseignement supérieur.

Aux premier et deuxième étages de la rotonde se trouve la bibliothèque.

Emile Guimet profite de l'Exposition Universelle de 1878 à Paris pour exposer dans deux salles du Trocadéro des objets rapportés de son voyage.

Dès 1882, E. Guimet craint de voir son œuvre périliter en province à cause du manque de visiteurs et de chercheurs, de difficultés financières et de problèmes avec la mairie de Lyon qui a fait faire un diagnostic sur la construction du Musée et dont les conclusions sont négatives. Le directeur du Muséum d'histoire naturelle, le Dr Louis Lortet, s'est opposé au transfert des collections de son Musée- qui cohabitait avec le Musée des Beaux-Arts dans le Palais Saint-Pierre - dans les bâtiments du Musée GUIMET (univers des sciences naturelles autour des grands mammifères, des insectes, des minéraux et des animaux fossiles)

En 1897, le Musée est mis en vente volontaire aux enchères publiques. Aucune transaction ne se fait. Il est alors loué à messieurs Rambaud, Gallaud et Guy puis à la Société frigorifique de Lyon en 1899 qui en devient propriétaire en 1901. Il est transformé en salle de patinage (« Le Palais de Glace »), en fabrication de glace par l'acide carbonique, en salle des Fêtes et en café-restaurant.



[Photo 21/Le Palais de Glace © AC Lyon, 4FI 444]

Emile Guimet fit construire la réplique de son Musée à Paris – place d'Iéna où il transfère toutes ses collections et bibliothèque qui sera inauguré en novembre 1889.

Dès 1909, « le Palais de Glace » fait faillite. La ville de Lyon acquiert l'ensemble pour y transférer les collections du Muséum d'histoire naturelle.

Edouard Herriot – maire de Lyon – regrette d'avoir laissé partir le patrimoine d'Emile Guimet à Paris et convainc ce dernier de déposer 3000 objets qui font double emploi dans le musée de Paris. La municipalité de Lyon lui confie alors la direction du musée qui rouvre en 1913.

L'agrandissement de la galerie et la transformation de la toiture sont réalisés par Brizon & Fils. Le décor de la salle de géologie est exécuté par le sculpteur Antoine Roche. Mais la première Guerre mondiale interrompt ces travaux qui ne reprendront qu'en 1927.

Fin 1922, il est question d'installer le Musée colonial au rez-de-chaussée du « Palais de Glace » pour réunir trois musées municipaux dans un même édifice appartenant à la Ville : collections du Muséum d'histoire naturelle et du Musée Guimet, Musée colonial et Musée des œuvres pontificales missionnaires. On pourra admirer un mammoth géant, des témoins fossilisés, des momies égyptiennes, des papillons aux couleurs uniques,...

En 1926 est créée la « Société des Amis du Musée Guimet » dans le but de faire connaître et enrichir les collections.

Le 27 août 1955, en 25 minutes, la grêle brise le toit vitré du musée et inonde la Grande Salle. Les conséquences furent désastreuses. Le Musée restera fermé jusqu'en 1962.

De 1963 à 1998 des travaux de rénovation sont entrepris. L'agencement des salles est repensé, l'étiquetage est rendu plus lisible. Les vitrines sont éclairées et des projecteurs mettent en valeur les grands animaux. La verrière est surmontée d'un toit métallique et les fenêtres occultées à cause du soleil qui a une action néfaste sur les collections. La direction est confiée à Louis David – géologue spécialiste de paléontologie et Professeur à la Faculté des Sciences.

Le 6 avril 1967, Louis Pradel – Maire de Lyon – inaugure l'ensemble de ces premiers aménagements. Il sera secondé pour les « Sciences de la Terre » par Michel Philippe en 1975 – paléontologue, Joël Clary pour « les Sciences de la Vie » entomologiste en 1979 et Roland Mourer en 1977 pour les « Sciences de l'Homme » – ethnologue, spécialiste de l'Asie.

Le Musée occupe une surface de 9000 m² dont 5 700 en locaux publics.

En 1979, la rotonde et la bibliothèque sont classées au titre des Monuments historiques.

En 1991, l'exploitation du musée GUIMET fut confiée au Conseil Général du Rhône. Il devint « Muséum d'Histoire Naturelle », la Mairie de Lyon en restant propriétaire.

Il y eut beaucoup d'expositions temporaires organisées. De nombreuses familles lyonnaises l'ont fréquenté.

Le 2 juillet 2007, le Muséum ferme ses portes au prétexte de mise aux normes et de risques pour les visiteurs. Des salles du sous-sol avaient été fermées depuis quelque années à cause d'inondation. Des ambitions personnelles importantes ont conduit à la construction d'un nouveau Musée à la Confluences. Le bail qui liait le Conseil Général à la Mairie a pris fin normalement en juillet 2016. Le Muséum est resté en l'état jusqu'en 2017. Les collections ont été transférées au « Musée des Confluences » en 2014 et au Musée Gallo-romain de Fourvière.

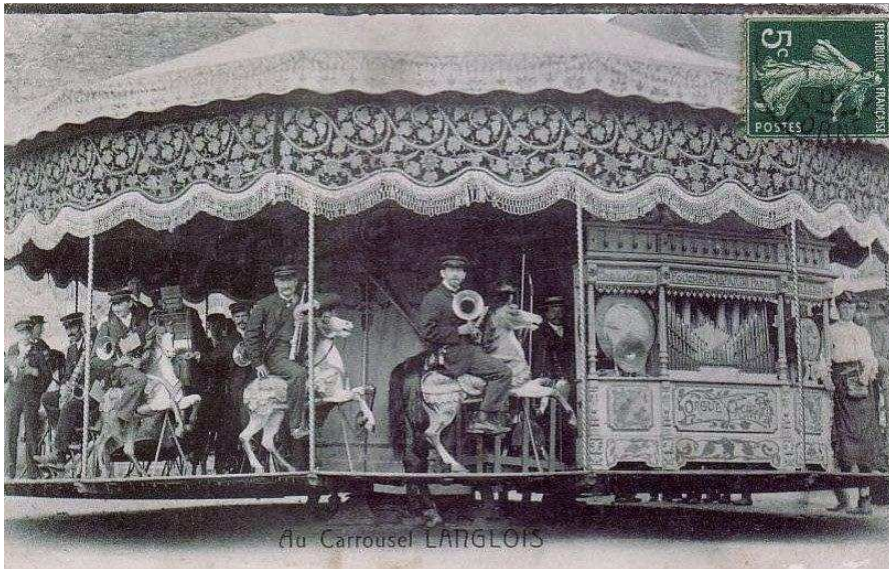
L'avenir du Muséum a été décidé par le Conseil municipal de Lyon après l'étude de nombreux projets. De gros travaux seront entrepris pour le mettre hors d'eau et aux normes européennes.

Il va devenir une annexe de la « Maison de la Danse » pour servir à certaines répétitions et à la présentation de spectacles. Il n'ouvrira pas ses portes avant 2019.

MANÈGES : histoire à travers les siècles

Certains disent que le carrousel trouve son origine sous l'Empire byzantin avec de véritables chevaux qui tournaient autour d'un piquet. Le manège serait arrivé en Europe au XV^e siècle par l'Italie. En France le premier carrousel est installé en 1605 sous le roi Henri IV qui le popularise. Après la Révolution, les chevaux sont remplacés par des reproductions en bois. Les premières suspensions sont apparues au XIX^e siècle.

Les premiers manèges n'avaient pas de plancher. Les chevaux de bois étaient suspendus à l'aide de tringles métalliques. La force motrice était fournie par un vrai cheval installé dans le manège à côté d'un congénère en bois qui tournait avec la structure. Le cheval était couramment utilisé à l'époque dans le milieu agricole pour actionner les meules.



[Photo 22/Manège actionné par un cheval ©Richard Klausner]

Au début du XX^e siècle, l'électricité commençant à être utilisée, le cheval fut remplacé par un moteur électrique. Des planchers furent alors installés permettant d'y mettre d'autres objets comme des voitures, des avions, des personnages de dessins animés, Certains installèrent un étage accessible par un escalier. La musique était donnée par un limonaire. Beaucoup de personnes - jeunes à l'époque de la première moitié du XX^e siècle – se souviennent avec nostalgie du pompon qu'il fallait attraper pour gagner des tours gratuits !

Au XXI^e siècle, certains manèges utilisent de l'énergie renouvelable.

MANÈGES DU 6^e

Quatre manèges fonctionnent dans l'arrondissement : deux au Parc près du théâtre de Guignol appartenant à la famille Pegase, un place Maréchal Lyautey appartenant à la famille Peter Hilt et un devant la Porte des Enfants du Rhône.

LE GRAND CARROUSEL

Ce « vieux » manège a été construit en 1895 par Gustave Bayol à Angers qui était surnommé « le Maître des manèges ». Il est unique en France. Il était à l'origine actionné par un cheval. L'orgue de « Barbarie » à cartons perforés cinquante touches est un « model 722 » de Gaviou datant de 1908. Il était actionné à la main. Le bestiaire sur lequel les enfants peuvent s'asseoir a été sculpté par des artistes d'art forain d'autrefois. Tout est réalisé et peint à la main. Il a été transformé et électrifié en 1917 juste après « la Grande Guerre » puis abandonné en 1939 juste avant la Seconde Guerre mondiale. Il fut redécouvert dans une remise en 1982 à l'état d'épave. Il est alors restauré par une équipe d'artistes passionnés. Après quatre ans de recherche et de travail, il est devenu l'un des plus beaux manèges existants actuellement et l'un des fleurons de notre patrimoine d'art populaire et d'art forain français. Il a été installé au Parc de la Tête d'Or en 1986.

Il a un diamètre de 10 m et est constitué de seize fractions. Son poids est de 10 t. Il est entraîné par un moteur TACHE & SUSININ par « barbotage » d'une puissance de 7 CV et datant de 1918. Sa vitesse est de quatre tours/minute (soit environ 7 km/heure). Huit vilebrequins actionnent vingt-quatre sujets sauteurs. Il est éclairé par 590 ampoules.

Il fonctionne toute l'année, réservé aux enfants de trois à douze ans.



[Photo 23/Grand Carrousel du Parc ©Richard Klausner]

LE P'TIT CARROUSEL appelé aussi « Pêle-mêle »

Il a été construit à Angers en 1928 par Henri Devos qui travailla avec Gustave Bayol comme ouvrier sculpteur. Il fait partie des trois derniers manèges de cette période en activité en France. Il tourne à raison de huit tours/minute. Il possède six sauteurs et seize fixes. Sa musique est donnée par une bande son.

GUIGNOL ET SON THÉÂTRE

Lyon est la seule ville de langue française où le théâtre de marionnettes s'est créé des personnages lui appartenant en propre. Partout on rencontre les protagonistes italiens : Polichinelle, Arlequin, Colombine, Cassandre. Mais Guignol, Gnafron, Madelon, Cadet, le Procureur fiscal,...sont bien lyonnais et n'empruntent à personne. Guignol et ses amis parlent – avec le vieil accent local – la langue populaire d'usage courant au XIXe siècle, le parler propre aux canuts. Il défend toujours la veuve et l'orphelin et combat les injustices avec un humour digne de « la Plaisante Sagesse Lyonnaise » (Catherin BUGNARD – Secrétaire perpétuel de l'Académie des Pierres Plantées) C'est l'emblème de la ville de Lyon et un patrimoine incontesté.

Cette marionnette historique incarne un gone, canut anarchiste, rigolard et libre-penseur. Elle fut inventée par Laurent Mourguet dès 1797. Il travaillait le tissage de la soie mais doit se reconverter, la pénurie de travail guettant les ouvriers de la Fabrique. Il devient marchand ambulant et s'improvise arracheur de dents où il propose à ses clients – pour les faire patienter – des saynètes de marionnettes faisant office de gazette sur l'actualité du jour.

Création des marionnettes

C'est en 1804 que Laurent Mourguet devient marionnettiste professionnel. Il crée alors en 1808 un personnage monté sur gaine avec une tête de bois sculptée peinte où le nez est inexistant. GUIGNOL est vêtu d'une jaquette de bure marron haut collet et boutons jaunes, un nœud papillon et coiffé d'un catogan (chapeau à oreillettes des canuts) d'où dépasse une courte tresse en queue de souris. Il dénonce les injustices et raille les bourgeois, les propriétaires fonciers et la maréchaussée. Il est assez insouciant. C'est un malin, il est honnête mais sans scrupules. C'est un bon vivant.

Il est affligé d'une épouse (sa « fenotte ») au caractère souvent acariâtre : MADELON – surnommée « Mère la Grogne » – femme de caractère, bavarde, souvent battue, blanchisseuse, ne craignant pas un coup d'arquebuse pour se réchauffer.

Il crée en 1804 un camarade de rigolade et de beuverie, le cordonnier (gnafre) : GNAFRON. C'est un personnage drôle mais également généreux. Il a le visage profondément rougi par le beaujolais absorbé chaque jour : 8 à 14 litres...Il a été créé au départ de son ami, Lambert Grégoire LADRE dit « père Thomas », pour garder le souvenir de son meilleur compagnon.

Il est entouré d'autres personnages : CADET : garçon un peu niais, ami de GUIGNOL et de GNAFRON, CANEZOU : le propriétaire, le Gendarme appelé CHIBROC, FLAGEOLET, ..., le Voleur, La TOINON : femme de GNAFRON, le bourgeois : BATTANDIER,...

Il monte vers 1808 un théâtre rudimentaire dans la « Grande Allée » des Brotteaux (cours Vitton) au milieu du jardin du « Petit Tivoli » où ses improvisations attirent les promeneurs du dimanche.



[Photo 24/Guignol, 1914 © AC Lyon, 4FI 4527]

Éléments du Théâtre

Le « **burattino** » est synonyme de marionnette à gaine. La tête est en bois, généralement en tilleul (rarement en peuplier, hêtre ou pin). Elle doit pouvoir supporter les chocs. Elle mesure 15 à 18 cm, les yeux et les cheveux sont sculptés dans la matière.

Le « **Castelet** » est le châssis en bois traditionnel – semblable au Théâtre de Guignol donné aux enfants.

La « **tavelle** » est une sorte de bâton utilisé par Guignol pour rosser les vilains.

Les **pièces** n'ont jamais été écrites par Laurent Mourguet. Il ne savait pas lire. Napoléon III imposa en 1852 la censure, ce qui obligea les troupes à soumettre leurs textes. C'est ce qui permit de conserver depuis tout ce patrimoine oral. Le lettré de la troupe, Victor-Napoléon Vuillème-Dunand, dépose douze manuscrits. C'est essentiellement grâce au magistrat Jean-Baptiste Onofrio que nous avons le répertoire classique de GUIGNOL publié en 1865 et 1869. On y trouve « Le pot de confiture », « Le déménagement », « Les couverts volés »,....

A partir de 1911, plusieurs auteurs ont écrit des parodies d'opéras pour le GUIGNOL des frères Neichtauser.

La Famille MOURGUET et sa descendance

Laurent Mourguet se marie le 22 novembre 1788 avec Jeanne Esterle. Il meurt le 30 décembre 1844 et son épouse le 19 août 1845. Ils eurent dix enfants dont deux vont perpétuer la tradition familiale au XIXe siècle. Durant sept générations GUIGNOL est entre les mains de la famille du créateur.

C'est Pierre Neichtauser (arrière-petit-fils de Mourguet par alliance : il a épousé Eléonore Josserand) qui fera vivre GUIGNOL dans son Théâtre du Gymnase du quai Saint-Antoine dès 1907. Mais en 1980, les deux sœurs Neichtauser, trop âgées, cèdent à la ville de Lyon les décors, les poupées, le matériel,... On en retrouve une grande partie au Musée GADAGNE et à « l'Association des Amis de Lyon et de Guignol ». Jean-Guy Mourguet – dernier descendant de la famille Josserand – a cessé son activité de marionnettiste en 2000 et cédé toute la collection familiale à la commune de Brindas où un musée a été installé en 2008.

GUIGNOL aujourd'hui

Il y a maintenant à Lyon quatre théâtres de GUIGNOL qui ont repris l'esprit lyonnais des spectacles de Laurent Mourguet.

- **GUIGNOL du parc de la Tête d'Or** : « **Théâtre du Vieux Lyon et du Parc** » Il est installé au Parc depuis 1953. Il est tenu maintenant par la petite fille de Mme Moritz. Son beau-père jouait au théâtre MOURGUET qui était situé dans une impasse donnant sur le cours Lafayette. Ce sont les marionnettes de M. Chemin. Le répertoire utilise des coups de bâton – ce qui n'existait pas chez Mourguet.

[Photo 25/Guignol, parc de la Tête d'Or. Cliché G. Lambertin-Emptoz, 2008]

- « **GUIGNOL un gone de Lyon Croix-Rousse** » 65 bd des Canuts LYON 69004 tenu depuis 1993 par le marionnettiste Daniel Streble qui a pris la suite de son père, marionnettiste depuis 1929. Il possède une collection de 360 têtes de bois de 80 ans à plus de 200 ans, 850 textes de 1867 à nos jours dont des manuscrits des premières parodies d'opéras écrites pour GUIGNOL par Pierre Rousset.

- « **La Maison de GUIGNOL** » de M. Cardelli, située depuis 1965 n°2 montée du Gourguillon – 69005 Lyon.

- « **Théâtre Le GUIGNOL de LYON** » 2 rue Louis Carrand – 69005 Lyon.

Une « **Société des amis de Guignol** » est créée en 1911. Un monument à la gloire de Laurent Mourguet a été installé avenue du Doyenné dans le 5^e.

ENSEIGNEMENT

Au XIX^e siècle, la municipalité de la Guillotière avait créé des salles d'asile (ancêtres des écoles maternelles) comme celle de la rue d'Orléans (rue Cuvier) ouverte en 1841 ainsi que des écoles, souvent situées dans des appartements loués ; la principale se situait depuis 1829 rue d'Enghien (rue Vauban). Ces écoles étaient confiées aux Frères des Ecoles Chrétiennes pour les garçons et aux Sœurs de Saint-Charles pour les filles. Les familles fortunées pouvaient rémunérer des précepteurs ou alors envoyaient leurs garçons à l'ancien Collège des jésuites (devenu par la suite lycée Ampère) de l'autre côté du Rhône, ceux-ci pouvaient emprunter la passerelle du Collège*, terminée en 1844.

A partir de la III^e République, l'école devient laïque. Le 6^e arrondissement bénéficie alors de plusieurs ensembles scolaires, souvent de belle architecture, pour diffuser la pensée républicaine. Ce sont les groupes **Louis Pradel** (1879) 83 rue Bossuet, **Jean Rostand** (1889) 92 rue Tronchet, **Corneille** (1897) 97 rue Pierre Corneille, **Antoine Rémond** (1898) rue Bellecombe, et **Jean-Jaurès** (1916) cours Lafayette. Bien entendu, dans ces groupes scolaires, l'école des filles et celle des garçons étaient séparées. On trouvait aussi des ouvroirs adjacents aux écoles de filles (Pierre-Corneille, Antoine-Rémond) pour l'enseignement de la couture, de la broderie et du raccommodage.

Au début du XX^e siècle, le besoin d'un enseignement secondaire se fait sentir, deux imposants lycées vont être construits : en 1902, **le lycée de Jeunes Filles** (futur lycée E. Herriot*), sur la place Edgar Quinet (il existait depuis 1883 mais dans des locaux loués, quai Sarraill) et **le lycée du Parc*** (construction achevée en 1914 mais ouvert entièrement à l'enseignement en 1918), à l'emplacement de la lunette des Charpennes pour les garçons.

Les collèges viendront plus tard avec la loi du 3 août 1963.

Le collège Vendôme occupe les murs d'une usine de pâtes alimentaires construite dans les années 1920 par la Société Générale de Pâtes Alimentaires Hartaut-Ghiglione (fondée en 1804). En 1958, les bâtiments sont vendus à l'Education Nationale et transformés en annexe pour les classes du premier cycle du lycée E. Herriot avant de devenir en 1972 un collège d'enseignement secondaire sous le nom de collège Vendôme, du nom de la rue.

Le collège Bellecombe, construit au début des années 1970 reçoit en 1971 le premier cycle du lycée du Parc.

L'enseignement professionnel a été très présent dans le 6^e grâce à l'installation de la **SEPR** (Société d'Enseignement Professionnel du Rhône) dans des bâtiments construits par l'architecte du lycée du Parc Louis Rogniat en 1933, à l'angle des rues Boileau et Amédée Bonnet. Ce site nommé, groupe Paul Guéneau, est inauguré en 1934. Il est occupé aujourd'hui par l'Institut CARREL.

Un autre site est ouvert par la SEPR en 1964 au 115 rue Louis Guérin, sous le nom de « Groupe Arlès-Dufour » dans les locaux d'une ancienne usine de pâtes alimentaires désaffectée (l'usine Hartaut-Ghiglione et Scaramelli), occupée ensuite par la Société industrielle pour la Filature de la Ramie.

Il convient de mentionner deux établissements d'enseignement ménager qu'ont fréquentés nombre de jeunes filles de bonne famille : d'une part, le « **Centre familial ménager** » situé 15 rue Dussaussoy, angle rue Amédée Bonnet. Le bâtiment a abrité plus tard la Maison des Associations du 6^e mais, fortement ébranlé lors de la construction de l'immeuble voisin, il a dû être détruit. D'autre part, la « **Maison d'Education Ménagère de Lyon** » 14-16 rue Masséna, entre la rue Sully et la rue Crillon, face à l'église Saint-Joseph. Grosse maison bourgeoise, construite sur le clos Peter, elle a été détruite il n'y a pas très longtemps et remplacée par un immeuble moderne.



[Photo 26/ Collection particulière]

Quant à l'enseignement supérieur, il est représenté par l'**Ecole Centrale Lyonnaise**, fondée en 1857 à l'initiative de François-Barthélemy Arlès-Dufour. Elle ouvre ses portes à l'angle de la rue d'Enghien (rue Vauban) et du quai Castellane (quai Général Sarrail) avec une promotion de 14 étudiants. Elle transfère ses locaux quai Augagneur en 1869 avant de gagner la rue Chevreul en 1901.

L'enseignement privé catholique a toujours été très présent sur l'arrondissement que ce soit les **cours Deborde, Diot**, les écoles **Ozanam, Saint-Pothin, Saint-Joseph des Brotteaux**, de **la Rédemption**, du **Saint-Nom de Jésus**, le collège **Fénelon***, l'Externat **Notre-Dame de Bellecombe**, l'Externat puis **Lycée de La Trinité***, les collège et lycée **Jeanne de Lestonnac***.

LYCÉE ÉDOUARD HERRIOT

Le **Lycée de Jeunes Filles** de Lyon, inauguré le 6 janvier 1883, a été un des premiers de France, après celui de Montpellier créé en 1881 à la suite de la loi Camille Sée de 1880 instituant l'enseignement secondaire pour les jeunes filles, scolarisées jusqu'alors dans les établissements religieux. Il commence timidement avec 30 élèves.

Il est d'abord installé au 7 quai des Brotteaux (quai Sarrail), emplacement occupé aujourd'hui par la maison Barioz (1932), dans un immeuble que la Municipalité a loué et qui abritait l'Institut PONCIN, réservé aux garçons; une annexe donne sur le 20 rue Molière. Les locaux manquent d'espace et de lumière. Le lycée reçoit des externes, des externes surveillées et des demi-pensionnaires. La directrice Mme Desparmet-Ruello gardera son poste jusqu'en 1908.



[Photo 27/Lycée de Jeunes Filles © AC Lyon, 4FI 393]

Les locaux devenant trop exigus au début du XXe siècle, on décide la construction d'un nouveau bâtiment place Saint-Pothin (place E. Quinet en 1912) sur un terrain occupé par « de petites constructions dont l'aspect est une cause de défaveur pour le quartier ». Les travaux, dirigés par l'architecte B. Delorme sont terminés en juin 1902. Le lycée sera inauguré le 17 novembre 1902 par le maire, le docteur Augagneur. L'installation est confortable, luxueuse même en certains détails et en accord avec les règles d'hygiène du moment. Le lycée est éclairé à l'électricité et pourvu d'un chauffage à la vapeur à basse pression.

En attendant la fin des travaux, certaines classes du lycée avaient été transférées au Palais des Arts (Palais Saint-Pierre), dans des locaux libérés par la Faculté des Lettres.

Comme dans tous les lycées de l'époque, tous les niveaux y sont présents, de la classe enfantine (mixte) aux classes terminales et dans le cas de Lyon, les classes préparatoires aux grandes écoles. Cependant, le lycée ne possède pas d'internat par manque de place.

Le règlement est très strict, le port de la blouse grise est obligatoire. Les bonnes élèves ont la satisfaction d'être récompensées lors de la distribution des prix.

Pendant la Première Guerre mondiale, le lycée est transformé en hôpital militaire, géré par la Croix Rouge. Les petites classes sont alors déplacées dans la mairie du 6^e, à côté de l'intendance italienne et les classes supérieures dans l'annexe du lycée Ampère, construite en 1903 au 253, avenue de Saxe par le maire Augagneur. On l'appelle «le petit lycée ».

A partir de 1927, **une annexe** avec quelques classes et un internat (20élèves) est ouverte sur les hauteurs de Saint-Just dans le grand édifice de l'ancien séminaire, c'est « Le Lycée de Saint-Just »qui prendra son autonomie en 1947.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, le lycée se distingue par les engagements courageux aussi bien de certains membres du personnel que de certains enseignantes et élèves. On peut citer Lucie Samuel-Aubrac, professeur d'histoire, les sœurs Anne-Marie (professeur de Lettres) et Marie-Louise Soucelier, (professeur d'anglais) arrêtées en 1943, déportées à Ravensbrück, la jeune élève Marguerite Vansterberghe, âgée de 12 ans. Du 10 juin au 1^{er} septembre 1944, le lycée est occupé par les Allemands qui y installent un atelier d'uniformes. Le 2 septembre les FFI prennent leur place et désamorcent la bombe à retardement qu'ils avaient laissée.

Les anciennes élèves se souviennent de cette période troublée qui les a marquées durablement : les unes ont gardé en mémoire la « délocalisation » des cours en 1940 à l'école de Saint-Martin-en Haut. Les autres ont vécu le bombardement du 26 mai 1944 dans les caves du lycée. Seules les grandes étaient présentes ce matin –là, les petites venaient, elles, l'après-midi. L'alternance se justifiait par la capacité des abris insuffisante pour la totalité des élèves. Le bombardement mit fin à l'année scolaire, beaucoup d'élèves partirent à la campagne.

Dans les années 1950, **plusieurs annexes** sont créées ; une rue P. Corneille, dans les locaux à moitié vides d'une école primaire, une autre à Villeurbanne, 14, place Grand Clément dans un hôtel particulier qui deviendra, en 1971, le collège Jean-Jaurès, enfin, entre les rues de Créqui et Vendôme, une ancienne usine de pâtes alimentaires (travaux de 1955 à 1958) qui prendra sa pleine autonomie en 1977 sous le nom de **Collège Vendôme***.

Rénové en 2001,il compte aujourd'hui un peu plus de 1000 élèves de la seconde aux classes préparatoires.

LYCÉE DU PARC

C'est à la fin du XIX^e siècle que se fait sentir le besoin d'un deuxième lycée de garçons qui désengorgerait le **lycée Ampère** et pourrait accueillir sur la rive gauche du Rhône les enfants du quartier des Brotteaux qui ne cesse de s'urbaniser. Le maire, le docteur Gailleton en décide la construction en mars 1898 à l'emplacement de la lunette (petit fort) des Charpennes (construite en 1846) qui faisait partie de l'enceinte fortifiée déclassée en 1884. Site qui présentait le double avantage d'être situé près du parc et surtout à proximité de la gare de Genève construite en 1859. En 1900, l'architecte du département du Rhône Louis Rogniat est pressenti pour présenter les premiers plans. Mais, à cause de nombreuses difficultés administratives, le projet reste en sommeil. En 1908 conscient de la situation déplorable du lycée Ampère et sensible aux nombreuses pétitions organisées par la nouvelle bourgeoisie des Brotteaux, le nouveau maire E. Herriot décide de reprendre le projet qui prévoit de recevoir 1000 élèves (des classes enfantines aux classes préparatoires), dont 200 internes dans 36 classes et 10 dortoirs. Rogniat adopte un plan classique avec trois cours dotées de préaux et de galeries couvertes, à l'architecture inspirée des cloîtres, et de vastes

bâtiments aérés. Les planchers seront en béton armé, les murs en pierre et les cloisons en mâchefer. L'électricité remplace le gaz prévu au départ. On compte ouvrir le lycée à la rentrée 1912. Le décret officiel d'ouverture du lycée, signé par le Président de la République R. Poincaré, est finalement publié le 30 mai 1914.



[Photo 28/Lycée du Parc © AC Lyon, 4FI 449]

En août 1914, la guerre est déclarée et le lycée devient caserne pour le 17^e régiment de ligne (2000 à 3500 soldats) puis, en 1915, hôpital militaire neurologique. Le lycée ne peut ouvrir que 9 classes (4 classes primaires et 5 préparatoires) dans l'aile sud et accueille 163 élèves en 1914 puis 236 en 1915 quand trois sections de seconde sont ouvertes. La première rentrée normale se fera en octobre 1919 avec 733 élèves.

Appelé « nouveau lycée » puis « lycée des Brotteaux », il gardera le nom de « lycée du Parc » malgré plusieurs tentatives infructueuses comme « lycée Anatole France » ou « lycée Marc Bloch ».

A la fin de l'été 1943, les autorités allemandes réquisitionnent les bâtiments pour en faire une école d'officiers aviateurs; elles y resteront jusqu'au 31 août 1944. Les 1200 élèves et leurs professeurs sont donc répartis sur différents lieux : pour les primaires la mairie du 6^e et l'ancienne Bourse du Travail* située dans le 6^e, pour les khâgneux, le groupe scolaire de l'impasse Flesselles, sans oublier « le petit lycée de Saint-Rambert », annexe construite par Tony Desjardins en 1865 et qui prendra son autonomie en 1949 sous le nom de « **Lycée Jean-Perrin** ». Depuis 1960, c'est le collège Jean-Perrin qui occupe le bâtiment.

Pendant cette période de l'Occupation, un bon nombre d'enseignants et d'élèves du lycée se distinguèrent par leur engagement dans la Résistance. L'on peut citer Georges Bidault, professeur d'histoire et Louis-André Lassagne, professeur d'italien. Certains payèrent de leur vie ces activités clandestines.

En 1944, le lycée est occupé par une école d'officiers allemands puis, en septembre, avec la libération de la ville, accueille les troupes du Général De Lattre de Tassigny.

En 1962, les classes élémentaires quittent le lycée et en 1971, ce sera le tour des classes de premier cycle dont le collège Bellecombe se chargera. Cette même année est construit un nouveau bâtiment le long de la voie ferrée.

En 1974, c'est la construction d'un complexe sportif avec piscine à l'emplacement de l'ancien gymnase – salle de réunions et des fêtes situé à l'angle de la rue Tronchet et du bd de Stalingrad.

En septembre 1973, un évènement de taille : le lycée devient mixte.

La décentralisation à Lyon de l'École normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud a pour conséquence le transfert des deux classes d'hypokhâgne et de khâgne du lycée La Martinière-Terreaux au lycée du Parc en 1999.

En 2015, le lycée accueille 1900 élèves de la seconde aux classes préparatoires.

LE SIXIÈME : VOUS AVEZ DIT USINES ?...

Le sixième arrondissement de Lyon véhicule une image de quartier résidentiel bourgeois peuplé de rentiers. On peine à l'imaginer hérissé de cheminées d'usines. Pourtant dès sa création, ce fut sur son sol que de nombreux créateurs d'entreprises fixèrent leur siège et leur lieu de production. La première guerre mondiale ne freina pas cette ardeur entrepreneuriale : tout au plus certaines sociétés modifièrent leurs statuts afin que le décès d'un associé mobilisé n'entraîne pas la dissolution.

Leurs secteurs d'activités furent très diversifiés ; la fabrication et le négoce des boissons alcoolisées, le commerce du bois, l'industrie des pâtes alimentaires, du textile, de la soierie, l'industrie pharmaceutique débutante, l'exploitation des brevets d'invention, la construction des véhicules hippomobiles puis automobiles. Leurs bâtiments qui contrairement à une idée reçue n'étaient pas tous situés dans le quartier de Bellecombe *, sont parfois encore visibles aujourd'hui et ont acquis une nouvelle destination.

Des enseignes appelées à devenir illustres firent leurs premiers pas dans le 6^e arrondissement. **François Gillet** alors ouvrier teinturier s'associe en 1838 à Alexandre Bertrand afin d'exploiter son premier atelier de **teinturerie** 15 rue Monsieur (Molière) sous la raison sociale « **Gillet et Bertrand** ». Ses fils ouvrent en 1890 un fonds de gaufrage et d'impression 37 rue Montbernard (Lieutenant-Colonel Prévost) qu'ils gèrent jusqu'en 1900 avec Francisque Volland.

Jean Claude **Rivoire** et Jean Marie **Carret** fabriquent en 1869 des **pâtes alimentaires et des semoules** 121 cours Lafayette jusqu'au décès du premier associé en 1893. Puis la société transfère son activité et c'est au 51 rue Robert qu'on observe en 1919 le siège de la société « Carret frères et compagnie » dirigée par Francisque et Joseph Carret. Leurs locaux s'étendent du 49 au 51 sur un terrain de 1 777 m² comprenant les bureaux, les ateliers, les remises et les entrepôts La société affiche un capital de 5 millions de francs et possède aussi des usines à Saint Rambert, Saint Denis, Marseille et Mulhouse.

La maison concurrente « **Joseph Brun et compagnie** » s'installe 44 rue Sully en 1869 lorsque Elisabeth Amar reprend la fabrique de pâtes alimentaires de son époux décédé Joseph Brun. La société devient en 1896 « Morel et Gilbert » avec une succursale à Paris 39 rue Sainte Croix de la Bretonnerie puis en 1907 « Morel et Mathieu ». Le 44 rue Sully abrite le siège de la Société des Pâtes Alimentaires de France en 1919 dont Camille Hartaut domicilié 10 montée des Carmélites est actionnaire. Cette société, depuis 1953, « **Hartaut-Ghiglione et Scaramelli** » vend ses bâtiments à l'Education Nationale qui y installe le **Collège Vendôme** en 1958.

La proximité du Rhône fit que le **travail du bois** d'abord acheminé par voie fluviale fut l'une des activités majeures et parmi les plus anciennes. Alexandre Guillot et Eugène Joanon exploitent en 1869 une scierie à vapeur 28 rue Boileau. Ils fabriquent des parquets et exercent le commerce des bois de construction. Jean Bonnet et Claudius Charbonnier vendent en 1882 du bois de sciage, de menuiserie et de charpente 82 rue Cuvier. Et deux noms de **l'ébénisterie** donnèrent à la filière bois son prestige : **Chaleyssin** et **Krass**. Les frères **Chaleyssin, Joseph** « le gestionnaire » et **François dit Francisque** « l'artiste » formé à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon exercent le métier de tapissier et de fabricant de meubles 6 rue Lafont dans le 1^{er} en 1905. Ils déposent en 1907 une demande de permis de construire pour un atelier 10 rue Boileau. Ils s'associent en 1912 à un ébéniste parisien du Faubourg Saint-Antoine Henri Mercier, dirigeant depuis 1888 d'une entreprise familiale fondée en 1828 et s'installent **12 rue Boileau**. Puis ils font construire par Tony Garnier au N° **4** une usine qui devint hôpital pendant la première guerre mondiale. L'immeuble de l'ancienne usine Chaleyssin qui a cessé son activité en 1960 est aujourd'hui le siège de la société **Panzani**.

Christian Krass contremaitre ébéniste au moment de son mariage en 1895 s'associe à son beau-père Auguste Georgler maître ébéniste 72 rue Bugeaud. Ils y conçoivent des objets d'ébénisterie et d'ameublement en 1908. Christian Krass s'établit ensuite 101 rue de Sèze vers 1897. Il reçoit la médaille d'argent à l'exposition internationale de Paris en 1936 et décède le 2 février 1957 115 rue de Sèze.

Cet arrondissement considéré en 1905 comme « plein d'avenir » ne pouvait que s'inscrire dans la tradition lyonnaise du **travail des tissus et de la soie**. La société « **Paccally et frères** » de teinturerie créée par Jean Marie, Gabriel et Jean Paccaly existe déjà en 1856 29 rue Bossuet. Elle apparaît encore en 1897 dirigée par Antoine Paccally prorogée pour 7 ans et 6 mois.

La Maison Garnier est fondée en 1832 par Nicolas Garnier. Claude Garnier en prend les commandes en 1853. En 1888, il s'associe à son fils Jean Garnier pour exploiter l'usine d'apprêt, de teinture, de gaufrage, de moirage, et d'impressions d'étoffes qu'il possède **50 rue Boileau** et qu'il loue à la société « C. Garnier et cie ». Les associés prononcent la dissolution de la société en nom collectif en 1905 et la remplacent immédiatement par une S.A. au capital de 1 750 000 francs divisé en 3 500 actions de 500 francs. Ils se spécialisent dans l'apprêt de mousselines et de tissus légers. Aujourd'hui les immeubles industriels ont disparu mais celui à usage d'habitation est encore visible.

Henri Descours propriétaire d'une usine de tissage et de moulinage à Retournac (Haute-Loire) et Louis Genthon créent en 1892 la société « **Descours et Genthon** » localisée d'abord **14 et 16 rue Tronchet**, une partie de ce bâtiment subsistant encore aujourd'hui, puis étendue au **18 et 20 rue Tronchet**. Marie Joseph Descours dirige avec Gabriel et Michel Genthon, tous deux anciens élèves d'une école supérieure de commerce, la société en nom collectif « Descours, Genthon et cie » au capital de 3 millions de francs en 1919. Ils ont des succursales à Paris rue Réaumur, à Londres, à New York. L'entreprise continue sous la raison sociale « **Truchot et cie et Wylér** ». Jean Truchot est président d'un jury à l'exposition de Barcelone en 1923 où Gabriel Genthon siège comme juré. La société Bucol sise toujours 18 et 20 rue Tronchet est fondée le 1^{er} juillet 1924 par Charles Colcombet descendant d'une famille stéphanoise de fabricants de rubans et Claude Buchet. Charles Colcombet s'adjoint en 1937 la collaboration de son fils Hilaire. Celui-ci lui succède en 1962 et bien que toujours fournisseur des maisons parisiennes de haute couture, il innove en utilisant des fibres nouvelles : viscose, nylon. Il se lance dans l'édition sur soie en créant en 1981 24 panneaux décoratifs inspirés de gravures anciennes. En 1987 Hilaire Colcombet se retire de la société Bucol qui intégrera le groupe Hermès.



[Photo 29/Descours et Genthon1© CRIT, Musée des Tissus, Cliché C.J. Buisson]



[Photo 30/Descours et Genthon2© CRIT, Musée des Tissus, Cliché C.J. Buisson]

L'entreprise de tissage **Voiron-Chartreuse** appartient en 1925 à une famille de fabricants de soierie et de tisseurs de coton qui possède une usine à Saint Alban de Roche (Bougoin Jallieu, Isère). En 1935 la **société anonyme J. Bourdelin** au capital de 750 000 francs investit le site. L'immeuble situé à l'angle 34 rue Waldeck-Rousseau œuvre de l'architecte Paul Bruyas accueille depuis 1980 la **Maison de l'Enfance**.

La société « **G. Ballaz et cie** » est créée en 1906 dans le 1^{er} arrondissement rue Romarin. Jean Ballaz décide en 1916 de transférer cette usine de cols, cravates et foulards **98 et 100 rue Boileau** dans un immeuble de 634 m² de deux étages avec combles, bureaux et magasins. L'immeuble Ballaz qui compte aujourd'hui deux étages supplémentaires abrite aujourd'hui la **M.J.C. et l'Espace Simone André**.



[Photo 31/J. Ballaz et Cie © ADRML, fonds Arnaud, 208J]

Parmi les industries liées au tissu et à la soie figuraient **les fabricants de dorures, les passementiers et les tréfileurs** dont la mission était de transformer le métal en fils. Camille et Hippolithe **Hopital** s'établissent fabricants de dorures 76 rue Boileau en 1882. François Hopital père cède sa part à Hippolithe Hopital, François Hopital fils et George Hopital en 1913.

La S.A. J. Bocuze tréfile 24 rue Crillon en 1924 l'or fin, l'argent fin mais aussi l'or faux et l'argent faux ... La crise des années 30 et la fermeture du marché américain l'oblige comme d'autres entreprises à s'orienter vers de nouveaux marchés puis qu'elle fournit avant la guerre chaque mois 50 000 mètres de filaments aux fabricants de lampes.

Le 6^e arrondissement de Lyon hébergea les pionniers de **la construction automobile**. Fondée en 1808 à Paris par P. Faurax, fournisseur de Napoléon Ier et Charles X, **la Maison Faurax** ouvre en 1840 une succursale à Lyon 5 avenue de Noailles (Maréchal Foch) où elle concentre sa production de carrosserie pour véhicules hippomobiles ne conservant à Paris qu'un point de vente. Lors qu'apparaît la voiture automobile, Léon Faurax transfère ses compétences. La production en chaîne n'existant pas alors et chaque voiture étant un modèle unique, il habilite des châssis réalisés par d'autres industriels. En 1891 l'entreprise produit 200 voitures, 120 ouvriers travaillent dans l'usine de l'avenue de Noailles et 30 à 40 à domicile. Elle possède des comptoirs en Autriche, Espagne, Portugal, Russie, Egypte, Argentine. La Maison Faurax devenue le 22 juin 1920 la S.A. « Etablissements Faurax et Chaussende réunis » décide le 13 août de la même année de quitter le 6^e pour le 17 à 27 chemin de Saint Priest (rue du Général Frère).

En 1890 l'ingénieur diplômé de l'Ecole Centrale de Lyon **Luc Court** ouvre 116 et 118 rue Vauban sur 1 750 m² un atelier de fabrication de moteurs de dynamos puis il s'installe 88, 90, 92 rue Robert sur 3 000 m² en 1898. La société d'abord en nom collectif devient le 23 juin 1900 la « Société anonyme des anciens établissements Luc Court et cie » avec pour finalité « la fabrication et la vente des matériels électriques, des accumulateurs ... la construction et la vente de moteurs et d'organes pour la traction automobile » mais il ne carrosse pas les voitures. Confronté après la Première Guerre mondiale à la concurrence des Renault, Peugeot, Citroën, Luc Court s'oriente vers la construction des véhicules utilitaires avec entre autres clients la Poste. Luc Court à qui chaque automobiliste doit la possibilité de faire marche arrière prend sa retraite en 1935 à l'âge de 73 ans. Son fils Paul Court lui succède. La société arrête la fabrication en 1950 mais maintient une activité d'entretien et de pièces détachées jusqu'en 1952, date à laquelle elle abandonne définitivement la rue Robert.

L'ouverture de la gare des Brotteaux n'engendra pas immédiatement une implantation massive d'usines à Bellecombe*. Mais des entreprises s'y distinguèrent.

En 1901 deux facteurs d'instruments de musique Alphonse Pelisson et Auguste Guinet s'associent en nom collectif à Gustave Blanchon et à Catherine Robert veuve de Claude Marie Péliesson et en commandite simple à l'égard de Blanche Couturier, Jean Baptiste Silvis, Louis Conavy, Frédéric Magnan, Marie Sophie Angèle Duclos veuve de Bénédict Blanchon pour la fabrication et la vente d'instruments de musique dans un magasin sis **273 cours Lafayette** possédé par Adolphe Péliesson et Auguste Guinet. Les locaux de **la société « Péliesson, Guinet, Blanchon et cie »** sont aujourd'hui occupés par **le magasin « Mistigriff »**.

Jean et André Pangaud déposent les statuts de leur **SARL « Pangaud frères »** le 14 mars 1925 pour fabriquer de la robinetterie et achètent un terrain **43 rue Inkerman** à la limite de Lyon et Villeurbanne le 14 février 1926. Ils y font construire une usine entre 1927 et 1930. En 1949, l'atelier de 150 m² se révèle trop petit face à la production croissante. Les frères Pangaud décident donc de recouvrir la cour intérieure pour en faire un atelier de 350 m². Néanmoins l'activité cesse sur ce site en 1951. Ils la vendent en 1955 à l'Association de la Maison de l'Afrique du Nord pour y installer **un foyer de travailleurs** algériens de 150 lits toujours en activité aujourd'hui.

Si les formes juridiques les plus couramment adoptées par les chefs d'entreprise furent la société en nom collectif, la société en commandite simple, la société anonyme, un nombre non négligeable de **sociétés coopératives de production ou de consommation** virent le jour. En 1903 se crée « **La Renaissance** » une association ouvrière de peintres plâtriers dont le siège est 94 rue Cuvier. En 1907, des ouvriers ferblantiers lampistes fondent « **La Progressive** » afin d'exploiter un atelier et un magasin pour la fabrication et la vente d'objets de ferblanterie, zinguerie, cuivrerie, lampisterie et articles de ménage.

Comme la rénovation de la Presqu'île au XIX^e siècle avait obligé les industriels à s'installer sur la rive gauche du Rhône, l'urbanisation croissante du 6^e arrondissement les poussa hors de ses murs. L'habitat ouvrier devenu insalubre fut rasé comme les maisons des patrons. Mais une petite maison écrasée par les hauts immeubles qui la cernent intrigue les promeneurs du boulevard des Brotteaux. Il s'agit de la maison de la famille **Valla**. Elle jouxtait la manufacture de corsets « **Hérard Fils & Cie** ». Le père Jean Hérard s'installa d'abord cours de la Liberté dans le 3^e arrondissement associé avec Jean Mettey puis 63 boulevard des Brotteaux. Il fut membre du jury à l'Exposition Internationale* de 1894. Ses fils Gabriel et Jean lui succédèrent. En 1922 le siège de la société et les bâtiments de cette très vaste usine étaient 49 et 51 boulevard des Brotteaux où étaient également domiciliés ces deux chefs d'entreprise.

La passion d'entreprendre perdure dans le 6^e. En 1906, la société « **Descours et Genthon** » avait confié à l'architecte Germain Bouilhères le soin de dessiner les plans de son immeuble **18-20 rue Tronchet** et aux Etablissements Eiffel la réalisation de la structure métallique. C'est dans cet immeuble que se trouve aujourd'hui l'**espace de coworking « Weréso »** inauguré le jeudi 9 février 2017 et dédié aux créateurs d'entreprises.

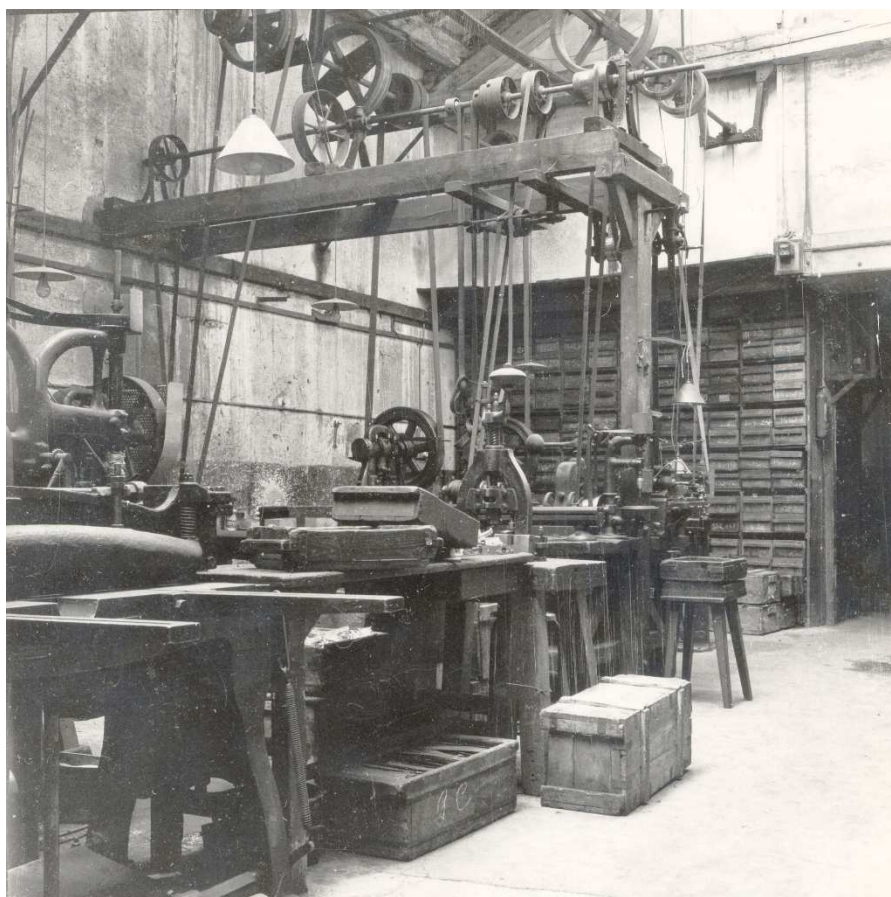
MARIUS BERLIET, entrepreneur du 6^e

Marius Berliet qui avait raté selon ses propres dires, le tournant du vélocipède, découvre en 1893 un article de l'ingénieur Laffarge présentant un plan de moteur. Il décide de réaliser sa propre automobile qu'il appelle « La Pantoufle ». Il l'essaie rue de la Grand'Côte un beau jour de 1895 et termine sa course dans la vitrine d'un boucher surpris par l'arrivée inattendue de ce client. Marius Berliet se remet à l'ouvrage et trouve son premier acheteur un fabricant de soierie M. Porte qui exige que le véhicule soit testé entre Lyon et Neuville-sur-Saône. Marius Berliet le lance à la folle vitesse de 30 km/h et relève le défi. L'acquéreur se désiste mais il laisse au constructeur ses 10 000 francs d'arrhes.

Marius Berliet qui a 33 ans a désormais les moyens de ne plus travailler dans l'entreprise de son père qui ne comprenait pas l'engouement de son fils pour ce mode de transport sans avenir et qui y voyait un signe de maladie mentale à tel point qu'il en parla au médecin de famille !... Il décide de quitter son petit atelier de la Croix Rousse pour des locaux plus vastes. Le 20 février 1899, il loue 90 m², 56 rue Sully dans ce 6^e arrondissement où les frères Faurax fabriquaient de la carrosserie pour les véhicules hippomobiles en 1872. Marius Berliet pense surtout que ces familles aisées qui vont se faire construire des hôtels particuliers boulevard du Nord (boulevard des Belges) sont ses clients potentiels capables de s'offrir une automobile de 23 000 francs. L'atelier de la rue Sully se révèle trop petit. Il s'installe alors en 1900 dans un local de 450 m², 1 rue Paul-Michel Perret toujours en location car il préfère investir dans des machines. Marius Berliet y emploie trente personnes. Cent voitures y sont construites en l'espace d'un an. Elles tiennent encore de la voiture à chevaux avec leur cadre de chassis en bois renforcé par une armature d'acier et leurs roues en bois entourées de bandages en caoutchouc. Les commandes affluent et les produits de l'usine Berliet stationnent dans la rue avant leur livraison. Marius Berliet quitte le 6^e lorsqu'il rachète en 1902 l'usine de 10 000 m² Audibert et Lavirotte à Monplaisir. Il se décide enfin à s'y installer un bureau dont il ne voit pas l'utilité.



[Photo 32/Un des premiers modèles © Fondation Marius Berliet Lyon]



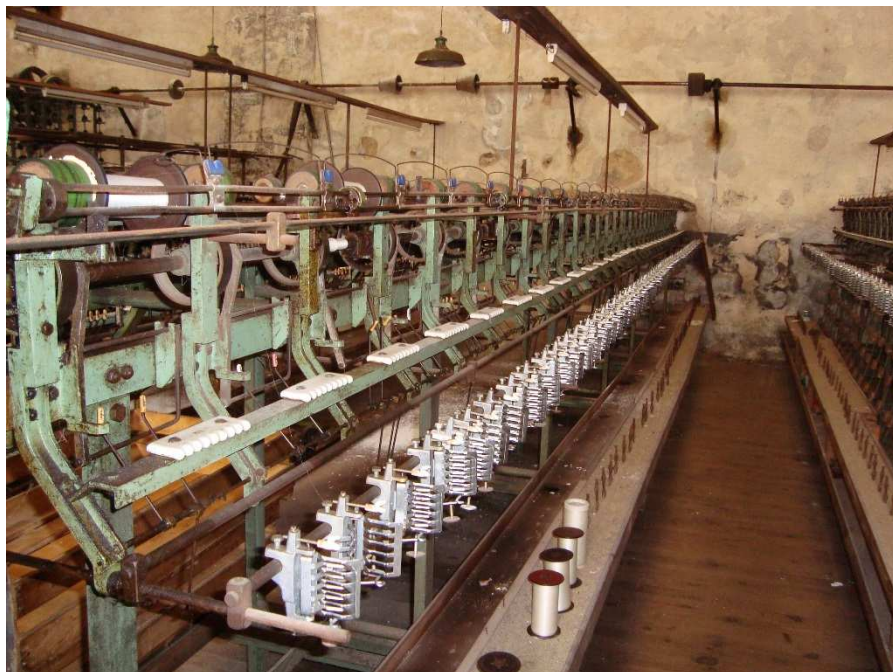
[Photo 33/Atelier 56 rue Sully © Fondation Marius Berliet Lyon]

MOULINAGES DES BROTEAUX

Le moulinage est une des étapes de transformation du fil de soie grège sorti de la filature en soie ouvrée, apte au tissage et surtout à la teinture. L'opération consiste en tordre la soie à l'aide d'un moulin devenu ovale au XVIII^e siècle grâce à Vaucanson. Ces moulinages étaient au départ situés principalement en Ardèche et utilisaient la force hydraulique des affluents du Rhône. Avec l'arrivée de la machine à vapeur cette activité s'est installée en ville au milieu du XIX^e siècle, notamment à

Lyon. Des mouliniers ardéchois ont décidé d'ouvrir leurs ateliers dans la plaine des Brotteaux encore peu urbanisée. En 1869, au moment de la grève des ovalistes (ouvrières qui travaillaient sur les moulins ovales) on comptait une cinquantaine d'ateliers dispersés dans les rue Cuvier, Boileau, de Sèze, Tête d'Or etc...le plus important était l'atelier Bonnardel situé 65 rue Bossuet qui employait entre 110 et 200 personnes. Philomène Rozan, présidente de la grève, travaillait dans cet atelier.

Vers la fin du XIXe siècle, la profession de moulinier tend à disparaître dès lors que les patrons lyonnais du textile ont développé leurs activités dans les campagnes de la région en y concentrant les différentes étapes de la préparation du fil de soie (filature, moulinage, ourdissage, tissage) au sein des usines-pensionnats. Les établissements Bonnet à Jujurieux et les établissements J.B.Martin à Tarare en sont l'illustration.



[Photo 34/Cliché Françoise Chambaud]

JEANNE GUÊPE épouse POLY, chef d'entreprise

La coutellerie Poly fête en 2017 ses 170 ans d'existence. Elle fut fondée en 1847 par une famille Guêpe à l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui 20 cours Franklin Roosevelt alors cours Morand. La maison Poly connut donc trois adresses successives : sur la commune indépendante de la Guillotière jusqu'en 1852, dans le troisième arrondissement jusqu'en 1867 puis dans le sixième arrondissement jusqu'à ce jour sans déménager une seule fois !...



[Photo 35/Jeanne Guêpe. Collection privée de la famille Poly]

Lorsqu'Eugène Guêpe se retira des affaires en 1937, il désigna comme successeur sa fille aînée Jeanne. Elle assumera la direction générale de l'entreprise jusqu'en 1971, ses deux frères tenant les rennes des magasins des premier et quatrième arrondissements. Par un matin radieux de 1918, Jeanne Guêpe alors âgée de 9 ans tomba folle amoureuse lorsqu'elle ouvrit la porte à Pierre Poly, ce jeune de 14 ans qui venait se présenter comme apprenti à son père. Un souvenir que devenue aïeule, elle aimait raconter à sa descendance !... D'employé Pierre Poly devint gendre et chef d'atelier. Jeanne Poly fut la première à imposer le couteau en inox à Lyon dans les années 50. Son coût élevé le hissait au rang des produits de luxe. Elle l'exposa à la Foire de Lyon avec des plats en inox dont l'usage était encore peu répandu.

Pierre et Jeanne Poly ne sont plus de ce monde mais ils ont transmis leur esprit d'entreprise et leur savoir-faire à la 7ème génération : Régis Poly et sa sœur Oriane Sedano-Poly. La maison Poly créa en 2009 le tout premier couteau lyonnais : « Le Confluent ». Elle organise chaque année depuis 2007 le « Salon du Couteau et des Arts de la Table de Lyon » en partenariat avec le CFCF : le cercle français des couteliers forgerons. Ce salon qui célébrera ses 10 ans le 18 novembre 2017 avait accueilli 60 artisans d'art français et étrangers et reçu 1200 visiteurs sur un seul week-end en 2016. Le 30 janvier 2017, la « Fête de l'Entreprise » organisée par la C.P.M.E. et le journal « Le Progrès » a décerné à la coutellerie Poly le « Trophée de la Transmission d'Entreprise » récompensant cette longue et belle histoire familiale.

LA PREMIERE BOURSE DU TRAVAIL

A la suite de la loi Waldeck-Rousseau de 1884 autorisant l'existence des syndicats professionnels, la fondation de Bourses du Travail devient possible. A Lyon, la municipalité étudie la question, le maire Antoine Gailleton donne son accord pour installer une Bourse du Travail dans le quartier des Brotteaux dans les locaux de l'ancien Théâtre des Variétés, situé au 39 cours Morand. Après les travaux nécessaires, l'inauguration a lieu en février 1891. Le premier secrétaire de la Bourse est le syndicaliste Benjamin Peronin (1852-1904).

Les relations avec la municipalité seront difficiles et agitées, ponctuées de fermetures et réouvertures des locaux, de suppressions des subventions etc...

En 1906, Edouard Herriot rouvre la Bourse qui se dote de nouvelles structures, un dispensaire, une bibliothèque et assure des cours de formation. Réunions et meetings s'y déroulent à nouveau avec des politiques de renom, dont Jean Jaurès.

Au cours des années, les locaux deviennent de plus en plus exigus et inconfortables ; Edouard Herriot projette une nouvelle Bourse place Jean Macé commandée à Tony Garnier mais la guerre de 1914-1918 retardera ce projet. Ce sera finalement Charles Meysson qui construira la Bourse du travail de la place Guichard à partir de 1931.

Aujourd'hui, un immeuble moderne a été construit à l'emplacement de la première Bourse du travail de Lyon. Le rez-de-chaussée est occupé par une agence de la Caisse d'Epargne.

LES EXPOSITIONS INTERNATIONALES DE 1872 ET 1894

Deux expositions internationales se tinrent dans le sixième arrondissement de Lyon au Parc de la Tête d'Or en 1872 et 1894. L'idée d'organiser une exposition des « produits de l'industrie, de l'agriculture et des arts » du monde entier au Parc de la Tête d'Or naquit à Lyon en 1869. Mais la guerre entre la France et la Prusse, la chute du Second Empire, le début à Lyon d'une insurrection semblable à la Commune de Paris en retardèrent la réalisation. L'ouverture prévue pour le 1^{er} mai 1871 fut reportée au 2 juin 1872 alors que les bâtiments n'étaient pas encore achevés. Cette manifestation multiplia les malchances : un bateau-navette heurta un pilier de pont, un morceau se détacha de la grande nef le 7 septembre 1872 et tomba sur la tête d'un visiteur. Or la commission chargée de constater la solidité des constructions avait jugé qu'elles étaient « établies dans des conditions inquiétantes pour la sécurité publique ». Cet événement que n'avait pas soutenu le monde industriel et commercial fut un échec financier.

Deux figures de l'entrepreneuriat lyonnais : Félix Mangini et Ulysse Pila reprirent l'idée en 1891 et reçurent l'aval du maire de Lyon et de la Chambre de commerce. L'exposition devint internationale, coloniale et ouvrière. L'exposition internationale fut inaugurée le 29 avril 1894 par Jean Casimir-Perier alors Président du Conseil, l'exposition coloniale le 27 mai et l'exposition ouvrière le 10 juin. Elles fermèrent leurs portes le 31 octobre 1894. L'exposition se tenait autour du lac sur la partie lyonnaise du Parc excluant la partie qui restera villeurbannaise jusqu'en décembre 1894. L'entrée se faisait par les portes des Enfants du Rhône et de la Tête d'Or. Le bâtiment principal « La Coupole », d'un diamètre de 220 m et haute de 55 m, était couronné d'un

promenoir circulaire d'où les visiteurs pouvaient contempler toute l'exposition. Cette manifestation à vocation d'abord économique était un éloge aux entreprises du monde entier mais les entreprises lyonnaises y figuraient aussi en bonne place. On y remarquait le facteur d'orgues Merklin du 12 rue Vendôme, l'apprêteur Garnier du 50 rue Boileau. L'art n'avait pas été oublié. Le Pavillon de l'Algérie exposait l'art musulman avec une reproduction de la mosquée de Cordoue. Les organisateurs avaient eu la volonté d'offrir à tous les Lyonnais un lieu de promenade accessible à tous par le prix et par les moyens de locomotion. Un tramway électrique faisait le tour de l'exposition en 17 minutes et huit stations Les visiteurs pouvaient choisir des transports plus exotiques: le pousse-pousse ou le dos d'âne. Des spectacles y furent donnés. Le chanteur Aristide Bruant s'y produisit dans son « Café Bruant ». Des manifestations sportives s'y déroulèrent. Un concours de gymnastique réunit du 11 au 14 mai cent quarante sociétés sportives suivi par un concours de tir les 7 et 8 juillet puis par un championnat de joueurs de boules provenant de 11 départements du sud-est de la France. L'exposition fut endeuillée par l'assassinat à Lyon du Président de la République Sadi Carnot le 28 juin 1894 qui fit que toutes les réjouissances furent temporairement annulées.



[Photo 36/Exposition internationale, 1894 © ADRML, fonds Arnaud, 208J]

Il ne reste aujourd'hui au Parc de la Tête d'Or plus aucune construction datant de l'Exposition de 1894 car le cahier des charges stipulait qu'à la fin de l'événement, le parc devait retrouver son état primitif vide de toutes constructions. La toponymie en est le seul témoin. L'espace sur lequel fut édifié le Bâtiment principal s'appelle : « Pelouse de la Coupole ». « L'île du Souvenir » fut

autrefois « L'île aux Cygnes ». Un enclos de 400 m² y fut construit pour protéger cygnes et canards les soirs de fêtes nautiques. N'ayant pas été dénommées « Universelles », les expositions lyonnaises de 1872 et 1894 ne furent pas évoquées dans l'exposition consacrée à l'histoire des expositions universelles lors de l'exposition de Milan en 2015.

LA FOIRE INTERNATIONALE DE LYON

Le président du Syndicat d'Initiative Antoine Rivoire lança en 1916 l'idée de créer à Lyon une foire commerciale annuelle : « un lieu où l'on peut faire le maximum d'affaires sur le minimum d'espaces dans le minimum de temps ». Elle aurait vocation à supplanter en ces temps de guerre la foire allemande pluriséculaire de Leipzig. Le négociant en vins Achille Lignon prit les commandes d'une S.A. la « Société Lyonnaise pour le développement du commerce et de l'industrie en France » ultérieurement appelée « Société pour la Foire de Lyon » afin d'en assurer le financement. De nombreux entrepreneurs du 6^e arrondissement en devinrent actionnaires : la société Ballaz & cie, le tréfileur Joannès Bocuze, les établissements Pinguely métallurgistes 65 rue Bugeaud, les Garnier apprêteurs rue Boileau, l'ingénieur Tobie Robotel qui était domicilié 5 quai des Brotteaux (quai du Général Sarrail) La première foire ouvrit le 2 mars 1916 pour une durée de 15 jours. Des baraquements en bois abritaient les exposants place d'Helvétie, place Morand (place du Maréchal Lyautey). Quatre groupes professionnels furent installés en mairie du 6^e arrondissement en 1918. Il devenait urgent d'attribuer un emplacement fixe à cette manifestation. Le 13 mars 1917, le maire Edouard Herriot approuva le projet de construction d'un « Grand Palais » destiné à accueillir les prochaines foires. Dix hectares disponibles entre le Parc de la Tête d'Or et le Rhône furent dévolus à la construction du Palais de la Foire. Charles Meysson à qui les lyonnais devaient déjà les grilles des entrées du Parc de la Tête d'Or en devint l'architecte. La première pierre de ce bâtiment qui épousera la courbe du Rhône est posée en 1918. Il ne sera achevé qu'en 1931. Un Palais de l'Alimentation « le Petit Palais » fut adjoint en 1933.

De nombreuses personnalités politiques inaugurèrent les Foires de Lyon : le président de la République Raymond Poincaré en 1917, le Général de Gaulle en 1958 et 1968, Georges Pompidou en 1966 alors qu'il était premier ministre, Valéry Giscard d'Estaing en 1962 comme ministre des Finances puis en 1980 comme Président de la République, Simone Veil alors présidente du Parlement Européen en 1981.

Ces bâtiments destinés uniquement à accueillir la Foire Internationale de Lyon connurent au cours de l'histoire d'autres affectations. En 1940, ils hébergèrent des personnes réfugiées des zones occupées du nord et de l'est de la France. Une messe de Pâques y fut célébrée. Des enfants y naquirent. Des personnes y décédèrent. Quand la zone sud fut occupée, les troupes nazies les réquisitionnèrent puis ce fut le tour des américains. Lorsque les lieux furent vides de toute occupation le 1^{er} octobre 1945, il ne restait plus que six mois pour les remettre en état avant la prochaine foire... Lors des élections législatives de 1951, les professions de foi et les bulletins de vote envoyés aux électeurs furent mis sous enveloppe au Palais de l'Alimentation. En 1963 des lycéens y passèrent les épreuves du bac. En 1966, le Palais de la Foire abrita provisoirement les bureaux de la communauté urbaine.

La Foire de Lyon connut le succès dès sa création. 1343 exposants français et étrangers participèrent à la première foire de 1916. Le chiffre chaque année croissant d'exposants et de visiteurs généra un besoin massif d'hébergement. La première pierre d'un hôtel de 400 chambres, le « P.L.M. Lugdunum » face à la gare des Brotteaux fut posée le 7 mars 1920 en présence de trois ministres.

La Foire de Lyon avait réussi à s'imposer comme la seule foire internationale française avec celle de Paris. Elle attirait des exposants du monde entier. Elle avait besoin de plus d'espace. La dernière foire se tint sur ce site en 1984 alors que le bâtiment « EUREXPO » de Chassieu était déjà prêt à accueillir l'édition de 1985. Le Palais de l'Alimentation fut démoli en 1984. Du Palais de la Foire, il ne reste que la façade qui est aujourd'hui celle du Musée d'Art Contemporain*. Le quai de la Tête d'Or fut dénommé quai Achille Lignon le 15 février 1937.



[Photo 37/Façade du Musée d'Art Contemporain, Cliché C.J. Buisson]

LA CITÉ INTERNATIONALE

Dès 1985 germa l'idée de doter Lyon d'un quartier multifonctionnel ayant pour vocation d'attirer une clientèle internationale. Le transfert de la Foire Internationale de Lyon* à Chassieu lui offrait un site face au parc de la Tête d'Or. La réalisation de la Cité Internationale fut confiée à l'architecte Renzo Piano. Les travaux de construction commencèrent en novembre 1993. L'architecte du Centre Beaubourg fit le choix audacieux d'allier le verre, le métal avec la brique très utilisée dans le Nord de la France depuis des siècles y compris pour des bâtiments de prestige mais jamais à Lyon. Des bureaux, des restaurants, deux hôtels, l'actuel Marriott et le Crowne Plaza, des appartements et un vaste parking souterrain s'installèrent le long d'une rue intérieure large de 19 m recouverte d'une voûte de verre accrochée à 11 m. Quatorze salles de cinéma UGC totalisant 2 850 places ouvrirent en Septembre 1997. Le casino « Le Pharaon » reçut ses premiers joueurs en avril 2000. »L'Amphithéâtre » qui remplaçait le Palais des Congrès démoli en 1996 fut inauguré le 1^{er} juin 2006. Il a une jauge de 3000 places et accueille congrès internationaux et spectacles. Il est complété par les Salles Lumière et Pasteur qui peuvent recevoir 1 200 participants ainsi que par 26 salles de réunion. Le paysagiste Michel Corajoud a doté les quais de Rhône d'une promenade arborée de 2,5 km en écho au parc de la Tête d'Or. Des œuvres d'art sont visibles à l'intérieur : « Truck 2007 » de Erwin Wurm et à l'extérieur : « Freight Train/Train de marchandises » de Yoko Ono, un train criblé de balles symbole pour l'artiste de « toutes les injustices du XX^e siècle » mais aussi « un manifeste d'espoir pour le futur ».

LES LOGES DU 6^E

Au XVIII^e siècle, Lyon est le « carrefour européen de la Franc-Maçonnerie ». De nombreuses loges ont fait le choix des Brotteaux pour s'installer, comme la BIENFAISANCE, créée par Jean-Baptiste Willermoz qui recrutait ses membres parmi le haut clergé, l'aristocratie militaire et les négociants éclairés. Elle avait acheté un terrain qui donnait sur la rue Garibaldi, traversé aujourd'hui par la rue Bossuet (partie est). L'emplacement de la loge deviendra les Jardins de Paphos (sorte de guinguette où l'on dansait)... L'on peut citer aussi la PARFAITE HARMONIE, créée en 1763, la SAGESSE (devenue la SAGESSE TRIOMPHANTE sous l'influence de Cagliostro), loge fondée en 1756 sur les pentes de la Croix-Rousse et qui réunissait des négociants aisés. Elle acheta à Morand en 1784 et 1787 la maison qu'il s'était fait construire au niveau de la place Kléber actuelle, « la Paisible ». Cette vente s'explique par l'appartenance de Morand à cette loge. Le siège de Lyon de 1793 dévaste bâtiments et jardins.

Quant à la loge du PARFAIT SILENCE, fondée en 1762, on la trouve en 1836 dans la maison Saint-Olive 3 cours Morand puis, à partir de 1846, 45 rue Sainte-Elisabeth. Son imposante façade ne sera terminée qu'en 1866.



[Photo 38/ Ancienne loge du Parfait Silence]

Elle joue au cours du XIX^e siècle un rôle social notable en particulier par son aide aux plus humbles, des soutiens financiers aux victimes des inondations de novembre 1840. Lors de la grande crue de 1856*, le Parfait Silence est chargé de répartir les subsides en provenance de toutes les loges de la Fraternité maçonniques. Il offre ses locaux de la rue Sainte-Elisabeth qui sont hors d'eau pour recevoir les sans-abri. N'oublions pas non plus que c'est cette loge qui organisa l'accueil de La Fayette au Jardin de Flore (ancien jardin botanique* de Gilibert) le 6 juillet 1829. Celui-ci resta jusqu'à sa mort en liens étroits avec le Parfait Silence.

Le 7 décembre 1862, à l'occasion du centenaire de la fondation de la loge, un grand banquet réunit 160 convives qui entendent le chansonnier Pierre Dupont, le « Béranger Lyonnais ».



[Photo 39]

Dès 1871, la loge est exclusivement républicaine et favorable aux premiers gouvernements de la III^e République. Sa composition sociale évolue comme celle des élus locaux. Elle enregistre un recul des ouvriers artisans et une progression des enseignants et des fonctionnaires imprégnés des valeurs laïques et républicaines. La loge est de tendance radicale et participe au financement de nombreuses institutions existant à Lyon (Caisse des écoles etc...). En 1939, elle accueillera des républicains espagnols.

En 1941, se constitue un Comité Maçonique de Résistance. Le Parfait Silence y est amplement représenté, avec son mouvement de Résistance le « Coq Enchaîné ».

Les locaux de la loge furent réquisitionnés à plusieurs reprises : pendant la guerre de 1870, la Municipalité occupa le rez-de-chaussée pour y entreposer de la farine.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, on put y voir en 1941 une exposition antimaçonnique et elle devint, en 1942, la Maison du Prisonnier, inaugurée le 12 septembre par Maurice Pinot, commissaire général aux prisonniers de guerre rapatriés. Il faut rappeler que l'Etat Français avait décidé de dissoudre les Loges françaises dès 1940. Le Parfait Silence n'y échappa pas. A la libération de Lyon, le 3 septembre 1944, les locaux sont libérés par Alice Joly-Vansteenberghé, membre de la loge Evolution et Concorde, pistolet au poing. C'est ainsi qu'il fut rouvert.

Une petite rue calme et discrète joignant la rue Garibaldi à la rue Tête d'Or porta le nom du Parfait Silence pendant un siècle pour devenir en 1940 la rue (Robert) Laurent-Vibert, nom du fils d'un droguiste lyonnais qui exploita l'invention d'un pharmacien suisse, le Pétrole Hahn, lotion pour les cheveux. Ce changement de nom s'explique parce que le régime de Vichy

avait décidé d'effacer les noms qui évoquaient « ceux qui par leurs erreurs ou leurs fautes ont contribué aux malheurs de la Patrie ».

L'imposant bâtiment du 45 rue Garibaldi a été démoli : le permis de construire à son emplacement un immeuble de dix étages a été délivré par la Ville le 13 juin 1967 au nom de la S.A. l'Union. Les travaux commencés en juin 1969 se sont terminés en septembre 1972.

La loge existe toujours au 45 rue Garibaldi. Elle occupe le rez-de-chaussée et le premier étage et abrite trois temples, chacun avec son cabinet de réflexion, son autel et ses deux colonnes symboliques. Peu connue du public, une plaque sur la porte d'entrée intitulée « Cercle l'Union » signale sa présence. Elle est accompagnée d'un dessin représentant une branche d'acacia, symbole maçonnique.

G comme GASTRONOMIE

GASTRONOMIE dans le 6^e

Les Brotteaux étaient un lieu de promenade et de fêtes. Il y avait de nombreux **cafés, restaurants, bouchons** vers 1900. De cet héritage, il reste :

La BRASSERIE des BROTTAUX, place Jules Ferry – qui n’a pas changé
L’ESCALE, rue Molière devenue aujourd’hui « CARPE DIEM »
DUISIT, avenue de Grande Bretagne, aujourd’hui « LE PRÉSIDENT »
LE CHATEAUBRIAND, place Kléber, aujourd’hui « PIERRE ORSI »

On peut citer quelques grands restaurants existants :

LE SPLENDID de Georges Blanc, place Jules Ferry
L’EST de Bocuse, à la gare des Brotteaux
Le THÉODORE, cours Franklin Roosevelt

Le 6^e, c’est 8 chefs étoilés, 18 Toques Blanches lyonnaises, 400 terrasses de Café fleuries respectant la charte « Cendriers d’Or-Propreté » qui fête ses 5 ans.

De nombreux restaurants présentent la cuisine de leur pays : franco-autrichien (seul à Lyon) avec le Comptoir du 6^e rue Vendôme, arméniens, boliviens, chinois, espagnols, grecs, italiens, japonais, turcs,...

Le 6^e est toujours le quartier des **pâtisseries, glaciers, traiteurs** :

Bernachon – cours Franklin Roosevelt (pâtissier)
Delorme (qui a disparu) – avenue de Saxe (pâtissier-chocolatier)
Tourillier – cours Franklin-Roosevelt (pâtissier-chocolatier)
Le Petit Vatel – rue de Séze (traiteur)
Le Bec Fin (traiteur)
Le Bon Pâté (qui a disparu) – cours Franklin Roosevelt (traiteur)
Revol (qui a disparu) – rue Duquesne (traiteur)
Bruno Saladino (glacier-chocolatier)
Délices des Sens (pâtissier-chocolatier)
Florent Thévenon (pâtissier-chocolatier)

Le 6^e est également l’arrondissement où l’on trouve d’excellentes **boulangeries, boucheries, charcuteries**.

MÈRES LYONNAISES DU 6^e

MÈRE FILLIOUX : « la Mère des Mères lyonnaises »

Benoîte Françoise Fayolle (qui se fait appeler Françoise) est née à Auzelles, canton de Cunlhat, Puy de Dôme, le 2 septembre 1865. Son père est peigneur de chanvre. Elle est arrivée à Lyon chez la famille EYMARD Gaston, directeur de la compagnie d’assurances La France, 71 avenue de Saxe. Elle se marie le 8 mars 1890 avec Louis Marie Fillioux, marchand de vins et cafetier au 73 rue Duquesne. C’est là que tout commence : des casse-croûte pour les ouvriers (le quartier est alors en pleine construction), puis la poularde demi-deuil (qui sera connue du monde entier) avec ses quenelles de chez MOYNE au beurre d’écrevisses et son cœur d’artichaut au foie gras. Elle aura deux filles la même année en 1891 : Jeanne Marie Louise le 26 janvier 1891 – qui se mariera avec Désiré Fréchin, le fils du restaurateur Emile Fréchin qui reprendra la suite du restaurant ; puis Claude Marie le 28 novembre 1891. La Mère Fillioux eut comme cuisinière Eugénie Brazier – qui à son tour a eu Paul Bocuse comme cuisinier. Le restaurant repris par son gendre a eu deux étoiles en 1936.



[Photo 40/Collection J.P. Devigon]

La Mère Fillioux décédera le 22 octobre 1925. Sa tombe est toujours visible au Cimetière Nouveau de la Guillotière grâce à la Société des Amis de Guignol et à la Ville de Lyon. Une plaque commémorative (aujourd'hui disparue) a été posée en 1965 au 73 rue Duquesne en présence du maire de Lyon Louis Pradel, de l'humoriste écrivain Félix Benoit, de Tante Alice et des membres de la famille Fillioux.

MÈRE ANDRÉE



[Photo 41/Mère Andrée]

Son vrai nom est : Andrée Louise Eudoxie Goullioud.

Elle est née le 1^{er} juillet 1902 à Tarare. Son père est pharmacien. Elle se marie avec Louis Gabriel Goiran – employé de banque – le 10 juillet 1924. Ils tiendront le restaurant « LE MOLIERE » (à l'angle 2 rue Molière et 18 place Morand) où elle fit ses débuts puis « LA SAUVAGIE » à Tassin la Demi-Lune de 1945 à 1974 environ. Elle décèdera en 1994.

Elle fut l'élève de la mère Brazier au restaurant du col de la Luère. Elle a obtenu deux fois 2 étoiles au Guide Michelin, la première en 1948.



[Photo 42/La Grande Marcelle]

Marcelle Bramy est décédée à Lyon en juin 2005.

Elle a tenu pendant plus de cinquante ans ce fameux bouchon « Chez Marcelle » 71 cours Vitton (bar de l'entracte). Elle proposait son foie de veau, son andouillette, ses tripes, son tablier de sapeur, son flan au caramel.

Elle a su régaler tous les gourmets lyonnais jusqu'en 2002 environ... Raymond Barre, entre autres, venait souvent goûter à sa simple cuisine.

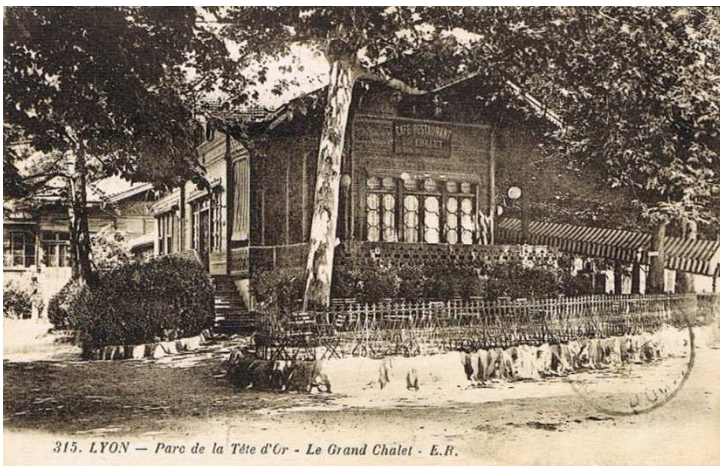
RESTAURANTS

Le « Chalet du Parc » (Pavillon du Parc)

Il y eut en 1859 un « banc à tisanes » en bois qui fut complété par un autre chalet en bois pour la restauration. Ils étaient reliés par une tente en toile rayée qui prit feu en 1870.

M. Grand demanda l'autorisation de remplacer cette toile par un toit en dur.

En 1896, on constate le mauvais état des bâtiments. Des travaux seront engagés et l'exploitation donnée à M. Chavanne.



[Photo 43]

En 1923, le locataire – M. Challet – fait installer l'électricité.

En 1942, le Chalet est propriété de la Ville. La Foire de Lyon y fait installer un grand Chef pour lui donner une réputation gastronomique.

En 1962, le « Pavillon du Parc » est construit en dur, ce qui a nécessité l'aménagement de 60 puits dans le lit du lac. L'inauguration aura lieu le 3 juin 1967.

Il sera alors procédé à la démolition du vieux chalet en bois.

De grands chefs lyonnais s'y sont succédé : Roucou, Nandron, Bourillot qui ont préparé de nombreux banquets pour les politiques lyonnais et pour des mariages.

Depuis 2016, il est fermé, ne répondant plus aux normes en vigueur.

Le restaurant Pierre ORSI – 3, place Kléber



[Photo 44/Publicité, ca 1930]

Déjà en 1926, le restaurant « Au Chateaubriand » était réputé. A l'emplacement de la maison de l'architecte Morand, le chef de cuisine Pierre Orsi, Meilleur Ouvrier de France, perpétue depuis 1970 la renommée de la haute cuisine lyonnaise et française à travers le monde.

Le Théodore – 34, cours Franklin-Roosevelt



[Photo 45]

C'était l'emplacement d'un marchand de vins. Le Théodore, c'est : un décor 1900, une des plus agréables terrasses l'été, une très belle devanture et une cuisine excellente.

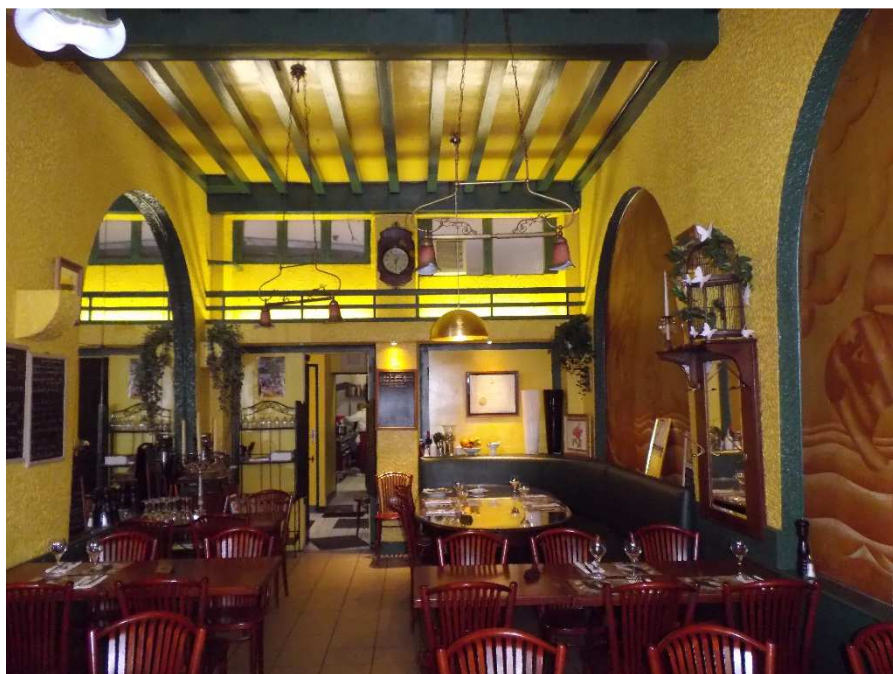
Le Grand Café de Genève – 10, avenue de Saxe



[Photo 46]

Depuis la fin du XIXe siècle le grand comptoir de Genève, avec sa terrasse, accueille les Lyonnais. En 1928, l'association Gergovia, qui groupe les enfants du Puy-de-Dôme résidant à Lyon, en fait son siège et inaugure l'écusson du Consulat d'Auvergne. Les avant derniers propriétaires du café de Genève était la famille Jouve.

Le Carpe Diem – 56, rue Molière



[Photo 47]

Dans cet immeuble de 1865, c'est un confiseur qui était installé en 1900. Dans les années 1935, s'y trouve un cabaret dansant « l'Escale ». Maintenant le Carpe Diem, avec le même décor d'époque, est un restaurant dont le Chef, Gérard Senelar, prépare sa fameuse tête de veau...la meilleure de Lyon.

La Brasserie des Brotteaux – 1, place Jules Ferry



[Photo 48]

Depuis 1913, elle trône place Jules Ferry avec son décor Art Nouveau et sa jolie terrasse. C'est une des plus belles brasseries de Lyon, classée « Patrimoine du XX^e siècle ».

L'Habit Rouge – 10, rue Lieutenant-Colonel Prévost



[Photo 49]

Déjà en 1900, le Père Tribollet régalaient ses clients au 10 rue du Mont Bernard qui en 1918 deviendra la rue du lieutenant-colonel Prévost. Aujourd'hui : une grande table du 6^e, une grande cuisinière. Au fait, pourquoi l'Habit Rouge ?

Le Café du Peintre et Au P'tit Peintre – 50, boulevard des Brotteaux



[Photo 50]

La chef Françoise Perrier (surnommée « la reine des Brotteaux » comme la Mère Fillioux dans les années 1920) vous fera découvrir la vraie cuisine de bouchon lyonnais. C'est à cet emplacement qu'officialiait en 1905 le célèbre chef lyonnais Louis Duclos.

Qui se souvient des restaurants du boulevard des Brotteaux ? Le Moscovite au 30 – La Veuve Dean au 22 – Chez Jean au 50 – Le Café du Commerce au 27 – Le restaurant Bouclier au 18 – L'Huitrodrome des Brotteaux ouvert en 1890 – La Limonade Lyonnaise (La Pernette) au 21.

Il y a toujours bon nombre de restaurants sur le boulevard des Brotteaux.

Le restaurant Le Président – 11, avenue de Grande Bretagne



[Photo 51]

En 1900, c'était un café. En 1925, le nouveau propriétaire Duisit le rénove avec le style qui est toujours le même aujourd'hui. Le portrait du maire Edouard Herriot qui venait souvent y déjeuner décore la salle.

Ce restaurant faisait partie de la promenade du dimanche pour ceux qui allaient au Parc de la Tête d'Or.

Le Morand – 67, avenue du Maréchal Foch



[Photo 52]

Sous la Restauration, Lamartine, Delacroix, Chateaubriand s'y réunissaient au sein de la société des Hellénistes et Orientalistes de Lyon.

Ce restaurant café s'appelait « Le Pont Morand » et aujourd'hui « Le Morand ». Une plaque extérieure nous le rappelle.

Cours Franklin Roosevelt – Cours Morand

En 1900, on y trouvait 6 cafés, 1 restaurant, 6 charcutiers et 5 pâtisseries. Il reste 2 beaux restaurants : au N° 34, « le Théodore » (qui était un marchand de vins), au N° 31, « Le Rive Gauche » qui était le « café Gizon ».

Au N° 33 : il y avait le « café de la Démocratie »



[Photo 53]

Au N° 44 : le « café Le Franklin » qui s'appelait le « Comptoir de la Bourse du Travail ». Le patron Pierre Colliard fut conseiller municipal du 6^e en 1888, député du Rhône en 1889 puis Président de la Commission du Travail à l'Assemblée Nationale. Il fut nommé ministre du travail par Clemenceau en 1917 à 1919.

De 1904 à 1925, il fut également maire de Jons où il était né.

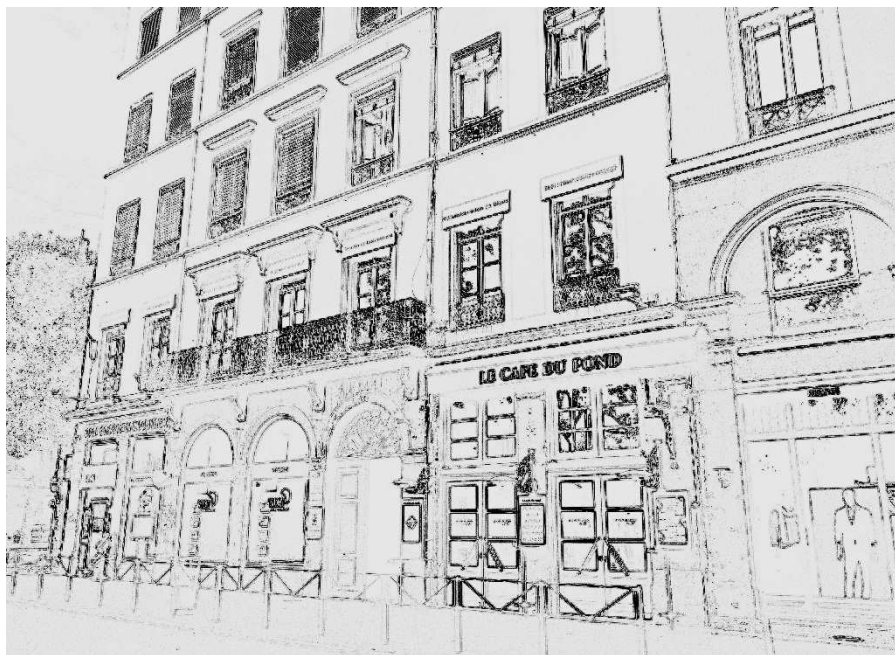
Sur le trottoir d'en face au N° 39, se tenait la Bourse du Travail.

Au N° 20 : Qui se souvient de la charcuterie « Au Bon Pâté » ?

Au N° 42 : la pâtisserie « Magdinier », ensuite la « maison Durand » et à ce jour le célèbre chocolatier « Bernachon ».

Ce cours est surnommé « Les Champs Elysées lyonnais »

Place Maréchal Lyautey – Place Morand



[Photo 54]

En 1900, il y avait sur la place : 6 cafés, 3 kiosques à liqueurs et 1 restaurant.

Au N° 1 : Café « restaurant Vignal ». Au N° 4 : le « café de l'Epoque ». Au N° 11 : Le café « Gallemard », ensuite le « café restaurant Trolliet » où Madame Trolliet prépare elle-même son fameux veau saumoné, langouste, champignons farcis, escargots. Ensuite ce sera « Le Morand » tenu par les époux Pilloix qui ont eu la malheureuse idée d'adopter un gros matou roux qui leur occasionnera beaucoup de problèmes. Il se poursuit sous l'enseigne le « Café du Pond » avec sa belle terrasse couverte.

En 1948, « La Mère Andrée » fait ses débuts au N° 18. Elle gagnera 2 étoiles au Michelin au restaurant Le Molière.

Rue Tronchet



[Photo 55]

Au N° 7 : en 1900, c'était le café Mignard, aujourd'hui : le Florentin. Au N°10 : Les Bains Résineux, plus tard le Podium, à ce jour Peppéroni. Au N°26 : le café Rouchon deviendra le célèbre bouchon lyonnais « Le Mitonné » aujourd'hui disparu. Au N° 37 : La société nouvelle automobiles et cycles fera place à un café restaurant Le Petit 6°. Au N° 52 : la boulangerie Budin fut remplacée par un restaurant chinois. A ce jour c'est « Le Passe-Temps », restaurant étoilé. Au N°53 : le café Durut, à ce jour Le Coq Rouge. Au N° 56 : le café Frechet, à ce jour Séraphin Traiteur.

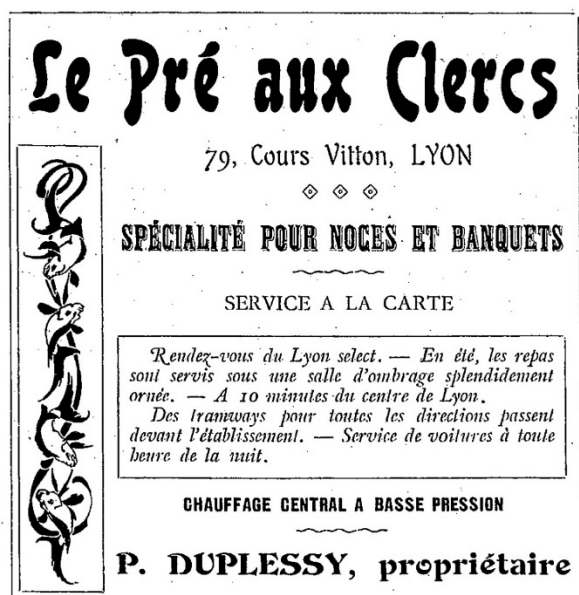
Le pré aux Clercs – 79, cours Vitton

En 1877, la société anonyme du Pré aux Clercs fait construire sur un terrain de 2 643m² un restaurant avec des salles pour réunions et banquets, une terrasse ombragée, un hôtel. En 1880 un banquet réunissant 800 convives des « Amis de la Vérité » (loge maçonnique) fut organisé pour fêter le 15^e anniversaire de la mort du Président Lincoln.

M. G Gauthier sera propriétaire pendant 10 ans, puis en 1888 : Mme Coquard, 1890 : M. A Gagnaire

Le 11 juillet 1897 un banquet eut lieu dénommé « un banquet à un sou le kg ». Pour y participer il fallait peser au début du repas au minimum 80 kg (correspondant à 80 sous) La pesée était faite par une commission spéciale. La moyenne de nourriture absorbée par les convives fut de 6 kg. Le gagnant fut M. Gleizal qui pesait 136 kg. Le repas se termina par une partie de boules.

1899 : M. Moyne, le traiteur réputé de Lyon ; 1906 : M. Duplessy ; 1913 : ouverture du skating du Pré aux Clercs ; 1914 : fermeture et vente à la société Permezel, fabrique de foulards et soieries



[Photo 56/Publicité, 1910]

L'hôtel n'est pas compris dans la vente et continuera de fonctionner jusqu'en 1976, date des travaux du futur métro

1956 : le Pré aux Clercs est acheté par la maison Emery S.A.R.L fabricant de pompes pour le chauffage central

1962 : Black et Decker

1975 : La Courly se rendra acquéreur pour y loger les services techniques. Elle y est toujours et l'on peut voir le bâtiment comme en 1900

2017 : une pancarte d'avril 2017 annonce l'autorisation de démolir tous les bâtiments.

Femmes et Hommes remarquables

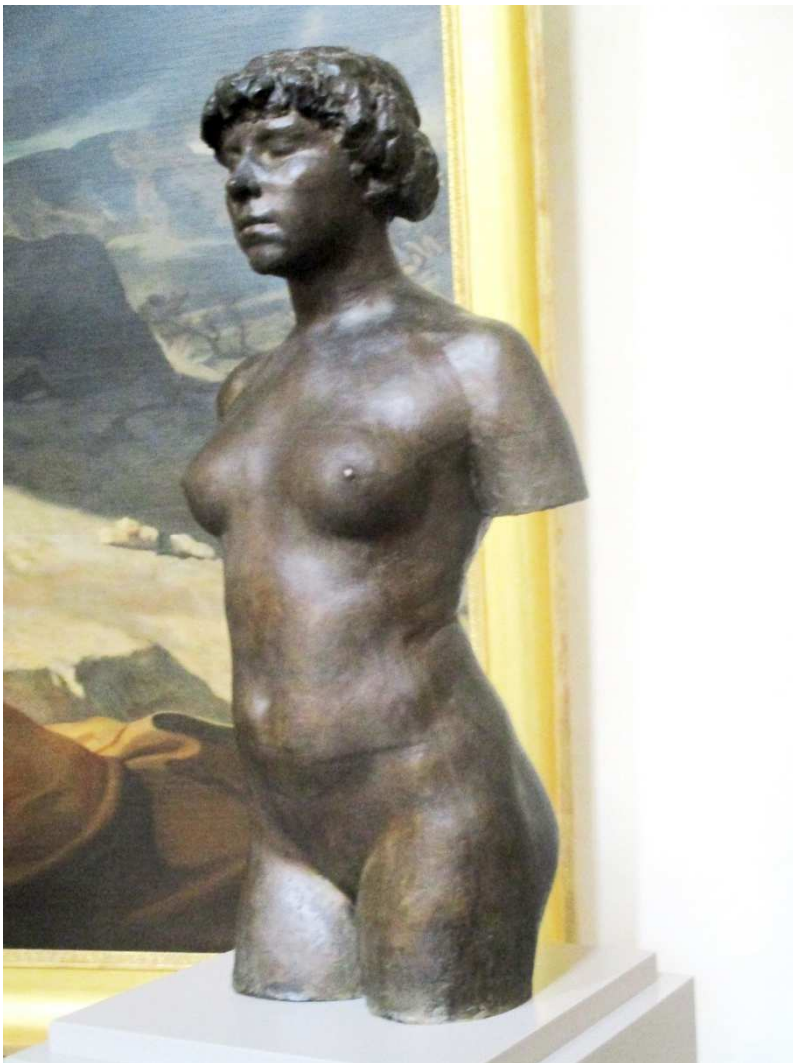
JEANNE ET HENRIETTE BARDEY, artistes peintres et sculpteurs

Jeanne Bratte naquit le 10 avril 1872 à Lyon d'un père marchand de meubles 44 cours Bourbon (cours de la Liberté) qui décéda alors qu'elle avait 9 ans. Sa mère se remaria avec un clerc de notaire Henri Bonjour qui reprit l'entreprise de l'époux défunt.

Passionnée par le dessin, Jeanne s'éprit de son professeur, le peintre décorateur Louis Bardey qu'elle épousa en 1893.

Cet ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon et disciple de Pierre Puvis de Chavannes s'était mis à son compte en 1880. Lyon lui doit la décoration de l'escalier d'honneur et du grand salon de la Préfecture du Rhône, de la Villa Gillet et Paris celle de la salle de concert du Bataclan.

Jeanne Bardey fut initiée à la peinture par François Guiguet et exposa pour la première fois à Lyon au Salon d'Automne en 1907. Elle était présente au Salon des Indépendants à Paris en 1909 où ses toiles furent remarquées par Auguste Rodin. Ce fut le début d'une relation forte faite de soutien mutuel. Rodin encouragea Jeanne à délaisser ses classiques natures mortes pour des créations plus audacieuses. Elle se rendit à la Salpêtrière à Paris, au Vinatier à Bron et y croqua des portraits d'aliénés. Il la poussa à sculpter. Ses modèles furent Edouard Herriot, Tony Garnier, Auguste Perret. Elle reçut en 1929 le prix Paul Chenavard pour son bronze « Torse de femmes » visible au Musée des Beaux-Arts de Lyon. En 1937 Jeanne Bardey cosigna avec sa fille Henriette les huit bas-reliefs qui encadrent la porte centrale de la grande poste de Lyon. Les deux sculpteurs avaient eu pour mission d'évoquer le XVI^e siècle à Lyon.



[Photo 57/Torse de femme, par Jeanne Bardey © Musée des Beaux-Arts de Lyon. Cliché C.J. Buisson]

La belle famille de Jeanne habitait le 6^e arrondissement. Louis Bardey habitait déjà 14 rue Robert lorsqu'il se maria. Le couple fit construire à cette adresse une maison qu'ils habitèrent après la naissance d'Henriette en 1894. Elle avait des allures de maison romaine antique avec ses bâtiments entourant la cour. Auguste Rodin qui grâce à Jeanne avait pu exposer à Lyon en 1912, séjourna dans cette maison en avril 1915 deux mois avant la mort de Louis Bardey. Le sculpteur Georges Salendre y travailla. Edouard Herriot qui avait rencontré Jeanne Bardey au Salon d'Automne de 1910 s'y rendait en visite. Cet homme politique qui était aussi auteur confia à Jeanne l'illustration de son ouvrage « Sous l'olivier » publié en 1932.

La croix de Chevalier de la Légion d'Honneur récompensa en 1934 cette artiste qui avait exposé à Londres, Amsterdam, Venise, Rotterdam, Zurich, Genève, Liège. Elle devint Officier d'Académie en 1939.

Jeanne Bardey entretenait une correspondance assidue avec le prince et peintre Nicolas de Grèce qui signait ses toiles « Nicolas Leprince ». Elle se rendait parfois à Athènes où elle était reçue par la famille royale qui la décora de l'ordre grec du Phénix.

Jeanne Bardey décéda le 15 octobre 1954 dans sa maison de la rue Robert et s'en alla rejoindre Louis dans le caveau Bratte au Cimetière Nouveau de la Guillotière.

Henriette Bardey continua à réunir des artistes rue Robert parmi lesquels la peintre Marie Louise Degabriel qui habitait rue Bugeaud et présenta une exposition rétrospective des œuvres de sa mère dans l'ex chapelle du collège Ampère inaugurée en présence d'Edouard Herriot le 7 juin 1956. Elle légua les peintures, sculptures et estampes qui se trouvaient rue Robert à la Chambre de Commerce de Lyon qui les installa au Musée des Arts Décoratifs où elles ne furent jamais montrées au public.

Henriette Bardey décéda le 17 janvier 1960 lors de son dernier voyage en Egypte où les « dames Bardey » aimaient fréquenter les archéologues et trouver de nouveaux sujets d'inspiration. Elle repose dans le caveau familial.

Le conseil municipal de Saint André le Château dénomma « Salle Bardey » une salle de la mairie le 15 mars 2012.

Le sculpteur JEAN CHOREL

Le sculpteur Jean Chorel décéda le 3 juin 1946 à Villeurbanne et fut inhumé au cimetière ancien de Cusset. Mais il passa l'essentiel de sa vie dans le sixième arrondissement de Lyon où il était né 12 rue Cuvier le 27 janvier 1875. Il était domicilié 36 rue Tête d'Or quand il entra à l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon. Le jeune artiste ouvrit une parenthèse de vie parisienne quand il obtint en 1898 le Prix de la Ville de Paris qui lui permit de parfaire sa formation dans la capitale. Il en revint médaillé du Salon de Paris en 1903 et s'unit en 1905 à Jeanne Migeat, fille d'un commerçant domicilié 27 rue de Sèze.

Le couple s'installa alors 22 rue Malesherbes. Il y restera jusqu'en 1931, date à laquelle il emménagea 68 avenue Piaton à Villeurbanne.

La production de l'artiste Jean Chorel fut immense et variée répondant à la fois à des commandes privées et publiques. Peintre, il exposa en 1919 un pastel représentant le Parc de la Tête d'Or. Statuaire il sculpta la « Muse de Pierre Dupont » installée en 1910 dans le jardin de la Préfecture en hommage à l'auteur du « Chant des ouvriers » et de « Les bœufs: j'ai deux grands bœufs blancs dans mon étable ... ». Il exposa en 1913 au Salon d'Automne un buste en plâtre de Zamenhof, créateur de la langue internationale l'espéranto. Cet élève de Charles Dufraigne à Lyon et de Louis Ernest Barrias, l'un des sculpteurs du Père Lachaise, à Paris cisela à l'instar de ses maîtres dans les cimetières lyonnais. Citons pour exemple au cimetière ancien de Loyasse la sculpture de la tombe de l'architecte Jules Laviotte et au cimetière nouveau de la Guillotière les monuments Perrot-Gire et Rolandez où on retrouve la signature du marbrier Claude Durix, cousin germain de son épouse.

Plusieurs communes dont Villeurbanne doivent à Jean Chorel leurs monuments aux Morts pour la France pendant la première guerre mondiale. Celui du quartier de Montchat inauguré le 19 novembre 1920 lui valut de devenir officier de l'Instruction Publique en 1922 à la demande du président du comité pour ce monument aux morts.

C'est en 1909 que germa à Lyon l'idée d'ériger sur l'espace public une statue de Jeanne d'Arc qui venait d'être béatifiée. L'unique statue lyonnaise de Jeanne d'Arc avait été une initiative privée, celle du journal « Le Nouvelliste », sculptée en 1898 par Paul Millefaut sur la façade de son immeuble 12 rue de la Charité. Un comité pour l'érection d'une statue de Jeanne d'Arc se forma et tint sa première réunion le 2 juin 1909 sur le parvis de l'église de la Rédemption. Il fixa son emplacement devant la

nouvelle gare des Brotteaux. Ce projet ne reçut pas l'aval du maire Edouard Herriot. L'idée reprit corps en 1922 sous l'impulsion d'Antoine Sallès. Cet avocat amoureux de l'histoire lyonnaise, conseiller municipal modéré d'opposition et futur député du Rhône prit la tête du comité lyonnais pour l'édification d'une statue de Jeanne d'Arc. Un appel à candidature fut lancé. Douze sculpteurs présentèrent leurs projets. Six furent retenus par le jury où siégeait Tony Garnier. On y remarqua celui de la « demoiselle Chaleyssin » : Rose Chaleyssin, la fille d'un chef d'entreprise* du 6^e arrondissement, l'ébéniste François Chaleyssin. Rose Chaleyssin avait déjà exposé deux bustes en pierre au Salon d'Automne de 1919 : les portraits de M^{elle} B et de M^{elle} R. Sa maquette de la statue de Jeanne d'Arc figurée par un adolescent aux cheveux courts, sabots aux pieds fut rejetée par le jury bien qu'il l'ait qualifiée de remarquable. Le projet présenté par Jean Chorel à la facture novatrice fit l'unanimité. Il montrait une Jeanne d'Arc en armure faisant corps avec son cheval tête baissée. On l'imaginait quittant Vaucouleurs forte du soutien de Baudricourt, bien décidée à bouter l'ennemi hors de France et à faire sacrer le futur Charles VII. Cette statue de Jeanne d'Arc financée par des souscriptions fut inaugurée le 18 novembre 1928 sur cette place Puvis de Chavannes à laquelle Edouard Herriot accolait le superlatif de « la plus gracieuse de Lyon ». Le maire arriva au son de la Marseillaise. Il salua « cette fille du peuple qui s'était imposée sacrifices et souffrances pour sauver son pays ». Dix ans seulement après la signature de l'armistice, il évoqua la Marne et la Meuse, théâtres de combats. Il pensa à « cette Lorraine reconquise » quoique Jeanne soit native du département des Vosges qui n'avait pas été annexé après la défaite de 1870. Lorsque la statue fut dévoilée, les 10 000 personnes présentes découvrirent cette très simple inscription : « LYON A JEANNE d'ARC » sur le socle œuvre de l'architecte Antonin Chomel. Jean Chorel ajouta en 1945 à la demande du maire Justin Godart quatre bas-reliefs : « le défilé devant Orléans » « le sacre de Charles VII » et « les voix de Domrémy » « le martyr du bûcher de Rouen ».

D'autres réalisations de Jean Chorel sont visibles dans le 6^e arrondissement : deux sculptures en bas-relief sur la façade de l'ex « Palais de l'Automobile » 55 avenue Foch construit en 1926 et les deux têtes trônant au sommet de l'« immeuble Barioz » 7 quai Sarrail représentant Minerve et Mercure sous les traits de ce couple de fabricants de soierie, les Barioz.

EUGÈNE DERUELLE, l'illustre inconnu

Natif de Maubeuge dans le Nord, Eugène Deruelle habita et travailla dans le 6^e arrondissement de Lyon.

Sorti cinquième de l'Ecole Vétérinaire de Lyon en 1881, il fut nommé vétérinaire du zoo du Parc de la Tête d'Or en 1883 avant d'en devenir le directeur en 1903. La surveillance des chevaux de la cavalerie militaire et de ceux utilisés pour la traction des véhicules de transport en commun lui fut également attribuée. Eugène Deruelle décéda le 5 octobre 1928, 81 cours Vitton. Le maire de Lyon Edouard Herriot proposa le 23 janvier 1933 en séance de conseil municipal que le boulevard des Casernes, alors excentré, soit dorénavant dénommé « Boulevard Eugène Deruelle » en hommage à celui qui prit une part active aux travaux préparatoires à la construction des abattoirs de la Mouche aujourd'hui Halle Tony Garnier.

L'ouverture du centre commercial de la Part Dieu en 1975, de la gare en 1983, la mise en service du Rhône express en 2010 apportèrent au nom d'Eugène Deruelle une célébrité internationale.

Son gendre Pierre Didier qui était né dans le département de la Meuse était aussi un ancien élève de l'Ecole Vétérinaire de Lyon diplômé en 1892. Affecté comme médecin vétérinaire du zoo du Parc de la Tête d'Or en 1905, Pierre Didier fut chargé en 1906 de la vacherie municipale construite par Tony Garnier. Il succéda à son beau-père à la direction du zoo en 1920. Pierre Didier était aussi domicilié 81 cours Vitton lorsqu'il décéda en 1940 à Saint Didier au Mont d'Or.

Eugène Deruelle et Pierre Didier étaient chevaliers de la Légion d'Honneur et du Mérite Agricole. Eugène Deruelle ajoutait le titre d'Officier d'Académie et Pierre Didier celui de l'ordre tunisien de Nicham Iftikhar.

JEAN-ANTOINE MORAND

Jean Antoine Morand, né le 10 novembre 1727 à Briançon dans une famille de noblesse de robe, se retrouve à Lyon en 1744, où il collabore à la décoration de deux fêtes « mises en scène » par Étienne Montagnon, peintre et architecte ordinaire du Chapitre de Saint-Jean. En 1753, il s'illustre en décorant la salle du Concert et, l'année suivante, la chapelle de la Visitation de Notre-Dame, dite des artisans, ou des affaneurs, au sein du collège de la Trinité, actuel lycée Ampère. Pressenti par Soufflot pour réaliser les décors et machines du nouveau théâtre de Lyon, Morand se perfectionne à Paris auprès de Servandoni. Alors

même que sa carrière s'oriente nettement vers l'architecture, Morand reste actif dans le domaine de la peinture décorative et de la scénographie.



[Photo 58/J.A. Morand © AC Lyon, 16Fi 0186_900]

À partir de 1757, Morand fait partie des investisseurs réunis par Soufflot pour le développement du nouveau quartier Saint-Clair, gagné sur une île du Rhône, au nord des Terreaux. Il achète trois parcelles sur lesquelles il élève lui-même trois immeubles, faisant ainsi ses premières armes d'architecte. Il en revend deux, gardant celui du 4 quai Lassagne.

Conscient de la nécessité d'étendre la ville au-delà de ses limites naturelles, en particulier le Rhône, Morand propose en 1764 à l'Hôtel-Dieu de Lyon le plan d'un aménagement de leurs vastes possessions de la rive gauche du Rhône. Ce plan étant rejeté, Morand fait l'année suivante l'acquisition d'un terrain enclavé dans ceux de l'Hôtel-Dieu, suscitant un lourd contentieux avec ce puissant voisin. L'architecte publie sans attendre un projet de lotissement du « pré Morand ». En 1766, il présente au Consulat de la ville son *Projet d'un plan général de la ville de Lyon*, ou « Plan circulaire », rival du projet de Perrache au Confluent.

La construction d'un pont sur le Rhône entre les Terreaux et les Brotteaux est nécessaire à l'accomplissement de ce plan : Morand obtient l'accord de la ville en 1767 et celui du conseil du roi en 1771. Le pont de bois conçu par Morand est inauguré en 1775. Mais dans l'ensemble, malgré quelques constructions et projets avortés, les Brotteaux restent, lorsque survient la Révolution, un lieu de promenade et d'agrément.

J.-A. Morand a construit sa maison « **La Paisible** » au centre du pré de 7 ha acheté en 1765. La famille Morand s'y installa en 1776 mais n'y resta que quelques années. Elle fut vendue en 1784 à la loge maçonnique « La Sagesse ». En 1793, la maison fut détruite par l'armée de la Convention.

Lors du Siègne de Lyon, désireux de préserver la structure du pont qu'il avait lui-même construit et que sa Compagnie exploitait, il choisit d'en démonter une partie, plutôt que de laisser les Royalistes le détruire purement et simplement pour empêcher l'entrée des troupes de la Convention. Jugé par une commission révolutionnaire, Morand nia toutes convictions royalistes, vanta son désintéressement et son attachement au bien public, mais fut néanmoins condamné, et guillotiné le 5 pluviôse an II (24 janvier 1794) sur la place des Terreaux.

Morand est un architecte qui a peu construit : ne subsistent plus que les trois immeubles du quartier Saint-Clair, le petit hôtel de la préfecture à Roanne et quelques murs de sa maison place Kléber (restaurant Orsi). **Son plan « en damier » de 1780 marque jusqu'à aujourd'hui la voirie du 6^e arrondissement.** De nos jours, il serait plutôt qualifié d'urbaniste.

CLAUDE MARIUS VAÏSSE

Jean Claude Marius Magdeleine Vaïsse est né le 8 juillet 1799 à Marseille. Celui que les historiens nomment le «Hausmann lyonnais» entre dans l'administration en 1830, comme secrétaire général de la préfecture des Bouches-du-Rhône. De 1837 à 1851, il est fonctionnaire civil en Algérie, puis sous-préfet et préfet de divers départements. En 1851, Louis Napoléon lui confie le ministère de l'Intérieur. Il est ensuite élu député à l'Assemblée législative, puis sénateur.

Par décret, le 4 mars 1853, ce fidèle soutien de l'Empire devient conseiller d'Etat chargé de l'administration du Rhône, à Lyon. Préfet, il est aussi dans les faits maire de la ville, bien que le titre ait été supprimé peu avant.

Soucieux d'hygiène, de circulation urbaine et de sécurité publique, il remodèle le tissu urbain existant, avec l'aide de différents architectes : René Dardel, Tony Desjardins, Gustave Bonnet.

Le centre de Lyon se transforme : la **rue Impériale** (actuelle rue de la République), la **rue de l'Impératrice** (actuelle rue Edouard Herriot) sont percées. Le **boulevard de la Croix-Rousse** est ouvert sur les restes des anciens remparts. Le **palais du Commerce** est construit, ainsi que les **halles des Cordeliers** (remplacées aujourd'hui par un parking). L'**hôpital de la Croix-Rousse** ouvre ses portes. Les **gares de Vaise et de Perrache** entrent en activité.

Mais il ne délaisse pas la rive gauche. Il fait aménager aux Brotteaux en 1857 le **parc de la Tête d'Or**, par les paysagistes Eugène et Denis Buhler, après avoir racheté ce domaine aux Hospices Civils de Lyon. La ligne de chemin de fer Genève-Lyon est prolongée de Lyon Saint-Clair jusqu'à la **gare de Genève** (première gare des Brotteaux) ouverte le 1^{er} juin 1859 et raccordée à la gare de Perrache dès le 24 novembre suivant.

Décoré de la Légion d'honneur en 1835, il est élevé au grade de Grand-Croix par décret du 22 juin 1863. Il décède en fonction le 29 août 1864 à l'Hôtel de Ville de Lyon.



[Photo 59/Cliché G. Lambertin-Emptoz]

La rue Vaïsse, très petite artère du 6^e joignant l'avenue Maréchal-Foch à la place d'Helvétie, a reçu ce nom le 25 mai 1957. Un buste de Vaïsse primitivement destiné à la place des Jacobins dans le 2^e est visible au sommet du belvédère bordant le vélodrome du Parc de la Tête d'Or. Une plaque rappelle le débouché de l'ancien pont Vaïsse (ex Saint-Clair) sur le quai de Serbie.

BARONS VITTA

C'est en 1857 que le baron Jonas Vitta, issu d'une famille de banquiers juifs piémontais d'origine sépharade, décide de se faire construire un somptueux hôtel particulier sur un terrain libre de 1600m² au 38 de l'avenue de Noailles. Il est à l'époque banquier et marchand de soie et habite au 5 cours Morand. Ses entrepôts et ses bureaux sont installés au 19 quai Saint-Clair, de l'autre côté du Rhône.

Il fait appel à l'architecte lyonnais Jean-Marie Anselme Lablatinière pour réaliser le bâtiment dans le style de l'époque, le style Napoléon III, et le compléter avec des éléments de style Renaissance italienne. Les façades sont en pierre de Villebois (Ain) pour le rez-de-chaussée et en pierre de Cruas (Ardèche) pour les étages, ce qui engendre une différence de couleur entre les niveaux. Deux fontaines à coquille sont situées au fond de la cour et des galeries à arcades relient le bâtiment principal aux communs qui abritaient de belles écuries. Les travaux durent de 1859 à 1861.

En 1859, Jonas épouse une héritière de la haute bourgeoisie israélite parisienne Hélène Oppenheimer avec laquelle il aura trois enfants : Joseph-Raphaël, Fanny et Emile. Leur demeure est décorée somptueusement (toiles de Rembrandt et Delacroix) ; le couple y donne de somptueuses réceptions.

Malgré ses largesses en faveur de sa patrie d'adoption, ses contributions au paiement de la dette de guerre de 1870, le baron Jonas ne pourra jamais pénétrer dans la haute société lyonnaise progressivement et violemment anti-italienne et anti-juive. Il meurt dans une certaine indifférence en 1892 et son inhumation au cimetière israélite de la Mouche se déroule en l'absence de toute autorité civile. Il laisse entre autres 150 000 francs pour les œuvres de bienfaisance.

Son fils, le baron **Joseph VITTA**, « critique, bibliophile, mécène et collectionneur » liquide les affaires de son père et se consacre à ses passions culturelles. A partir de 1895, il n'occupe plus son hôtel particulier lyonnais et vit entre Paris (somptueux hôtel particulier avenue Foch) et Nice (villa Pâquerette) sans oublier Evian où il possède la belle villa de La Sapinière. Entre les deux guerres il dispersera ses collections et donnera des œuvres au musée des Beaux-Arts de Lyon.

En 1913, il accepte la proposition d'E. Herriot d'échanger son hôtel (estimé à 800 000 francs) contre l'hôtel de Varissan (estimé à 600 000 francs), situé à l'angle de la rue Boissac et de la rue Sala où était installé le gouvernement militaire de la région sud-est, depuis 1822. La municipalité ayant réduit de 100 000 francs la valeur de son hôtel, le baron Vitta accepte la transaction mais retire tout le mobilier. Le mobilier, les tapisseries et les sculptures inestimables ont été remplacés par des prêts de musées de la région.

En mars 1914, le 38 de l'avenue de Noailles (av. Maréchal-Foch en 1929), devient l'Hôtel du Gouverneur militaire et accueille le nouveau maître des lieux, le général Pouradier-Duteil.



[Photo 60/Cour intérieure de l'hôtel du Gouverneur. Cliché J.P. Devigon]

Le bâtiment se visite lors des Journées Européennes du Patrimoine.

HENRI VITTON

Henri Vitton est né le 2 janvier 1793 au sein d'une famille de passementiers. Son grand-père Louis avait dirigé, quai Saint-Clair (quai Lassagne) une importante maison de passementerie.

Le 8 janvier 1811, il épouse Bernadette Bonand dont la famille habitait place des Carmes dans la même maison que les Vitton. Par ce mariage, il devenait propriétaire du Château de Montchat où les jeunes mariés aimaient faire de fréquents séjours. Il est agent de change.

En 1815, à 22 ans, il est nommé, par arrêté du préfet Chabrol de Cruzol, membre provisoire du Conseil Municipal de la Guillotière, Deforcrand de Royère étant maire de cette commune indépendante de 150 000 habitants qui occupe toute la rive gauche du Rhône et sera rattachée à la ville de Lyon sous le Second Empire, en 1852.

En 1822, il devient maire de La Guillotière. Afin de promouvoir le développement de sa commune, il multiplie les travaux de voirie, en particulier dans la partie nord, le quartier des Brotteaux. Dès 1823, sur proposition du conseil municipal du 10 décembre, de nouvelles rues sont baptisées telles les rues de Sèze, Tronchet, Malesherbes, Monsieur (Molière), Madame (P. Corneille).

Aucune communication directe n'existant avec le quartier des Brotteaux, il crée le cours Bourbon (cours de la Liberté) et le prolonge en quai jusqu'au débouché du pont Morand. Ensuite il conçoit le projet d'une avenue parallèle au cours Bourbon qui, réalisé plus tard, devint les avenues de Saxe et de Noailles. Continuant le plan de Morand, il fait viabiliser et paver le chemin des Charpennes qui, prolongeant la grande Allée des Brotteaux, permettait une circulation facile avec Villeurbanne. Ce chemin, devenu un cours important, porte actuellement le nom de Vitton, de la rue Garibaldi à l'avenue Thiers.

Un axe transversal allant du Rhône à Villeurbanne est achevé en 1829 dans l'alignement du nouveau pont Charles X (pont Lafayette actuel) ; ce sera le cours Charles X (cours Lafayette).

Vitton est aussi attentif à ce que l'ordre règne dans sa commune : en 1825, un commissaire de police est nommé aux Brotteaux. Différentes mesures règlementent les grandes fêtes populaires, danses et bals qui doivent se dérouler dans des lieux précis et surveillés, plus de feux d'artifices. En 1824, les boulistes se voient interdire toutes les voies des Brotteaux.

Il est aussi soucieux de l'hygiène des rues : en 1825, il établit la charte fondatrice du nettoyage des rues qui soumet propriétaires et locataires à de nombreuses obligations : balayage tous les jours devant les maisons, boutiques, cours et jardins, dépôts d'ordures règlementés etc...

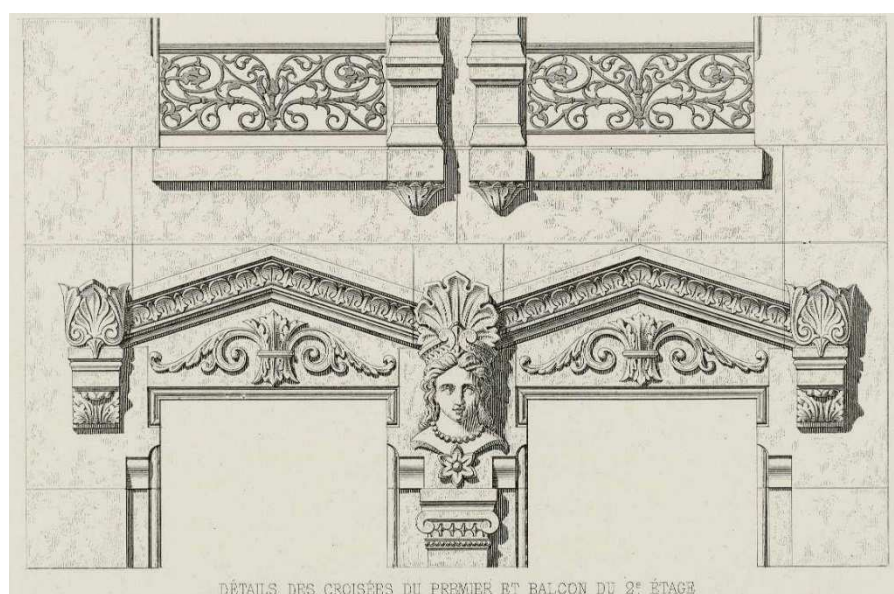
Le marché quotidien de la place Louis XVI (place Maréchal Lyautey) est règlementé ainsi que le marché aux chevaux, créé par Vitton entre le pont Morand et de la Guillotière.

Il pense aussi aux transports, en particulier aux déplacements des gens aisés et autorise, en 1827, le stationnement d'un service de fiacres et de cabriolets place Louis XVI. Le cours Morand est pavé et planté.

Il donne sa démission de maire après les journées de juillet 1830 mais demeure conseiller municipal.

En janvier 1834, à 41 ans, il meurt tué en duel par Hippolyte Clerc, ancien conseiller municipal, sous le pont de La Guillotière.

Sa fille Louise-Françoise (1812-1890) épouse en 1831 Jean-Louis François Richard qui prend le nom de Richard-Vitton. La famille, après les inondations de 1856, décida en 1857 d'offrir 70 hectares non inondables de son domaine de Montchat pour que la Ville vienne en aide aux habitants privés de leur logement.



[Photo 61/Détail architectural du 1 cours Vitton, par C. Léo © AC Lyon, 3S 821_2]

Personnalités ayant vécu dans le 6^e

Nom	Dates	Profession
AMBRE Joannès	1915-1984	avocat homme politique
ARLES-DUFOUR François-Barthélémy	1797-1872	négociant en soie saint-simonien
AUBRAC Lucie	1912-2007	professeure, résistante
AYNARD Edouard	1837- 1913	banquier, homme politique
BARDEY Jeanne	1872-1954	artiste, sculptrice
BENOIT Felix	1917-1995	écrivain-historien
BURNOT Philippe	1877-1956	fondateur du bois gravé lyonnais
CAGLIOSTRO	1743-1795	occultiste
CHEVALLIER Gabriel	1895-1969	écrivain
CHOREL Jean	1875-1946	sculpteur
COLLOMB Francisque	1910-2009	maire de Lyon
DAMIN Georges	1942	peintre
DARD Frédéric	1921-2000	écrivain (San Antonio)
DEROUDILLE René	1911-1992	pharmacien, poète
DERUELLE Eugène	1859-1928	vétérinaire directeur zoo Tête d'Or
FARRERE Claude	1876-1957	écrivain académicien
FAYOLLE Françoise	1865-1925	célèbre cuisinière (mère FILLIOUX)
GEORGES-MARTIN Daisy	1898-1944	militante féministe et résistante
GODART Justin	1871-1956	avocat, député, sénateur
LACROIX Jean	1900-1986	philosophe
LAMBRON Marc	1957	écrivain journaliste académicien
LOCARD Docteur	1877-1966	précurseur de la médecine légale
MORAND Jean-Antoine	1727-1794	architecte
MURE André	1923-2007	journaliste, écrivain
PHILIPPE Nizier Anthelme, dit Le Mage	1849-1905	occultiste guérisseur
PIVOT Bernard	1935	journaliste écrivain

PRADEL Louis	1906-1977	maire de Lyon
ROBATEL Tobie	1851-1935	ingénieur industriel
SABRAN Hermann	1837-1914	avocat, président du C.A. des HCL
SAINT-MARC (de) Hélie	1922-2013	résistant, déporté, militaire
SEGUIN Joseph	1878-1954	poète
SOUSTELLE Jacques	1912-1990	ministre
VILLIERS Georges	1899-1982	industriel, maire de Lyon en 1942, cofondateur du CNPF
VITTA Jonas baron	1820-1892	banquier marchand de soie

H comme HÔPITAUX

CLINIQUES, MATERNITÉS ET ÉTABLISSEMENTS HOSPITALIERS

De nombreux habitants du 6^e ont un lien particulier avec les cliniques de leur arrondissement, soit parce qu'ils y sont nés, soit parce qu'ils y ont reçu des soins dont il garde des souvenirs variés. La plupart de ces établissements se situaient non loin du parc de la Tête d'Or, boulevard des Belges ou rue Duquesne. On peut citer :

La **Clinique Sainte Anne**, 39-41 rue Duquesne, entre la rue Duguesclin et la rue de Créqui. Elle existe en 1954. En 1994, elle est transformée en foyer SONACOTRA puis ARALYS et loge 52 personnes. La clinique devient Sainte-Anne-Lumière dans le 3^e et remplace la clinique Saint-Maurice.

La **Clinique Vendôme**, 25-27 rue Duquesne.

Créée en 1908 par le professeur Léon Bérard, elle fut renommée pour son excellence en chirurgie orthopédique. Elle a été détruite récemment et remplacée par un Carrefour City.



[Photo 62/Clinique Vendôme]

La **Clinique des Brotteaux**, 89 rue Duquesne, angle bd des Belges.

A l'origine clinique obstétricale (construite en 1910), elle s'est consacrée ensuite à la chirurgie générale et gynécologique à l'initiative de P.E. Duroux. Elle devint en fin une maternité connue sous le nom de **clinique Duquesne**.

La « clinique d'accouchements Cabaud et Jacquet-Francillon » appelée aussi « **Nouvelle clinique Sainte-Marguerite** » s'installe avenue A. France en 1936-39.

Vers 1959 elle est réunie avec celle de la rue Duquesne.

Puis elle devient maison gériatrique et enfin résidence pour étudiants, principalement du lycée du Parc.

La **Clinique du Parc**, 86 bd des Belges, angle rue Tronchet

Construite après la première guerre mondiale, elle fonctionna d'abord avec un personnel hors pair de religieuses dominicaines. Quelques jeunes maîtres, comme Santy, Wertheimer, Cibert, y travaillaient dans des conditions enviables. Elle était dirigée par Jean Haour. Le chirurgien René Leriche y opéra avant sa nomination à Strasbourg en 1924.

Spécialisée ensuite dans la chirurgie osseuse et articulaire, la clinique sera détruite à partir de 2011. A son emplacement est construit un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD) de 84 chambres et 10 studios.

La nouvelle Clinique du Parc est inaugurée en 2007 au 155 ter bd de Stalingrad. Les autres cliniques ont disparu mais la tradition médicale du secteur est toujours présente sous la forme de centres de soins esthétiques et de chirurgie plastique.

L'Hôpital des Charmettes

Un dispensaire est inauguré en 1901 sous l'emblème de la Croix-Rouge dans le quartier de Bellecombe ; installé dans les locaux de la « Maison d'œuvre » de la nouvelle paroisse, il est doté d'une pharmacie et d'une stérilisation. 13 élèves-infirmières y travaillent. Les gens du quartier y affluèrent rapidement.

Pendant la guerre de 1914-1918, il devient l'hôpital auxiliaire n°20 qui reçoit 140 blessés et, la paix revenue, poursuit son œuvre auprès des grands blessés et des tuberculeux.

Les locaux devenant exigus et grâce à un don du Comité britannique de la Croix-Rouge, il fut possible de faire l'acquisition de l'immeuble de la rue des Charmettes. Le nouvel hôpital-dispensaire-école fut inauguré le 16 avril 1921. Deux chirurgiens vinrent s'associer à l'équipe en 1922 : Fayol puis Paul Santy qui restera jusqu'en 1933.

Grâce à des subventions successives, un immeuble de trois étages est construit dans le prolongement de la maison-mère, il sera inauguré le 3 décembre 1927 par la Maréchale Lyautey, infirmière de formation et qui deviendra plus tard la Directrice générale de la Croix-Rouge.

Evacué à Sainte-Foy-lès-Lyon en 1939 autour du professeur Tavernier, l'hôpital reçoit à partir de 1940 les malades et les blessés. Il accueille aussi les victimes du bombardement de mai 1944 ainsi que celles des combats de la Libération.

L'ancien dispensaire s'agrandit encore, sur le même tènement mais dans une rue adjacente: la nouvelle école d'infirmières et d'assistantes sociales de la Croix-Rouge est inaugurée en 1963.

1970, c'est la rénovation du dispensaire de soins externes et en 1977, la construction d'un nouveau bâtiment.

Il est ensuite transformé en hôpital gériatrique.

En 2018, il sera transféré dans le 5^e au centre des Massues, aussi géré par la Croix-Rouge.

Dernier en date, le **Centre ophtalmique Kléber** a été ouvert en janvier 2000 au 50 cours Franklin-Roosevelt, à l'angle de la place Kléber. Il occupe 2 500 m² d'un beau bâtiment construit dans les années 1920-30 où étaient installées les maisons de soierie Ducharne, Chatillon-Mouly-Roussel et Sfat et Combier.

UN TERRITOIRE COSMOPOLITE : LES MIGRATIONS

Le dénombrement de la population du 6^e arrondissement réalisé en 1872 et conservé aux Archives Départementales du Rhône et de la Métropole de Lyon (6MP/1/776) nous renseigne sur l'origine géographique et l'appartenance religieuse des habitants de ce jeune arrondissement à l'aide de statistiques distinguant les hommes et les femmes. Parmi les Français, 18 106 habitants sont nés dans le département du Rhône et 20 246 dans d'autres départements 187 sont des alsaciens ou des lorrains ayant opté pour la nationalité française après l'annexion à l'Allemagne en 1870. 368 n'ayant pas opté y demeurent aussi et ne sont pas comptabilisés comme allemands. Si 19 étrangers de naissance ont choisi de devenir français, 1 367 personnes de nationalités étrangères vivent dans le sixième arrondissement. Deux communautés dominent : les Italiens au nombre de 569 et, ces grands oubliés de l'histoire des migrations, les suisses qui sont 494. Le 4 décembre 1867 Charles Brio, un alsacien né à Eichoffen et fils d'un vigneron qui y réside s'était uni à Adèle Thomen une femme de chambre née à Berne (Suisse) où demeurent ses parents. Viennent ensuite par ordre décroissant : 132 Allemands, 57 Anglais, Écossais ou Irlandais, 32 Belges, 23 Espagnols, 15 Polonais, 16 ressortissants du continent américain, 8 Turcs, Grecs ou Valaques (roumanophones), 7 natifs de l'empire austro-hongrois, 5 Néerlandais et 1 Russe.

Les statistiques religieuses, autorisées jusqu'en 1881, dénombrent cette même année 1872 1 286 protestants répartis en: 603 calvinistes, 491 luthériens ainsi que 192 personnes pratiquant un autre culte considéré comme faisant partie de l'Église Réformée. Parmi ces pratiquants de confession protestante figurent certainement des descendants de ces familles réfugiées en Suisse et en Allemagne lors de la Révocation de l'Edit de Nantes qui avaient pu retrouver de plein droit la nationalité française grâce à une loi du 15 décembre 1790 toujours en vigueur aujourd'hui. Mais 125 habitants du 6^e arrondissement déclarent ne suivre aucun culte et l'appartenance religieuse de 47 personnes n'a pas pu être établie.

Les 17 premiers mariages célébrés en mairie du 6^e en décembre 1867 font apparaître que seulement deux époux et trois épouses étaient nés à La Guillotière ou à Lyon et qu'un seul époux était né dans le Rhône. Tous les autres conjoints sont nés hors du département dont 9 en Savoie ou Haute-Savoie. L'origine sociale des « migrants de l'intérieur » est hétérogène puisqu'on y trouvera au fil des années autant de fils d'agriculteurs soucieux de ne pas morceler leurs biens immobiliers que de fils de journaliers peinant à vivre, des fils d'entrepreneurs important un savoir-faire acquis au pays d'origine que des ouvriers et des jeunes femmes parties seules tenter l'aventure lyonnaise. Certains y firent de belles réussites sociales. Originaire de l'Isère, la famille Chaleyssin transite d'abord par Villeurbanne où meurent deux d'entre eux : Jean Chaleyssin et Jean François Chaleyssin respectivement grand-père et père des ébénistes Joseph et Francisque. Les frères Jules et Claudius Rolandez marchands de bois rue Cuvier en 1897 sont nés dans l'Ain d'un père charron forgeron, métier également pratiqué par leur frère aîné qui demeure dans le village familial.

Les exemples d'entrepreneurs descendants d'ancêtres nés hors de France abondent. Citons pour exemple Antoine Pierre Fenoglio né dans une famille lyonnaise depuis au moins 1850. Domicilié rue de Sèze et président de la Société des Ouvriers Teinturiers en 1909, il fait en 1912 l'acquisition d'une entreprise de teinturerie exploitée 31 et 33 rue Notre-Dame. Il s'associe l'année suivante à l'ingénieur chimiste Gustave Brun.

95 habitants de l'arrondissement étaient de confession juive en 1872. Puis arrivèrent au fil des décennies des juifs venus chercher la tolérance religieuse que ne leur apportait pas leur pays de naissance. L'idéologie nazie fit que certains entrèrent en Résistance* pendant la deuxième guerre mondiale. Jeanine Sonntag naît en 1925 à Zurich (Suisse) dans une famille d'ascendance juive et polonaise et est au lycée de Strasbourg l'élève de Lucie Aubrac. Cette habitante du 24 rue Cuvier est interpellée le 3 juillet 1944 et incarcérée à Montluc. Le 20 août 1944 elle est fusillée avec 120 détenus à Saint-Genis-Laval. Citons aussi qu'une plaque honore 85 rue Cuvier la mémoire de cinq résistants Rémi Eloi Frédéric Roure dit Pierre Fervacque en littérature s'installe 85 rue Cuvier en 1940 avec son épouse Hélène. Il intègre les comités directeurs de Liberté et Combat et reçoit à son domicile Jean Moulin Il est arrêté à Rennes le 11 octobre 1943 par la gestapo. Il est incarcéré à Fresnes puis au camp de transit de Compiègne d'où il est déporté vers Auschwitz puis Buchenwald. Il est rapatrié en 1945 et meurt à Paris en 1966. Son épouse Hélène Marie Louise Roure est arrêté e à son domicile le 3 avril 1944 par la gestapo et la milice. Internée à Montluc, elle décède en avril 1945 à Ravensbrück. La sœur de Rémi Roure, Marie Louise Adrienne Baumer qui aide les réfractaires au S.T.O. se rend le 4 avril 1944 chez sa belle-sœur dont elle ignore l'arrestation la veille. Elle y est immédiatement arrêtée. Elle décède en mars 1945 à Ravensbrück. Son mari Louis Baumer est arrêté après l'interpellation de son épouse alors qu'il regagnait le domicile conjugal 37 cours de la République à Vaulx-en-Velin. Emprisonné à Montluc puis à Compiègne, il

décède à Neuengamme en, février 1945. Le neveu de Rémy Roure, Rémy Marti est assassiné sur le pont de La Mulatière le 25 août 1944 à l'âge de 24 ans alors qu'il était en mission.

Il est clair que des voyageurs parmi lesquels des descendants de « manus » alsaciens qui avaient opté pour la nationalité française en 1870 ont vécu ou commercé dans le 6^e. Mais raconter l'histoire de cette communauté est difficile car les patronymes ne sont pas un marqueur d'appartenance tsigane ou yéniche et face au racisme et à l'internement dans les camps d'extermination pendant la deuxième guerre mondiale, certains descendants ont préféré oublier leur origine. Mais citons que la S.A. « Descours et Genthon » comptait en 1919 parmi ses associés Paul Jourda de Vaux de Foletier et Marie Caroline Jourda de Vaux de Foletier cousins de François de Vaux de Foletier (1893-1988) archiviste départemental de la Charente Maritime puis de la Seine, auteur entre autres de « Mille ans d'histoire tsigane » et fondateur de la revue « Etudes Tsiganes ».

UN TERRITOIRE INTERNATIONAL : LES CONSULATS

17 consulats étaient présents dans le sixième en 1999. 23 le sont aujourd'hui représentant : l'Algérie, l'Allemagne, le Bénin, le Burkina Faso, le Canada, la Chine, la Côte d'Ivoire, l'Estonie, la Grèce, l'Islande, l'Italie, Madagascar, Malte, le Nicaragua, la Pologne, le Portugal, la Russie, le Sénégal, la Suède, la République Tchèque, la Tunisie, la Turquie, l'Uruguay. Le Consulat de Chine s'implanta pour la première fois à Lyon le 3 décembre 2009 26 rue Louis Blanc. 3 chinois travaillent à Interpol*. Le Consulat d'Estonie ouvrit 63 avenue du Maréchal Foch en 2015. Sa communauté compte beaucoup d'étudiants notamment de Lyon III qui a un partenariat avec l'université de Tartu, des couples mixtes franco-estoniens, un musicien de l'Orchestre de Lyon, un policier d'Interpol. Le Consulat de Tunisie d'abord installé dans le quartier de Montchat arriva dans le 6^e en 1970. 200 tunisiens vivent dans l'arrondissement. Ils exercent majoritairement des professions libérales ou sont dirigeants d'entreprise salariés ou indépendants. Parmi les personnalités marquantes citons : le président du cabinet GCR Bechir Chebbah, l'entrepreneur et président de l'association ASTRA pour la promotion des relations économiques rhônalpines Ryad Cherchir, le médecin oncologue le docteur Derbel Miled. La Turquie fut représentée pour la première fois dans le VI^e sous la dénomination d'Agence Consulaire puis de Consulat Général de Turquie. Elle emménagea 87 rue de Sèze en 1986. Une centaine de turcs vivent dans le 6^e formant une communauté socialement très hétérogène puisqu'on y trouve des étudiants, des ouvriers, des employés, des professions libérales, des cadres et certains salariés d'Interpol.

Les premières Fêtes Consulaires se tinrent à Lyon de 1850 à 1860 à l'initiative du préfet Vaïsse. La maire de l'arrondissement Dominique Nachury voulut les faire revivre place du Maréchal Lyautey les 10, 11 et 12 septembre 1999. 22 pays étaient représentés. Des groupes folkloriques en provenance du Burkina Faso, de Monaco, du Portugal, de Tunisie, de Turquie s'y produisirent. Trois concerts de musique classique furent donnés dans la semaine qui suivit en partenariat avec les consulats d'Espagne, d'Italie et de Turquie.

De l'Albanie Justin Godart qui habitait le 6^e avait écrit en 1921 « Elle attirera les voyageurs, les touristes, les artistes du monde entier ; les amis de la liberté viendront à elle en pèlerinage ; elle deviendra la terre promise de l'optimisme ». Et bien que n'ayant pas son consulat dans le 6^e, c'est à la salle Victor Hugo que la communauté albanaise a célébré le centenaire de son indépendance en novembre 2012 en présence du maire de l'arrondissement Jean Jacques David.

INTERPOL

L'Organisation Internationale de la Police Criminelle : Interpol fut créée le 7 septembre 1923. Son but est de prévenir et combattre la criminalité grâce à une coopération policière internationale renforcée. Elle est compétente dans la recherche des criminels et des délinquants et aussi des personnes disparues mais elle ne délivre pas de mandats d'arrestation. L'ONU lui a reconnu le statut d'organisation internationale en 1972.

Son siège était initialement à Vienne (Autriche). Il fut transféré à Paris en 1946 puis le 1^{er} mai 1989 à Lyon qui l'avait emporté sur 180 villes concurrentes grâce au charme du site proposé face au Parc de la Tête d'Or vanté par l'adjoint au maire André Soulier. Le bâtiment d'Interpol construit d'après les plans de l'architecte Louis Manavella fut inauguré le 27 novembre 1989 en présence du président de la République François Mitterrand et du maire de Lyon Michel Noir. Le siège lyonnais emploie 750 personnes d'une centaine de nationalités différentes qui travaillent à tour de rôle 24 h sur 24 toute l'année.

I comme INFRASTRUCTURES

INONDATIONS. DIGUES

Le danger des inondations est récurrent sur tout le territoire proche de Lyon et surtout sur l'est lyonnais. Depuis l'Antiquité, la Saône et le Rhône ont souvent débordé de leur lit. L'est de la ville de Lyon est constitué de terres basses, marécageuses et inondables. L'aménagement du quartier des Brotteaux ne sera possible, au XIX^e siècle, qu'avec la construction d'une digue qui doit protéger la zone des débordements du Rhône.

Le 7 décembre 1840, le maire de la Guillotière Jacques Bernard arrête déjà:
Art. 1er : À l'avenir la hauteur de maçonnerie pour les constructions nouvelles sera dans toute l'étendue de la commune, au moins de 0 m 60 centimètres au-dessus de la crue du Rhône du 31 octobre 1840.

L'inondation la plus célèbre est celle de mai 1856 qui ravage la ville de Lyon et ses alentours : la Guillotière est complètement submergée. La digue de 1837 destinée à protéger les Brotteaux et la Tête d'Or est rompue brutalement. Les maisons en pisé s'écroulent. Les dégâts sont si importants que l'Empereur Napoléon III se déplace à Lyon pour assurer aux sinistrés son soutien.



[Photo 63/Inondation de 1856, rupture de la digue de la Tête d'Or © L'Illustration]



[Photo 64/Inondation de 1856, avenue de Saxe, par Louis Froissart © AC Lyon, 3PH00597],



[Photo 65/Inondation de 1856, rue Madame, par Louis Froissart © AC Lyon, 3PH00598]

Le 19 juin 1856, Vaisse, sénateur chargé de l'administration du département du Rhône, décrète :

Art. 1er : Les constructions en pisé, et en béton de chaux grasse et de mâchefer, dit pisé de mâchefer sont interdites dans toute l'étendue de l'agglomération lyonnaise, y compris la commune de Villeurbanne. Néanmoins, les constructions rurales, isolées, situées en dehors de l'enceinte fortifiée, pourront être bâties en pisé à partir du plancher du 1^{er} étage, pourvu que cet étage se trouve à 1m50 au moins en contre-haut du niveau qu'ont atteint les eaux pendant la dernière crue. Dans aucun cas, la hauteur des murs en pisé au-dessus du 1^{er} étage ne pourra excéder 5m.

Après ce désastre, le Rhône est bloqué, avec des procédés techniques modernes, au moyen d'un grand ouvrage en arc de cercle, de Villeurbanne au Parc de la Tête d'Or. Cette **digue**, réellement insubmersible, joue son rôle depuis bientôt 150 ans, mais on ne la remarque plus guère car elle sert d'assise à la partie nord-ouest du boulevard Laurent-Bonnevay depuis les années 1930. Dans la ville même les quais, toujours à partir de 1856, ont été construits ou surélevés pour, eux aussi, dépasser la plus haute crue connue et jouent le rôle de digue autant que de promenade.

Et voici relatée dans un journal local l'inondation du 6 novembre 1922 :

« Les eaux du Rhône envahissent le Grand Camp. Le Grand Camp a l'habitude des inondations, mais celle de ces jours a pris des proportions inusitées, non que le Rhône ait battu ses précédents records d'altitude, mais, profitant des tranchées creusées pour le raccordement des puits filtrants à l'usine des Eaux, il franchit la digue (...) par dessous, inondant la plaine, envahit les abords de l'hippodrome, noya les courts du Tennis-club et pénétra dans le Parc de la Tête d'Or. On édifia à la hâte des barrages de sacs à terre à l'entrée des rues menacées par l'inondation ; on entreprit la construction d'une levée de terre pour endiguer ce flux d'infiltration. Les autorités compétentes (...) et responsables n'étaient à dire vrai, qu'à demi rassurées lorsque la décrue, qui se produisit dans l'après-midi du 6, vint heureusement calmer les inquiétudes. Le 7 au matin, les eaux avaient abandonné le Parc et l'avenue de l'Hippodrome. »

La Vie Lyonnaise, 11 novembre 1922, n°113, page 2.

LE GAZ ET L'ECLAIRAGE PUBLIC

Le problème de l'éclairage des rues, lié à la sécurité des personnes et des biens s'est posé très tôt au cours des siècles ; assuré au départ par les habitants (contraints par les édits royaux), l'éclairage devient public au milieu du XVIII^e siècle. La flamme est d'abord utilisée comme seule source de lumière : de la lanterne à chandelle, l'on passe au réverbère à huile puis au bec de gaz.

L'éclairage au gaz a été inauguré à Lyon en 1835 avec l'installation de becs de gaz rue Saint-Dominique (rue E. Zola) en vertu d'un accord passé entre la Ville et la Compagnie du Gaz de Perrache. Deux autres compagnies géraient l'éclairage de la ville, celle de Vaise et celle de la Guillotière responsable de toute la rive gauche du Rhône et fondée par l'ingénieur Ferdinand Cote

qui installe un gazomètre (cuve de stockage). Le gaz provenait alors de la distillation de la houille fournie par le bassin de Saint-Etienne. La rue du Gazomètre, dans le 3^e à la Guillotière est un témoin de cette activité.

En 1838, place Louis XVI (place Maréchal Lyautey), l'éclairage à l'huile est remplacé par le gaz fabriqué par l'usine de la Guillotière d'abord avec 5 réverbères puis 8 en 1840 et 17 en 1848.

En 1871, on compte sur la rive gauche 1418 becs de gaz et 64 lanternes à huile (ce qui prouve que beaucoup de rues sont dépourvues de canalisations de gaz).

En 1880, les deux compagnies les plus importantes (Perrache et la Guillotière) fusionnent et prennent le nom de Compagnie du Gaz de Lyon (GL) qui exerce un véritable monopole et freine la modernisation, en particulier le passage à l'électricité. Les habitants se plaignent dans Le Progrès du 1^{er} janvier 1892 : « Nous sommes dans une des villes de France qu'on éclaire le plus mal et le plus chèrement...pour 30 centimes le m³, on nous distribue une lumière blafarde, nauséabonde, aussi désagréable pour les yeux que dangereuse pour les poumons ».

En 1897, en principe, le monopole des compagnies est aboli ; est établie « la liberté absolue pour la production et la vente du gaz destiné à l'éclairage, au chauffage et à tous les usages industriels et pour la distribution et la vente de la lumière électrique et tous autres modes d'éclairage ».

Aussi en 1902, la Société lyonnaise des forces motrices du Rhône (SLFMR) qui a construit de 1892 à 1899 le canal de Jonage et l'usine hydroélectrique de Cusset obtient de la Ville la concession nécessaire pour la distribution de la lumière électrique (tramway, éclairage public). En définitive, elle se partage la distribution de l'éclairage électrique avec la Compagnie du Gaz de Lyon (GL) qui s'est décidée à se lancer vraiment dans l'électricité. Leur concurrence exacerbée ne prendra fin qu'en 1947 avec la nationalisation.

Les premières lampes électriques destinées à l'éclairage public furent installées en 1899 sur la place de la Comédie et sur la place des Terreaux, puis en 1901, rue et place de la République. L'énergie électrique utilisée pour l'alimentation des 70 lampes est empruntée au réseau des tramways, à la suite d'un accord avec la Compagnie O.T.L. (Omnibus et Tramways de Lyon).

Les becs de gaz continuent à être utilisés mais ils sont perfectionnés et, transformés en becs intensifs à incandescence (mis au point par Edison), ils deviennent plus lumineux. En 1932, Lyon comporte encore 7500 becs de gaz contre 4540 lampadaires électriques.

En 1935, la Compagnie du gaz de Lyon quitte le 5 quai des Célestins où elle avait son siège qui sera repris en 1936 par les Hospices Civils de Lyon (HCL) pour s'installer dans le 6^e, au 4 place Jules Ferry dans des locaux beaucoup plus vastes et modernes, ceux de l'ancien Hôtel LUGDUNUM construit en 1924.

Cependant, le progrès met du temps à se propager...

Témoignage de Mademoiselle Fontaine directrice du lycée de jeunes filles (lycée E. Herriot) de 1928 à 1937 : « Lorsque je suis arrivée en 1927, le quartier qui s'étend de la rue Vendôme vers la gare des Brotteaux était encore très primitif... l'éclairage consistait en réverbères à gaz qu'allumait à chaque tombée du jour le classique allumeur de réverbères muni de sa longue perche ; ces réverbères éclairaient un cercle à leur pied, laissant entre eux de grandes zones d'ombre ; quand je suis arrivée l'on parlait beaucoup d'un éclairage électrique axial que l'on attendait impatientement ; on l'installa bientôt... »

A la Libération de 1944, l'électricité s'implante partout où le gaz était demeuré sauf au parc de la Tête d'Or dans lequel 54 becs de gaz sont épargnés jusqu'à l'implantation de la Roseraie en 1969.

Il convient de rappeler que jusqu'en 1954, la municipalité fait exécuter les travaux d'éclairage en demandant une participation aux riverains propriétaires.

Si le gaz de ville a perdu la bataille face à l'électricité en matière d'éclairage, il a continué sa progression dans son utilisation domestique, chauffage et cuisine.

A partir de 1957, les journaux annoncent une véritable révolution, l'arrivée du gaz naturel dans la région. D'énormes travaux sillonnent la France depuis Lacq, situé en Béarn, dans le département des Pyrénées-Atlantiques, pour apporter, via les gazoducs

cette nouvelle énergie aux Français. Cela mettra du temps : à partir du 3 novembre 1969, toute l'agglomération lyonnaise est alimentée au gaz naturel. Mais en 2013, la production du gaz de Lacq pour le réseau se termine. L'approvisionnement devra se diversifier.

EAU POTABLE

A l'époque romaine a été réalisée la plus importante adduction d'eau du monde antique pour alimenter Lugdunum. C'est la mise à disposition d'eau potable qui a favorisé le développement de la ville en 43 av. JC. Les romains construisirent quatre aqueducs principaux au fur à mesure que la ville grandissait en population et richesse. Ils permettaient d'acheminer 45 000 m³ d'eau par jour jusqu'à des réservoirs.

Au XVIII^e siècle le Consulat apporte des subventions pour l'aménagement des pompes-fontaines publiques exclusivement réservées à l'alimentation en eau. Le lavage du linge et des entrailles du bétail sont interdits aux fontaines. Les lessives se feront aux plates et le bétail s'abreuvera sur les bas-ports. La stagnation des eaux de voirie et des eaux usées, l'élevage de cochons dans les cours d'immeuble sont à l'origine d'un bilan sanitaire catastrophique. Des sources privées sont alors confisquées « pour le bien du plus grand nombre »

Au début du XIX^e siècle, on dénombre un point d'eau pour 800 habitants. Les premières analyses qualitatives de l'eau datent de 1807. Le décret du 4 septembre 1807, confirmé en 1858, impose l'approvisionnement en eaux des édifices publics.

Le 14 novembre 1838, les bas quartiers de Lyon ont été inondés. Les fosses d'aisance débordent et les margelles des puits sont recouvertes par les flots limoneux. Le « Conseil de salubrité publique » proscrit l'usage de l'eau du puits. Composé de bons lyonnais, il recommande de « *ne point boire l'eau pure mais de la rendre beaucoup plus salubre par l'addition d'un peu de vin* » C'est sans commentaire.....

En 1853, sous Napoléon III et sur les conseils d'Aristide Dumont, Ingénieur des Ponts et Chaussées, la municipalité s'oriente vers la solution d'un prélèvement des « *eaux du Rhône naturellement clarifiées* » et leur distribution - en confiant ces opérations à un concessionnaire. Ce projet est soumis au Préfet Vaïsse qui signe le 8 août 1853 un contrat à la « Cie Générale des Eaux » pour une fourniture minimum journalière de 20 000 m³.

L'installation initiale comprend :1) une galerie filtrante de 120 m de long, 5 m de large, fondée à 3 m en contrebas de l'étiage du Rhône et recevant par son seul radier l'eau clarifiée par son passage à travers la masse souterraine des graviers-pierre constituant la berge du Rhône.

2) trois machines élévatoires à balancier –dites de « Cornouailles » pouvant élever à 50 m de hauteur 20 à 25 000 m³/jour alimentées en vapeur par 8 chaudières à charbon.

3) un premier réservoir de 10 000 m³ à mi-coteau au-dessus de l'usine élévatoire installée à Saint-Clair; un deuxième réservoir - dans les parties basses - de 4 000 m³ situé au Jardin des plantes ; un réservoir de 600 m³ à Montessuy.



[Photo 66/Bassin filtrant de l'usine de Saint-Clair. Cliché « Eau à Lyon »]

L'usine de St Clair est mise en service en 1856 et l'eau arrive dans les rues de la rive droite sur de nombreuses bornes fontaines à tête de lion- où elle est gratuite puis reprise dans des immeubles où elle est payante par abonnement individuel. Les conditions d'hygiène et de vie sont grandement améliorées.

En 1885 certains propriétaires – plus éloignés de leur véritable intérêt qu'ils ne le pensent – objectent qu'ils ne veulent pas installer l'eau potable dans leur maison dans la crainte de dégâts causés par les locataires et refusent de faire les frais de la pose de la canalisation dans leur maison. La municipalité déclare d' « intérêt de salubrité publique » contre des épidémies, l'utilisation d'eau potable courante et oblige les propriétaires à mettre de l'eau à la disposition de leur locataire à chaque étage, sinon chaque appartement. Très souvent le minimum sera fait c'est-à-dire : installation d'un seul point d'eau par étage et une seule « latrine ». En 1940- 1945, près de la place Puvis de Chavanne, des locataires étaient encore contraints d'aller chercher l'eau à la borne-fontaine la plus proche. C'était tellement plus facile quand on disposait de domestiques pour faire ces corvées.

Construction entre 1867 et 1885 de douze puits donnant 6 000 m³ d'eau filtrée supplémentaire.



[Photo 67/Réseau d'eau potable dans le 6^e en 1889]

En 1890, deuxième installation qui est une extension de St Clair rive gauche avec construction de six nouveaux puits. La production est montée à 75 000 m³/jour. Au lieu-dit « Grand Camp » on installe 38 nouveaux puits filtrants espacés de 20 m en 20 m. Les puits sont en béton de ciment armé recouverts d'une épaisse couche de terre s'opposant à l'introduction directe des eaux du Rhône en cas de crue. Dans chaque puits une tubulure plonge à 14m au-dessous de l'étiage. Le réservoir de Bron est relié avec celui de St Clair qui permet notamment d'alimenter le 6^e. Ces installations de la rive gauche ont porté en 1899 à

125 000 m³ le débit journalier moyen disponible. La consommation moyenne journalière est de 110 000 m³. Ces machines seront remplacées par des pompes centrifuges à moteur électrique en 1910. Les bassins filtrants ont été utilisés jusqu'en 1976.

Au début du XX^e siècle, l'eau revient en Régie municipale. Ce marché se développe aussitôt notamment avec le principe de la borne-fontaine à tourniquet BAYARD (brevetée à Lyon en 1901). Il y en aura sept installées dans le 6^e : place Maréchal Lyautey, place Puvis de Chavanne, place Cardinal Villot, place Général Leclerc, 37 bd des Brotteaux, 128 rue Garibaldi, 108 rue des Charmettes. Les premières bornes fontaines étaient en bois.



[Photo 68/Publicité des Etablissements C. Bayard]

Le 14 novembre 1928, une épidémie de fièvre typhoïde se déclare. Il s'agit de la rupture d'un égout à Caluire qui a mis en contact des eaux usées avec deux puits alimentant les banlieues Ouest et Sud-Ouest. Les premiers traitements à l'eau de Javel (la verdunisation) furent aussitôt mis en place.

La généralisation des compteurs d'eau après 1930 à la demande d'Edouard Herriot a conduit à une réduction des consommations d'eau de 30% en 3 ans. Avant l'eau était facturée au forfait ce qui entraînait un énorme gaspillage.

Un laboratoire spécifique pour les analyses d'eaux est créé en 1932 dans les dépendances de l'usine St Clair.

Construction en 1962 de la troisième tranche du réservoir de stockage du Vinatier.

L'ensemble des installations de St Clair a été classé Monument Historique – étant un rare vestige industriel du XIX^e siècle. Il a été conservé une pompe dite « Cornouailles » et deux bassins de 1 600 m³ et 2 200 m³. Les voûtes reposent sur d'imposants piliers de 1,5 m de diamètre. Un éclairage permet aux visiteurs de contempler ces lieux chargés d'histoire.

Aujourd'hui, l'eau de la Métropole provient essentiellement des nappes souterraines alimentées par le Rhône et captées dans la zone de Crépieux-Charmy qui est l'un des plus vastes d'Europe. Il abrite 114 puits qui fournissent 95% de l'eau consommée. Ce captage peut produire 420 000 m³/jour alors que les besoins moyens sont de 220 000 m³ auprès de 353000 abonnés.

En 2015 : VEOLIA Eau assure par le biais d'une société dédiée dénommée « Eau Grand Lyon » la production et la distribution de l'eau potable sur les 59 communes de la Métropole.

Il a fallu attendre vingt siècles pour retrouver – comme à l'époque romaine – une eau abondante et de qualité pour les Lyonnais.

BAINS - DOUCHES

Les « bains-douches » ou douches municipales sont un service public d'hygiène au niveau des municipalités, destinés initialement aux personnes qui n'étaient pas équipées d'eau courante.

Comme les fontaines publiques et les vespasiennes, ils font partie d'un mouvement hygiéniste et de réorganisation des villes.

On en trouve quelques-uns fin XIX^e siècle :

Bains des Brotteaux - 24 cours Morand

Bains de la rue Bugeaud - 28 rue Bugeaud

Bains du jardin de Flore - 50 rue de Sèze

On retrouve des jetons en métal cuivreux exposés au Musée Saint-Pierre sur lesquels est portée la mention « Bon pour un bain ». On ignore s'ils étaient la contrepartie d'une somme d'argent.



[Photo 69/Jetons des Bains des Brotteaux]

Payants, ils se généralisent dans les années 1920-1930, sont modernisés en 1950 et ont tendance à fermer vers 1980.

Depuis 2010, le CCAS (Centre Communal d'Action Sociale) met gratuitement et sans rendez-vous à la disposition du public des bains-douches municipaux dans le 7^e arrondissement de Lyon. Celui de l'impasse Flesselles dans le 1^{er} a fait l'objet d'une réhabilitation en 2013. Mais il a fermé depuis, remplacé par une salle de spectacles « Le Lavoir ».

TOUT-À-L'ÉGOUT

A la fin du XIX^e siècle, la campagne à l'Est de Lyon absorbe les matières fécales que produit la ville. Elles constituent un engrais exceptionnel. Cette pratique favorise donc une agriculture maraîchère sur un sol pauvre. Les vidanges lyonnaises mettent en scène différents acteurs : propriétaires urbains de fosses d'aisance, des sociétés de collecte, des agriculteurs et la municipalité avec le souci d'un profit partagé.

Un réseau d'égouts et de collecteurs a été installé sur 80 km linéaire entre 1854 et 1870 sur la rive droite. Il n'y en a par contre aucun sur la rive gauche. Le grand collecteur du 6^e ne sera construit qu'en 1937.

En 1878, on comptait trois entreprises de vidange : UMDP (Union Mutuelle Des Propriétaires lyonnais pour les vidanges), le PROGRES et la Cie lyonnaise des vidanges. Ces deux dernières seront rachetées par UMDP en 1883.

A partir de 1870, le système traditionnel de vidange est de plus en plus contesté à cause des odeurs entêtantes des matières fécales et le bruit des nuits d'allège et de vidange. La fosse d'aisance est de moins en moins admise, le monde urbain n'ayant pas vocation à être producteur d'engrais au service de la périphérie rurale. De plus au fur et à mesure de l'installation de l'eau, il se produit une dilution des lieux d'aisance.

En 1882, dans un rapport du service des vidanges, il est écrit que « le maintien des fosses est un danger permanent de contamination de la nappe phréatique par les infiltrations et les puits perdus » Le docteur Victor Despeignes constate : « si l'on entre aux Brotteaux dans une maison quelconque possédant un puits, et c'est là un fait très commun, et que l'on étudie la disposition des bâtiments situés dans la cour, on verra dans la plupart des cas que le puits est à un mètre ou deux à peine des latrines de la maison ;...souvent même le puits et la fosse ont une maçonnerie commune et ne sont séparés que par le mur très étroit, dont la moindre fissure permettra la communication des deux réservoirs et par suite la contamination »

Le rapport de la commission chargée de réformer le service des vidanges écrit en 1874 : « Les matières fécales des fosses d'aisance sont extraites au moyen de pompes à bras et conduites dans des tonneaux en bois...Lorsque les matières sont épaisses (appelées *bourbasse*) on les puise directement dans la fosse au moyen de seaux qu'on vide ensuite dans un entonnoir adapté au tonneau. Les gaz méphitiques qui se dégagent...se répandent librement dans l'atmosphère qu'ils infectent et pénètrent dans les appartements jusqu'à une distance considérable de l'opération ».

Dans la pratique de 1870, dès 23h00, les rues de la ville sont envahies par les voituriers agriculteurs-vidangeurs (de la Compagnie Lyonnaise des agriculteurs pour les vidanges) qui viennent essentiellement de Villeurbanne et Vaulx-en-Velin. La collecte permet la fertilisation de 4 000 à 5 000 hectares maximum. Quand les agriculteurs refusent le produit, les vidanges sont écoulées dans le fleuve. Les vidangeurs utilisent des voitures de couleur verte. On les appelle « fiacres de Villeurbanne » et « parfumeurs de Vénissieux » Un endroit avait été aménagé pour entreposer les « bourbasses » près de l'actuelle avenue Jules Guesde qui était appelée « avenue des roses » car les rosieristes y venaient nombreux. Ils récupéraient la matière séchée qui est une fumure riche. Chaque propriétaire traitait de gré à gré avec l'agriculteur.

De février 1876 à août 1879, un ensemble d'arrêtés municipaux et préfectoraux changent profondément l'organisation des vidanges. Les fosses d'aisance doivent être répertoriées, classées et inspectées. Des procédés modernes d'extraction sont utilisés. Un cadre juridique est établi à la fois cohérent et contraignant pour les entreprises et les propriétaires. Toute opération d'extraction doit être préalablement déclarée et autorisée. Les fosses vidées et balayées sont soumises à l'inspection de l'administration. Des normes précisent les conditions de construction de nouvelles fosses d'aisance. Entre février 1879 et décembre 1895, 11 970 fosses sont construites ou réparées. Les volumes vidangés ont progressé de plus de 40 %.

De nouveaux matériels seront mis en œuvre sur la fin du XIXe siècle Intervention d'une locomobile porteur d'une pompe aspirante et refoulante (système Caillet) Le vide est fait sur place et les gaz sont brûlés sous le foyer d'une chaudière.

Les compagnies de vidange ont développé un réseau de dépotoirs dans les communes suburbaines en vue d'élargir la zone de commercialisation de l'engrais humain. Deux autres usines dépotoirs sont exploitées à partir de 1878 dans le faubourg de la Mouche et la seconde aux Brotteaux Rouges. Une flottille de trois bateaux-citernes peut transporter 190 m³ de matière et un quatrième pour les matières épaisses. L'usine de l'UMDP est installée dans les bâtiments d'une ancienne fonderie, les ateliers Chevalier-Granier, chemin de la Vitriolerie. Elle comporte quatre bassins de stockage d'une contenance de 2 484m³. Les produits de vidange sont chauffés dans des bacs et distillés pour l'obtention de sulfate d'ammoniaque. Les résidus calciques de la distillation sont soit vendus directement aux agriculteurs soit incorporés aux *bourbasses* pour en faire un « engrais de qualité ». Ces usines dégagent des émanations fétides insupportables surtout quand souffle le vent du sud. Des canalisations seront installées pour refouler le produit vers des lieux de stockage proches de l'utilisation.

Un réseau d'égout s'est constitué dans le 6^e. Il n'est pas disposé pour recueillir à la fois les eaux pluviales, les eaux ménagères et les matières de vidange. Il est interdit de rejeter ces dernières à l'égout. Le lavage de ces derniers est difficile.



[Photo 70/Réseau des égouts en 1887]

Entre l'automne 1889 et le printemps 1890, les propriétaires de la rive gauche du Rhône et les agriculteurs de la périphérie se constituent en syndicats malgré les réticences de l'administration de la voirie (« Société coopérative des propriétaires des 3^e et 6^e arrondissements de Lyon pour les vidanges ») Le but exclusif de cette société est de procurer à ses adhérents l'engrais humain nécessaire à leurs exploitations rurales sans passer par l'intermédiaire coûteux et tracassier de l'Union Mutuelle des propriétaires » Le syndicat des propriétaires des 3^e et 6^e s'est constitué aussi pour se désolidariser de l'Union Mutuelle des propriétaires.

Entre 1890 et 1900, les extractions effectuées par la société coopérative passent de 10896 à 45272 m³ soit une croissance supérieure à 400 % par rapport à l'UMDP. En 1900, elle met en œuvre deux pompes locomobiles et des tombereaux en tôle. La vidange est directement fournie aux agriculteurs au sortir de la fosse, alors qu'avec l'UMDP, par le système des canalisations, les clients sont servis dans les entrepôts répartis dans la plaine dauphinoise.

Ce n'est donc qu'en 1937 que le « tout-à-l'égout » est totalement installé dans le 6^e. Les fosses d'aisance ne seront plus utilisées. Les eaux usées doivent être dépolluées avant leur rejet dans les fleuves et rivières. Les eaux usées des particuliers et celles provenant de certaines industries sont acheminées vers les douze stations d'épuration de la Métropole de Lyon. Le réseau d'égout représentait en 2010 2 700 km. Chaque jour, un habitant de l'agglomération rejette en moyenne 150 litres d'eaux usées.

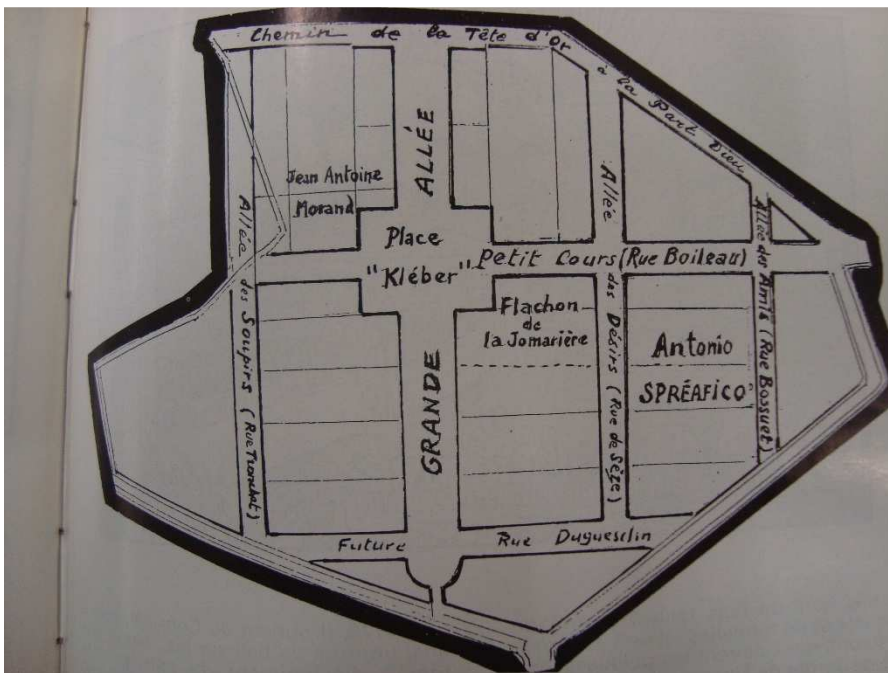
La station d'épuration de Pierre-Bénite a été inaugurée en 1972 et déconstruite en 2006.

Un schéma général d'assainissement (SGA) a été adopté en juillet 2015 pour fixer les grandes orientations de la gestion des eaux usées et des eaux pluviales jusqu'en 2027.

LE JARDIN BOTANIQUE DES BROTTAUX

En 1772, l'intendant **Jacques de Flesselles**, voyant que le **docteur Gilibert**, chargé de l'enseignement de la botanique au Collège de Médecine de Lyon, attirait de nombreux élèves, lui proposa d'apporter des fonds pour la création d'un jardin botanique aux Brotteaux. Gilibert est chargé de diriger cette entreprise et avance imprudemment les frais.

C'est ainsi qu'en novembre 1772, Gilibert signe une promesse de vente avec Morand pour qu'il lui cède un emplacement au prix de 15 000 livres payables en cinq fois. Limité à l'est par le Petit Cours (rue Boileau), au nord par l'allée des Désirs (rue de Sèze), et au sud par l'Allée des Amis (rue Bossuet) ce terrain de 8 200 m² est destiné au jardin royal de botanique pour la formation des médecins, des chirurgiens et apothicaires, ainsi que pour les jeunes dessinateurs. **Morand** en fait les plans et prévoit des jardins de démonstration, un bassin pour les plantes aquatiques, une pépinière, une serre, un bâtiment avec laboratoire, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle. Les travaux sont commencés (murs de clôture, pavillons, plantations) puis arrêtés faute de subventions pourtant promises par le contrôleur général des Finances, **l'abbé Terray** qui venait de se brouiller avec l'intendant Jacques de Flesselles et lui interdit d'employer des fonds pour ce projet. Cela se termine donc mal pour Gilibert qui raconte : « Je payai le tout et me ruinai ». Il partira en Pologne en 1775 appelé par le roi Stanislas II. Il est intéressant de noter que Gilibert reprendra tout son programme lorsqu'il sera chargé en 1795 d'organiser sur les pentes de la Croix-Rousse le Jardin Botanique (appelé ensuite Jardin des Plantes) à l'emplacement du clos du couvent de la Déserte. Quant à Morand, il récupère son terrain et le vend en 1775 à **Antoine-Pierre Cyr SPREAFICO**, dit Antonio, cafetier et marchand limonadier originaire de Milan, travaillant place des Terreaux. Le jardin, destiné aux botanistes, deviendra la promenade à la mode. Sous l'enseigne du « Jardin de Flore » il accueillera désormais les consommateurs aisés, amateurs de glaces de qualité et de limonade, spécialité de la maison. Après la Révolution, il devient un lieu plus populaire avec restaurant de 3^e ordre et salles de jeux.



[Photo 71/© Revue Rive Gauche, n° 143]

Cependant, le 6 septembre 1829, le Jardin de Flore sera le théâtre d'un événement de taille : la grande fête organisée par les loges maçonniques lyonnaises, en particulier celle du Parfait Silence, à l'occasion de la visite du **marquis de La Fayette** et de son fils George Washington, également maçon, en présence de nombreux francs-maçons français et étrangers.

L'établissement disparaîtra dans les années 1850 à la suite de l'urbanisation du quartier des Brotteaux. A sa place sont bâtis, entre autres, les immeubles des 29 et 31 rue Bossuet.

JARDIN BOTANIQUE ET SERRES DU PARC DE LA TÊTE D'OR

C'est en 1857 que le « JARDIN des PLANTES» est transféré des pentes de la Croix-Rousse au Parc de la Tête d'Or. Il sera dénommé en 1859 : « JARDIN BOTANIQUE». Il est réparti sur 8 hectares dont 33 serres recouvrant 7 200 m². Il est classé parmi les dix plus grands jardins botaniques mondiaux en termes de nombre de taxons. Cela représente environ 15 000 plantes différentes : botaniques et horticoles. Les collections s'étendent rapidement aux flores tropicales et équatoriales grâce à l'installation des grandes serres entre 1860 et 1880.

A cette époque, ses missions sont centrées sur l'éducation, la conservation et la recherche.

Les plantes étaient réparties dans 3 jardins : le Jardin Botanique, le Jardin de plein air et le Jardin alpin.

Les SERRES font partie intégrante du jardin botanique. Il y eut d'abord des serres en bois qui résistèrent mal à l'humidité de l'air intérieur. De nouvelles serres seront construites entre 1877 et 1882 sous la direction de Gustave Bonnet. Ce sont des bâtiments remarquables. La grande serre historique est inscrite à l'inventaire des Monuments Historiques. Avec son dôme en ogive culminant à 21 mètres, c'est la plus haute des France. Elle possède une grande structure de verre et d'acier qui a subi des actions de rénovation et d'entretien au fil des ans (1970, et de 1997 à 2000). L'ensemble des serres représente une surface totale de 6500 m². Elles abritent 6000 variétés de plantes.

Hors de l'enclos du jardin botanique, on trouve :

- les grandes serres (trois serres accolées) avec des plantes tropicales,
- les petites serres chaudes avec les orchidées et les fougères,
- les petites serres froides abritant les plantes à fleurs horticoles,
- la serre chaude dédiée à la végétation de Madagascar qui fut construite en 1899. A la suite de problèmes de construction et de mauvais entretien, il est décidé en 1940 de refaire la charpente.

Dans l'enclos du jardin botanique, on trouve :

- la serre aquarium avec le fameux nénuphar d'Amazonie Victoria dont les feuilles atteignent 1,50 m de diamètre,
- la serre hollandaise avec ses plantes carnivores.

L'ORANGERIE

En 1819-1820 fut construite une véritable orangerie au jardin des plantes des pentes de la Croix-rousse ;

En 1857, on propose au paysagiste Bühler de construire une nouvelle orangerie. Ce fut finalement celle du Jardin des plantes de la Croix-Rousse qui fut déplacée et remontée pierre par pierre le long de ligne de chemin de fer. Elle accueille l'hiver les orangers, les citronniers, et beaucoup de plantes utilisées pour la décoration de la ville (les agaves, les palmiers, les lauriers roses, ...) Le chauffage est assuré par deux fourneaux alimentés en charbon et en bois.

En 1990, remise en état du bâtiment avec pose d'un dallage sur l'ensemble du sol. Il a perdu son rôle de serre d'hivernage sauf pour quelques agrumes en caisses et sert à diverses expositions en lien ou non avec le jardin botanique.

L'HERBIER

Il occupe une surface de 60 m² des locaux administratifs et comprend environ 213000 spécimens conservés. Il est composé surtout de phanérogames et de ptéridophytes mais également des herbiers de mousses, lichens, d'algues et de champignons. Ces échantillons ont été collectés depuis le XVII^{ème} siècle par Antoine Claret de la Tournelle.

La GRAINETERIE

Son rôle est de récupérer des graines dans la nature ou au jardin pour maintenir ces plantes en collection. La graineterie stocke plus de 5000 espèces de graines vivaces ou annuelles. On estime qu'au bout de deux années, les graines perdent de leur capacité à pousser lors de leur plantation. Chaque année les graines les plus vieilles sont remplacées.

La BIBLIOTHEQUE

Elle compte plus de 6000 ouvrages. Près de 200 d'entre eux sont antérieurs au XVIIIème siècle. Elle est accessible aux chercheurs ainsi qu'à un large public.

K comme KIOSQUES

KIOSQUES « PIEDS HUMIDES »



[Photo 73/Buvette au bord du Parc de la Tête d'Or © AC Lyon, 4FI 637]

Les Lyonnais ont surnommé les buvettes en plein air : « Pieds humides » parce qu'alors que la tenancière avait les pieds au sec sur un plancher en bois dans une baraque en bois, les consommateurs avaient les pieds dans l'eau en cas de pluie. Ils n'étaient abrités des courants d'air que par des panneaux en bois. Ces buvettes portèrent aussi le nom de « bancs à tisane » parce qu'à l'origine, la vente d'alcool était interdite. Elles servaient des boissons chaudes : café, tisane de réglisse, voire soupe chaude et vendaient des casse-croûte notamment aux travailleurs matinaux et aux clients des marchés.

En 1900, il y avait une cinquantaine de « pieds humides » dans Lyon dont huit dans le 6^e arrondissement : deux place Morand, un Gare des Brotteaux, deux au Parc de la Tête d'Or, un à l'angle des cours Vitton et Belges, un place d'Helvétie et un pont Lafayette.

Il en subsiste encore deux en 2017 : à proximité de la « Porte des Enfants du Rhône » et la buvette des Cygnes située dans le parc.

KIOSQUES À FLEURS

Il subsiste encore place Maréchal Lyautey deux kiosques à fleurs installés en vis-à-vis, séparés par un parterre en pelouse et massifs de fleurs qui prolonge la fontaine de la place en direction du cours Franklin Roosevelt. Il en était prévu quatre initialement.

La construction s'est étalée entre 1911 et 1924 – du fait de la guerre de 14-18. C'est l'œuvre de Charles Meysson et Brizon pour la partie métallique. C'est néanmoins l'esprit du XIX^e siècle qui s'est perpétué dans l'architecture lyonnaise. Bernard Marrey – dans son ouvrage sur l'architecture Rhône-Alpes – (édit.1982) les décrit de cette manière : « Ils sont les derniers exemples de mobilier urbain légué par le XIX^e siècle, après la presque totale disparition des kiosques à musique, des kiosques à journaux et des pieds humides.....Ils sont presque entièrement vitrés pour ne pas créer devant l'œil du promeneur une masse opaque. Les parties pleines peu nombreuses sont recouvertes de carreaux de faïence de diverses couleurs, fabriqués par C. Belvèze. De trois mètres de côté, ils sont formés d'une charpente en fer, fixée dans un soubassement en ciment imitant la pierre blanche et d'une couverture en zinc ».

Ces deux kiosques sont très fréquentés toute l'année.



[Photo 75/Kiosque à fleurs place Maréchal-Lyautey. Cliché J.P. Devigon]

KIOSQUES À MUSIQUE

La place Morand (place Maréchal Lyautey) était un lieu de réunion de la partie Nord-Ouest des Brotteaux. Un kiosque à musique avait été installé permettant d'y donner des concerts le soir en été. Il a totalement disparu. Gilbert Gardes le décrit dans « Lyon, l'art et la ville » comme étant un « octogone régulier de 15 m de diamètre édifié en bois peint sur une assise de maçonnerie. Il est dû à l'initiative de la brasserie du Bas-Rhin.

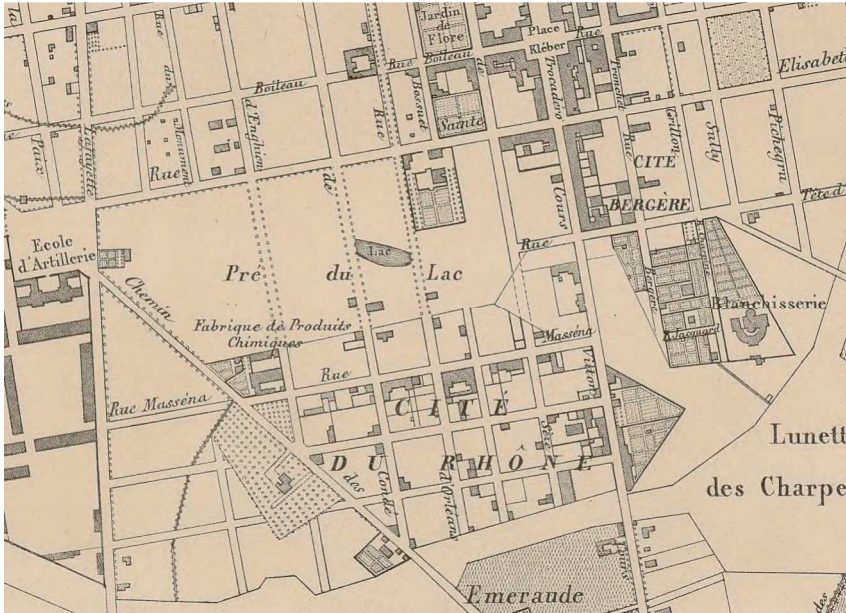
Au Parc de la Tête d'Or, on trouve une trace de concerts de la Fanfare donnés au kiosque du Parc situé près du Chalet du parc les 7 au 19 septembre et 20 octobre 1876 (« FANFARE LYONNAISE » – Imp. DELLERIS – Lyon – 1909).

L comme LACS

LAC DES BROTTTEAUX

L'apparition du fameux lac fut subite le 17 février 1812 au grand ébahissement des Lyonnais. Il fit l'objet d'un article dans le journal « Le Moniteur ». Sur un plan de masse n°166 daté de 1853, il est situé le long de la rue Tête d'Or entre les rues Bugeaud et Cuvier.

Ce lac faisait la joie des baigneurs. Les bêtes venaient s'y abreuver et des femmes y lavaient le linge. Il resta en l'état pendant 40 ans.



[Photo 77/ Lac des Brotteaux sur un plan de 1852]

L'urbanisation se développant, le lac a dû être asséché dès 1856 et comblé avec les démolitions de la rue Impériale (rue de la République)

Il reste de nos jours dans le 3^e arrondissement des noms rappelant son existence : « rue du Lac » et « place du Lac » La rue du Lac dans le 6^e est devenue rue Tête d'Or.

Il était intéressant de le mentionner pour rappeler combien cette zone était marécageuse et a été progressivement reprise par les urbanistes pour développer des habitations et des commerces.

LAC DU PARC DE LA TÊTE D'OR

Le Préfet Vaisse est la personnalité qui a fait engager de grands travaux à Lyon à partir de 1855. En pleine mode hygiéniste, il milite pour une promenade publique, « facilement accessible aux promeneurs à pied » La Ville va acheter aux Hospices Civils les terres en bordure du Rhône du domaine de la Tête d'Or pour aménager « un parc dans la ville ».

Dans le cahier des charges, il est précisé notamment que le parc doit être composé « d'un lac alimenté par les eaux du Rhône » Des travaux de creusement, sur une profondeur de 1,25 m, de la zone dédiée au lac, représentant douze hectares pour un périmètre d'environ 2300 m, seront entrepris dès 1856 pour occuper des canuts au chômage et éviter de nouvelles émeutes. Ils seront 3 000 à se relayer pour ce travail particulièrement pénible et pour lequel ils n'étaient pas préparés au maniement de la pelle. Toute la terre extraite (900 000 m³) va servir à consolider les digues pour rendre non-inondables d'importantes superficies. Son étanchéité a été réalisée avec de l'argile de la Dombes. Sa profondeur est au maximum de trois mètres.



[Photo 78/ Lac du Parc de la Tête d'Or, 1863]

En 1949, le lac est presque à sec, le Rhône – dont les eaux sont trop basses – n'arrivent pas à l'alimenter. En 1955, on note qu'il est rempli qu'aux seules périodes des crues. Ayant trouvé une nappe d'eau à 3,70 m de profondeur, un puits fut creusé. Le pompage ne donna que 400 m³/h. Insuffisant car on enregistrait en 1957 une déperdition quotidienne de près de 6 500 m³ d'eau par évaporation et infiltration. Le lac n'était plus qu'une dérisoire flaque d'eau. On réalisa alors en 1958 quatre puits dans la nappe du Rhône fournissant 800 m³ d'eau par heure.

En 1976, le lac est pratiquement asséché pour permettre des travaux réalisés par la COURLY. Il est procédé au vidage de l'eau du lac et à un curage du fond jusqu'à deux mètres de profondeur par endroits.

Dans la partie Nord émergent deux îles arborées, l'île des Tamaris, seulement accessible en barque et l'île du Souvenir (anciennement Ile des cygnes) sur laquelle a été construit le Monument aux Morts accessible par un escalier et un passage souterrain passant sous le lac.

Un embarcadère a été aménagé au début du vingtième siècle pour permettre de faire de la barque et du bateau à pédales. La pratique du canotage date cependant de 1861.

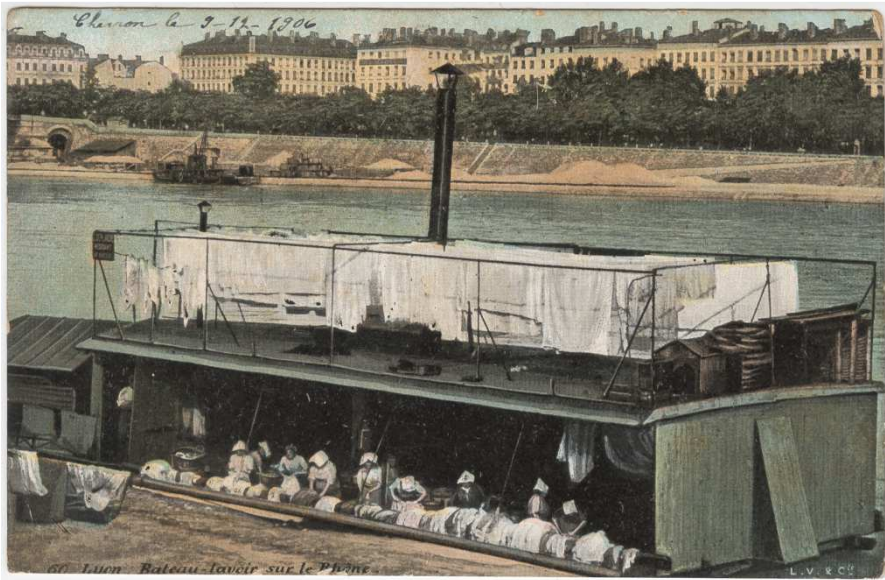
Un arrêté municipal de 2001 interdit la baignade. Il stipule : « les berges ne sont pas aménagées pour la baignade et il n'y a pas de surveillance prévue pour cela.

L comme LAVOIRS

BATEAUX LAVOIRS « Bateaux Savon - Bateaux à laver »

Les bateaux lavoirs appelés « Plates » (ou Plattes) sont des bateaux à fond plat, rectangulaires, ancrés sur les bords du Rhône, permettant de laver directement le linge dans l'eau froide du fleuve, possédant à partir de **1860** une chaudière avec des cheminées hautes.

Ils sont alors équipés de grandes cuves dans lesquelles on faisait bouillir le linge. Il était ensuite étendu après rinçage sur la partie supérieure des bateaux. Le métier de lavandières est exercé par tous les temps, en période de sécheresse comme en temps de crue.



[Photo 79/ Bateaux-lavoirs sur le Rhône en 1906 © AC Lyon, 4FI 11535]

Le patron du Bateau Lavoir était appelé PLATIER et sa femme PLATIERE.

En 1900, ces bateaux se touchaient presque tous le long du quai des Brotteaux (*Général Sarrail*). Il y en avait 107. Quelques noms de bateaux lavoirs : N°3 – Berraz, N°5 – Léger, N° 8 – Serve, N°15 – Guillermet, N°16 – Romand, N° 17 – Fabre.

Pour gérer tous les bateaux lavoirs municipaux et privés, il y avait un Syndicat des garçons de Bateaux Lavoirs de la Ville de Lyon à la Bourse du travail - 39 cours Morand. Les emplacements étaient loués par la Ville

Le Char des Blanchisseuses est organisé par le Syndicat des Bateaux Lavoirs

En 1909, le char des blanchisseuses, bateau lavoir factice, est tiré par des chevaux à l'occasion des grandes fêtes populaires du 6^e de Lyon.



[Photo 80/ Blanchisseuses du 6^e en 1910 © AC Lyon, 4FI 3930]

Ces défilés très prisés par la population pouvaient également être organisés localement par un quartier de la ville, une corporation, etc...

En 1930, il reste environ 19 bateaux lavoirs, du fait de l'eau courante installée dans les maisons et l'apparition des premières machines à laver

Le dernier bateau lavoir à Lyon, situé sur la rive gauche du Rhône en aval du pont Lafayette, a disparu au début des années **1950**.

M comme MUNICIPALITÉ

ACTE DE CRÉATION DU 6^E

A la fin de l'année 1845, les propriétaires de la section des Brotteaux souhaitent déjà se séparer de la commune de la Guillotière pour former une commune indépendante



[Photo 81/PLAN DE LYON, DE SES ENVIRONS ET DES FORTS, dressé par L. DIGNOSCYO, 1844. Extrait du plan annexé à la demande (au nord, en rose, la section des Brotteaux) © Bibliothèque nationale de France, GED-5313]

Leur demande n'aboutit pas. Et même, par décret du 24 mars 1852, les communes de Vaise, la Croix-Rousse et la Guillotière sont réunies à Lyon ; il est alors indispensable de procéder à un découpage administratif de la ville en arrondissements : le 1^{er} et le 2^e, situés entre Saône et Rhône, se partagent la presqu'île ; le 3^e correspond à la commune de la Guillotière ; le 4^e reprend l'aire de la commune de la Croix-Rousse, sur le plateau ; le 5^e absorbe la commune de Vaise et la partie ouest de Lyon, rive droite de la Saône.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la ville connaît une évolution démographique notable, liée bien sûr à cet agrandissement de l'aire communale mais aussi aux révolutions industrielles qui attirent de la main d'œuvre des campagnes et régions environnantes. La cité étant bloquée à l'ouest (Monts du Lyonnais, Monts d'Or, ...), le développement urbain s'étire dès lors vers l'est, sur cette plaine de la Guillotière nouvellement conquise. En 1866, le nouveau 3^{ème} arrondissement rassemble déjà plus de 100 000 habitants. Un découpage est programmé après délibérations du Conseil municipal de Lyon qui ampute le 3^{ème} de sa partie nord pour créer le 6^e.

Le 27 juin, le Corps législatif adopte le projet de loi dont la teneur suit :

« Art. 1^{er}. **Le troisième arrondissement de la ville de Lyon est divisé en deux arrondissements.** (un plan est annexé à la présente loi)

2. *La limite entre ces deux arrondissements est fixée par l'axe du cours Lafayette.*

3. *La partie du septième canton de justice de paix comprise entre l'axe du cours Lafayette et la rue Servient appartiendra désormais au huitième canton. »*

Le 9 juillet, le Sénat ne s'oppose pas à la promulgation de cette loi. **Napoléon « par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français »** appose sa signature à la suite du texte

« Mandons et ordonnons que les présentes, revêtues du sceau de l'Etat et insérées au Bulletin des lois, soient adressées aux cours, aux tribunaux et aux autorités administratives, pour qu'ils les inscrivent sur leurs registres, les observent et les fassent observer, et notre ministre secrétaire d'État au département de la justice et des cultes est chargé d'en surveiller la publication.

Fait au palais des Tuileries, le 17 juillet 1867. »

Les premiers registres d'état civil de ce nouvel arrondissement sont signés le 30 novembre par un Juge du Tribunal civil de Première Instance de Lyon. Les premiers actes enregistrés portent la date du 2 décembre 1867 pour le registre des naissances et le registre des décès, et du 4 décembre pour le registre des mariages. Ils sont tous signés par Edouard Steiner-Pons premier maire du 6^e.

MAIRES.

Suite au recensement de la population du 3^e de 1866, une délibération municipale décide début 1867 la création du 6^e arrondissement en amputant une partie du territoire du 3^e arrondissement. La limite Sud est déterminée par le cours Lafayette.

Il est nommé alors en 1867 un premier maire d'arrondissement avec totale autorité : Edouard Steiner-Pons qui est agent de change – poste qu'il occupera jusqu'en 1870.

A partir de 1870, on supprime le maire d'arrondissement. Il n'y a donc plus qu'un seul Maire pour la Ville de Lyon.

1870 - 1872 : Jacques-Louis Hénon

1872 – 1873 : Désiré Barodet

Jusqu'en 1875, le Maire de Lyon est désigné par le Chef de l'Etat.

1874 – 1881 : la Ville est divisée en six arrondissements qui ont à nouveau chacun leur propre maire, désigné par le pouvoir central. M. Blé – marchand de soie – Président du dispensaire général est nommé Maire du 6^e.

1881 : la Mairie centrale a de nouveau autorité sur toutes les mairies d'arrondissement et nomme deux adjoints-délégués par arrondissement.

Les Maires de Lyon ont été successivement :

1881 – 1900 : Docteur Antoine Gailleton

1900 – 1905 : Docteur Victor Augagneur

1905 – 1957: Edouard Herriot

1957 – 1976: Louis Pradel

1976 – 1989: Francisque Collomb avec en 1983 Maire du 6^e: Robert Thevenot.

La loi N°82-1169 du 31 décembre 1982 relative à l'organisation administrative de Paris, Lyon, Marseille et des établissements publics de coopération intercommunale, dite « **Loi PLM** » d'après le nom des villes concernées est la loi française qui a fixé le statut administratif particulier applicable à la ville de Lyon. Elle a été adoptée dans le contexte de la loi de décentralisation (dite Loi Deferre) du 2 mars 1982. Dans ce cadre, la loi PLM a transformé les anciennes mairies d'arrondissement en structures élues à l'échelon local. Elles ne sont pas des mairies de plein exercice et ne lèvent notamment pas d'impôts mais répartissent les crédits qui leur sont délégués par la Mairie de Lyon. Elles gèrent toutefois certains équipements municipaux et sont consultées par la ville de Lyon avant certaines décisions d'intérêt local.

1989 – 1995 : Michel Noir - Maire de Lyon avec Maire du 6^e : Jean-Marc Chavent

1995 – 2001 : Raymond Barre - Maire de Lyon avec Maire du 6^e : Dominique Nachury.

2001 puis réélu en 2008 et 2014 : Gérard Collomb - Maire de Lyon avec comme Maires du 6^e : Nicole Chevassus (2001- 2008), Jean-Jacques David (2008 – 2014) et Pascal Blache (depuis 2014)



[Photo 82/Les six derniers maires du 6^e. Cliché Jean-Pierre Devigon]

Depuis la Loi de 2002 et l'obligation faite aux villes de plus de 80 000 habitants, des Conseillers de Quartier sont créés où des habitants, des associations citoyennes et commerciales représentent leur quartier. Leur avis est sollicité pour les aménagements dont le quartier est concerné, les permis de construire (visites sur sites),... Il y en a 35 à Lyon dont 4 dans le 6^e arrondissement.

MAIRIE DU 6^E

La mairie du 6^e arrondissement est hébergée dans le quartier des Brotteaux, au 56 avenue de Noailles (avenue Maréchal-Foch) de 1867 à 1894, puis 70-72 rue Vendôme de 1894 à 1913. A cette date, la mairie d'arrondissement s'installe 58 rue de Sèze, dans un ancien établissement d'enseignement que les Jésuites avaient fait construire en 1894 par l'entrepreneur Clément, et dont la Ville de Lyon a fait l'acquisition sur l'instigation de son maire Edouard Herriot.

L'inauguration aura lieu le 2 janvier 1913 par le Maire de Lyon.



[Photo 83/Chapelle des Congrégations © Externat de la Trinité]

L'église du 1^{er} étage est transformée en salle de sports, la salle de théâtre devient la salle de spectacle Victor Hugo, la chapelle des congrégations des Jésuites devient la salle du Conseil ; la grande bibliothèque est mise à la disposition de la Société Linnéenne en 1921.

MERKLIN victime de la notoriété d'Aristide CAVAILLÉ–COLL...

La réputation d'Aristide Cavallé-Coll (1811-1899) éclipsa longtemps la qualité et le génie d'autres facteurs d'orgue français du XX^e siècle comme Wenner (région bordelaise), Puget (région toulousaine), Beuchet (région nantaise), Stolz et Merklin (lyonnais d'adoption)

Joseph Merklin est né en 1819 à Oberhausen (Bade) Il meurt à Nancy en 1905. Fils de Franz-Joseph, lui-même facteur d'orgue à Freiburg. Il travaille d'abord dans l'atelier familial qu'il quitte à l'âge de dix-huit ans pour continuer son apprentissage chez de grands facteurs d'orgue d'Allemagne (Walcker) et de Suisse.

En 1843, il s'installe à Bruxelles et s'associe avec son beau-frère F. Schutze en 1847. Il se lie d'amitié avec le musicologue F.J. Fetis (Professeur au Conservatoire Royal de Bruxelles et musicologue). Ils ont en commun le projet ambitieux de créer une école d'orgue et une école de facture d'orgue de qualité.

En 1853, les établissements Merklin-Schutze rachètent la fabrique d'orgues DUCROQUET à Paris. En 1854, il ouvre une succursale bd du Montparnasse à Paris et achète la Société Daublaine-Callinet à Ducroquet – alors en faillite. Sa société dépose de très nombreux brevets techniques – s'intéressant assez tôt à l'électricité appliquée à la facture d'orgue. Il crée un catalogue qui comprendra jusqu'à dix-huit modèles d'orgue. Contrairement à une tradition du XVIII^e siècle qui consistait à monter et harmoniser les orgues qu'une fois « in situ », il monte et harmonise des orgues géants en atelier à Bruxelles.

Il crée l'orgue de St Eugène en 1855 à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris qui sera son banc d'essai pour le futur orgue de la cathédrale de Murcie (Espagne) inaugurée en 1857 et considéré comme son chef-d'œuvre.

En 1872, il agrandit sa fabrique et installe de nouveaux ateliers et son siège social à Lyon dans le 6^e arrondissement au 11 rue Vendôme – après son exil forcé en Suisse durant la guerre de 1870. Il sera naturalisé français le 10 mars 1875, fait chevalier de la Légion d'Honneur et recevra de nombreuses récompenses aux Expositions Nationales et Universelles.

En 1879, il constitue avec son gendre Charles Michel une nouvelle société : « Merklin & Cie » Un désaccord avec lui conduit en 1894 à la dissolution de cette société et à la fermeture des ateliers de Lyon. Il s'associe alors avec Joseph Gutschentritier et fonde la « Manufacture de grandes orgues J. Merklin et Cie » Il décide de céder ses parts à Philippe Decock et se retire de l'entreprise et s'installe à Nancy.

Très bon gestionnaire, il ne fut jamais responsable de faillite contrairement à son concurrent Cavallé-Coll qui subira une liquidation judiciaire retentissante.

En 1907, les ateliers de Lyon, sous la direction de Charles Michel fusionnent avec la manufacture Kuhn et prendra l'appellation de « Charles Michel-Merklin et Kuhn réunis » La nouvelle Société s'arrêtera en 1930.

En quelque cinquante ans d'exercice, Merklin aura à s'occuper de plus de quatre cents instruments dans vingt-six pays différents. L'orgue monumental de Saint-Eustache est considéré comme l'un de ses chefs-d'œuvre. Il interviendra à Chicago, Maëstricht, Fribourg, Genève, Rome, Nancy, Strasbourg, Paris (30 instruments),.....

C'est Joseph Merklin qui conçut les plans détaillés en vue de la construction des orgues des trois églises du 6^e : église de la Rédemption, église Saint-Pothin (1876), église du Saint-Nom-de-Jésus (1898). Il a réalisé également l'orgue du Grand Temple protestant du quai Augagneur.

La Société Charles Michel - Merklin et Kuhn construira en 1908 l'orgue de l'église Notre-Dame de Bellecombe et interviendra également à la Basilique de Fourvière ainsi qu'à la Primatiale Saint-Jean de Lyon.

ORGUES DANS LE 6^E

Eglise de la Rédemption

Le grand, orgue symphonique Merklin a été installé en 1877 sur une tribune dans le transept nord de l'église. Il comporte quarante-trois jeux. Il a été classé dans sa totalité (partie instrumentale et buffet) au titre des « Monuments Historiques » par arrêté ministériel du 18 janvier 2015 ;

Il est la propriété de la ville de Lyon qui n'a pas apporté – ainsi que l'état- les aides financières suffisantes à sa restauration. Il est donc muet depuis 2006. L'organiste titulaire –Denis Bordage- qui, avec l'Association des amis des orgues de la Rédemption, organise des concerts et enregistre des CD pour obtenir des ressources au profit de sa restauration.

[Photo 85/Orgue de l'église de la Rédemption © Denis Bordage]

Dans l'attente de la réparation du grand orgue symphonique Merklin, la paroisse a fait construire un orgue de chœur de la manufacture Hermanos Desmottes. Le buffet de l'orgue essentiellement révèle un style germanique tardif inspiré de la facture flamande du début du XVII^e siècle et de la facture du grand Arp Schnitger d'Allemagne du nord, avec un tempérament au 1/6^e de coma. Il permet la tenue de concerts dont les recettes seront affectées à la restauration du monument.

Eglise Saint-Pothin

L'orgue symphonique de quarante-trois jeux fut construit par le grand facteur MERKLIN en 1876. Après une restauration très contestable en 1946, il fut relevé par la manufacture strasbourgeoise KERN en 2003. Tous accouplements et tirasses sont en huit, + récit sur lui-même en seize et récit sur grand orgue en seize. Présence d'un combinateur électronique très efficace : 16X16X8 = 1248 avec séquenceurs aller-retour, aux manuels et au pédalier.

Il a été un élément important de la vie musicale lyonnaise après la seconde guerre mondiale. L'organiste titulaire en 1948 invita à la tribune : Marcel Dupré, Pierre Cochereau, Maurice Durufle, Gaston Litaize, Jeanne Demessieux, Jean Langlais et Marie-Claire Alain.

Il a été classé au titre des Monuments Historiques en 2007.

Eglise du Saint-Nom de Jésus

L'orgue Merklin a été construit en 1898. Sa bénédiction eut lieu le 4 août 1900. En 1903, lors du départ des Frères dominicains, il fut démonté et mis en dépôt. En 1912, il fut remonté à la place qu'il occupe aujourd'hui et inauguré le 28 avril 1912. En 1953, Paul Couëffé fut nommé organiste titulaire, poste qu'il occupera pendant soixante et un ans. Il en fera un haut lieu musical. Il sera remplacé alors par Philippe Quattrocollo.

C'est le facteur d'orgue Michel Jurine qui a procédé à sa restauration.

Eglise Notre-Dame de Bellecombe

L'orgue a été fabriqué par la Manufacture Michel- Merklin et Kuhn et installé en 1908. Il fut béni le dimanche 7 mars 1908 par le vicaire général Mgr Bonnardet. Le curé était le Père G. Jarrosson qui sera nommé plus tard curé de Saint-Nizier à Lyon.

LES ORDURES OU ÉQUEVILLES

Au XVIII^e siècle, au moment où naît l'urbanisation de la plaine des Brotteaux, le ramassage des ordures est assuré par des « âniers » qui passent dans les rues avec leur tombereaux tirés par des ânes. Il est à noter que ce terme d'âniers était encore utilisé dans les années 1950 pour désigner les éboueurs, tout comme le terme d'« équevilles » né aussi au XVIII^e siècle. Cette activité n'était pas une profession en soi car elle était pratiquée par des cultivateurs, des maraîchers qui utilisaient les immondices pour fertiliser leurs terres, situées dans la proche campagne. Le matin, c'était le ramassage dans les rues, l'après-midi, l'épandage dans les champs. Il faut dire qu'avant leur passage, les chiffonniers lyonnais, les « biffins » récoltaient toutes les matières valorisables et revendables à l'industrie telles que le verre, le métal, les os, les chiffons et les papiers. Ce système continua au XIX^e avec ses failles, car l'indiscipline chronique de la population qui, ignorant les arrêtés municipaux, jetait ses équevilles dans le Rhône posait de véritables problèmes d'hygiène. Pourtant, le maire Henri Vitton avait établi, le 17 janvier 1825, la charte fondatrice du nettoyage des rues qui soumet propriétaires et locataires à de nombreuses obligations ; balayage des boues, des immondices et des glaces. Les dépôts devaient être ensuite enlevés (art.9) par les tombereaux de nettoyage tous les jours.

A partir de la deuxième moitié du XIX^e, les idées hygiénistes se répandent grâce aux nombreuses associations lyonnaises. Lyon est la première ville en France à installer des boîtes à ordures : l'arrêté Berger édicté à Lyon en 1878 aurait été le modèle des arrêtés Poubelle de 1883. Mais si Lyon est en avance dans la généralisation de l'emploi des seaux à immondices, elle est en retard dans le domaine des tombereaux d'enlèvement et de leur étanchéité ; les « jardinières » utilisées sont des véhicules non couverts. Elus et techniciens font de nombreux voyages pour s'informer, l'Allemagne est privilégiée, mais aussi la Grande Bretagne et la Suisse. E.Herriot organise l'Exposition internationale d'hygiène en 1907 pour justifier le statut de « ville hygiéniste ». La ville est de plus en plus exigeante envers les entrepreneurs privés chargés du ramassage des ordures, elle contrôle les rondeurs (éboueurs de l'époque) qui exécutent le service. L'idée d'un service public commence à germer dans les esprits. E.Herriot écrit en 1907 : « Il y aura lieu de réserver un quartier de la ville (dans les 2^e, 3^e et 6^e arrondissements) pour expérimenter le système de régie directe » ce sera fait progressivement après la guerre de 1914-1918, les services seront équipés de bennes hygiéniques de type Roch, dans les années 20. En 1930, est inaugurée la première usine d'incinération. En 1934, la ville dispose de tombereaux mécanisés (24 à essence et 9 électriques de marque SOVEL), tandis que les entreprises privées (chargées d'un tiers du service) utilisent 62 tombereaux hippomobiles bâchés. L'enlèvement des immondices est journalier entre 7h et 9h30, même le dimanche. Le 6^{ème} arrondissement est desservi par l'entrepreneur Ray.

C'est la révolution hygiéniste qui a fait naître un nouveau métier, celui de « rondeur ». Le premier syndicat formé par les rondeurs naît en 1892. Ceux-ci ne cesseront de se battre pour que leur activité soit totalement reconnue.

A la fin des années 30, le contrôle du ramassage des ordures par la ville est complet, fini le temps des âniers. Même si pendant la deuxième guerre mondiale, par faute de carburant, il a fallu retourner aux méthodes d'autrefois.

En 1969, la création de la COURLY va permettre une meilleure gestion du ramassage ainsi que la mise en place d'un certain nombre d'innovations. Le sac poubelle, puis la motorisation, l'automatisation de la collecte vont réduire les risques de santé encourus par les éboueurs qui s'appellent de plus en plus « ripeurs ».

La mise en place progressive du tri sélectif, à partir de 1996 a représenté une véritable révolution dans la mesure où l'habitant devenait beaucoup plus responsable.

Parallèlement, s'est enclenché un mouvement de privatisation qui pousse les collectivités à recourir à des prestataires privés. Au XXI^{ème} siècle, le service de collecte est partagé entre le secteur public et le secteur privé, lui-même partagé entre différents groupements. Ce système présente l'avantage d'être moins onéreux et d'alléger la charge de gestion de conflits qui sont très nombreux dans le secteur des déchets. Depuis 2007, le Grand Lyon est minoritaire par rapport au privé.

Le métier d'éboueur ou de ripeur se caractérise par son indépendance, peut-être héritée de celles des rondeurs. Par exemple, avec la pratique du « fini-parti », c'est-à-dire que l'on rentre chez soi quand le travail est terminé. La tournée est sensée se dérouler entre 6h et 13h.

On peut penser que la collecte des ordures est amenée à évoluer dans la mesure où la réduction des déchets est un objectif à atteindre et que les composteurs commencent à naître pour les déchets alimentaires. Deux existent déjà dans le 6^e, un dans le jardin partagé de la rue des Emeraudes, un autre quai de Serbie a été inauguré en novembre 2015.

P comme PATRIMOINE

PATRIMOINE DU 6^E

Le 6^e arrondissement possède quelques monuments historiques inscrits et/ou labellisés :

Maison Barioz – architecture flamande de béton et de brique – située quai Sarraill qui a accueilli le Consulat des Etats-Unis.

Le boulevard des Belges avec ses hôtels particuliers du début du XX^e siècle – ayant un accès direct sur le Parc de la Tête d' Or.

Brasserie des Brotteaux et sa marquise avec ses céramiques Art Nouveau – ouverte en 1913. Labellisée le 10 mars 2003.

Gare des Brotteaux (13-15 place Jules Ferry) – inscrite au MH par arrêté du 7 mai 1982 – Elle cessa toute activité en 1983 au profit de la Gare de la Part-Dieu. Elle abrite désormais dans le grand hall une salle des ventes. Labellisation le 10 mars 2003.

Eglise Saint-Pothin (place Edgar Quinet) construite entre 1841 et 1843 inscrite au MH par arrêté du 2 février 2007. Elle possède un orgue Merklin classé au titre des MH en 2007. Elle est la première grande église de la rive gauche.

Eglise de la Rédemption construite entre 1867 et 1877 par les architectes Benoit père et fils. Elle contient cinquante vitraux des maîtres verriers Bégule, Magnin et Lavergne ainsi qu'une piéta de Fontan (1894) Elle possède un orgue Merklin classé au titre des MH en 2015.

Fontaine de la place Maréchal Lyautey – inscrite au MH par arrêté du 28 juillet 1975 – construite en 1865 par le sculpteur Guillaume Bonnet. A l'occasion de la construction du métro A, la fontaine a été rénovée et la statue a été tournée de 180° pour faire face au cours Franklin Roosevelt.

L'ancien Hôtel Lugdunum datant de 1924 – face à la Gare des Brotteaux.

Le Palais de Flore datant de 1930 : immeuble d'habitation Art Déco (entre le 8 Bd Jules Favre et la rue Waldeck-Rousseau) labellisé le 10 mars 2003.

Le Lycée du Parc – construit entre 1910- 1912- a été labellisé le 10 mars 2012.



[Photo 87/Parc de la Tête d'Or : Grille Monumentale © AC Lyon, 4FI 546]

Le Parc de la Tête d'Or est inscrit au MH par arrêté du 4 novembre 1982 pour : les Grilles des 2 portes (Enfants du Rhône et Montgolfier), les Serres des camélias et des Pandanus, les Monuments aux Enfants du Rhône et de l'Île du Souvenir – qui tous deux ont été labellisés le 10 mars 2003.

PALAIS DE FLORE

Cet immeuble bâti en 1930 par l'architecte stéphanois Clément Laval, occupe une parcelle de forme complexe, bordée de trois rues : le boulevard Jules-Favre à l'est, la rue Waldeck-Rousseau à l'ouest et la rue Fournet au nord. Il évite les cours intérieures et ménage sur les rues secondaires des espaces libres pour mettre à distance le voisinage.

Construit sur une ossature métallique, il élève ses dix étages sur 40m de hauteur. En 1930, c'est le plus haut bâtiment d'habitation de France et même d'Europe.



[Photo 88/Palais de Flore. Cliché G. Lambertin-Emptoz]

Les façades se caractérisent par la présence de bow-windows et de ferronneries géométriques. L'élévation est couronnée en ses angles par des coupoles surnommées "casques anglais". Un garage privé a été prévu en sous-sol, converti dans les années 1980 en espace de parkings à destination des copropriétaires.

L'entrée située au 10, 12 boulevard Jules-Favre est l'entrée de l'immeuble d'habitation. Les trois autres (51, rue Waldeck-Rousseau ; rue Fournet ; angle du boulevard Jules-Favre et de la rue Waldeck-Rousseau) donnent accès à des espaces rénovés où se sont installés des sièges d'entreprises ou des cabinets de médecins. Enfin, la sortie de garage est située au 8, boulevard Jules-Favre. La partie habitable offre une double distribution. L'intérieur du vestibule-sas a été décoré, comme l'indique l'inscription près de la rampe d'escalier du hall d'entrée par l'architecte d'intérieur Armand Lervy. Dans le couloir qui donne accès de part et d'autre aux escaliers, se trouve la loge de concierge, agrandie récemment de l'ancien local pour boîtes aux lettres. La distribution intérieure est simple : chaque escalier distribue trois appartements par palier, et s'enroule autour de deux ascenseurs, dont la cage est ornée de ferronneries.

CADRANS SOLAIRES

CADRAN SOLAIRE 2 place Maréchal Lyautey



[Photo 89/2 place Maréchal Lyautey. Cliché J.P. Devigon]

Cet immeuble s'appelait jadis « la Maison de l'Aigle ».

Ce cadran ne comporte aucune date et aucune signature.

Ce cadran imposant est placé entre deux mansardes de l'immeuble. Il est gravé et peint en brun-rouge à même la pierre de construction. Il repose sur une corniche encadrée par deux pilettes ornées de chapiteaux corinthiens. Sur le dessus, se trouve une autre corniche surmontée d'un fronton triangulaire. Dans la niche vide, il y aurait eu un aigle qui aurait été emporté par un vent du midi d'une extrême violence.

Ce cadran est entouré sur les côtés droit et gauche ainsi qu'à la base de bandeaux où sont inscrits les heures en chiffres romains. Entre les chiffres, on remarque des lignes fléchées vers l'intérieur indiquant les demi-heures. Au-dessus d'un croissant a été planté un style assez long reposant sur une longue jambe d'appui fixé au centre de la ligne XII. En travers, sur la hauteur, on distingue sept arcs d'inclinaison variable comportant à chaque extrémité un signe du zodiaque. Les lignes d'heures partant du croissant coupe ces arcs jusqu'à la base. Au centre se trouve un 8 de chaque côté duquel sont mentionnés les mois. Dans la partie la partie basse du 8, deux flèches indiquent le sens de lecture de la courbe. Sur cette courbe, des tirets indiquent les jours. La lecture de la date/déclinaison se fait à l'ombre commune du style et de sa jambe. En haut de l'arc du solstice d'hiver sont gravés en gros caractères « HIVER » et « AUTOM ». En bas on trouve « ETE » et « PRINT ».

Ce magnifique cadran est masqué par les feuilles. Aucun panneau n'indique aux touristes son existence ainsi que l'explication de son contenu. Il est donc pratiquement invisible et mériterait d'être mis en valeur.

CADRAN SOLAIRE ORSI

Il est situé assez haut sur la façade du restaurant Pierre Orsi et donc difficilement visible. Il est carré et mesure environ 40 cm de côté. Il est sans doute en métal peint en gris-bleu. Le pied de style de forme triangulaire est entouré d'un croissant. Un cercle intérieur contient les heures indiquées en numérotation romaine avec les chiffres orientés vers le pied de style éventail. Les demi-heures très raccourcies sont fléchées vers le centre et positionnées entre les chiffres des heures. Des tirets intermédiaires donnent les quarts d'heure.



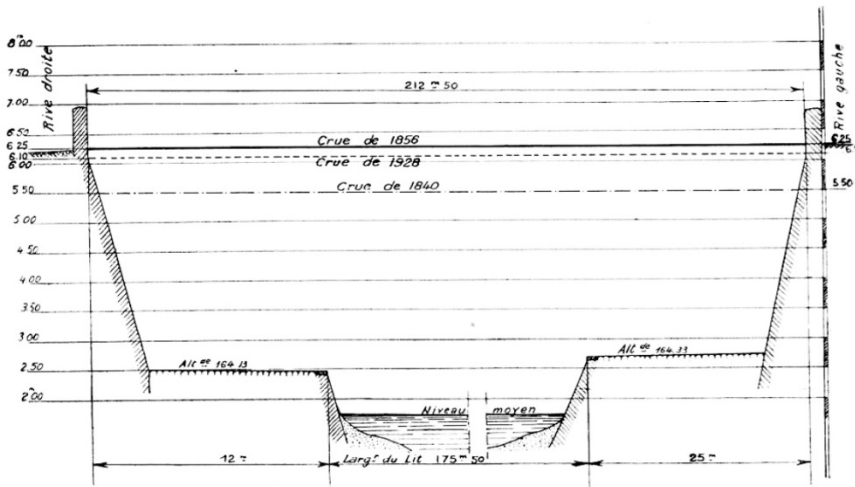
[Photo 90/3 place Kléber. Cliché J.P. Devigon]

Au-dessus du style entre les chiffres III et VIII, il reste une inscription sur trois lignes : « J'AI ETE FAIT ET POSE PAR NICOLAS POLONCEAU PRIEUR CURE DE VILLAIN en 1774 »

Q comme QUAIS

QUAIS ET BAS-PORTS

Dans la ville même les quais ont été construits ou surélevés après l'inondation de 1856 pour dépasser la plus haute crue connue et jouent le rôle de digue autant que de promenade.



[Photo 91/Les bas-ports du Rhône et la protection de Lyon contre les inondations. Crues de 1840, de 1856 et de 1928 au pont Morand (à 10 m en aval du pont). © H. Villien, 1937]

PONTS ET PASSERELLES

La rive gauche du Rhône est restée pendant longtemps reliée à la ville de Lyon par l'unique pont de la Guillotière.

Au XVIII^e siècle, l'Hôtel-Dieu (les Hospices civils ne naîtront qu'en 1802), propriétaire de très grands terrains sur cette rive gauche, avaient exercé son monopole du passage du Rhône en installant des bacs à traile payants (jusqu'à trois en 1763) pour transporter les Lyonnais désireux de se distraire dans la plaine des Brotteaux riche en attractions de toutes sortes.

LE PONT MORAND

L'architecte urbaniste Jean-Antoine Morand va se battre pour obtenir l'autorisation de construire un pont dans l'axe de la Grande Allée existante (cours Franklin Roosevelt). Ce sera chose faite le 4 janvier 1771, lorsque Louis XV lui accorde, ainsi qu'à sa compagnie, le droit de construire un pont en bois et de percevoir un péage. L'Hôtel-Dieu doit s'incliner. Les travaux durent trois ans ; le pont est inauguré en avril 1775 par le comte de Provence, futur Louis XVIII. La société Saint-Clair, créée par Morand encaissait les droits de péage. Elle fit de gros bénéfices lors de l'envol de la Montgolfière le « Flesselles » dans la plaine des Brotteaux, le 19 janvier 1784, auquel une foule énorme venue de Lyon voulait assister. Ce pont est appelé au début pont Saint-Clair, du nom du faubourg de Lyon où il commençait (aujourd'hui quartier Tolozan). Il porte ensuite le nom de pont Affranchi en 1793, pont des Victoires en 1794 puis pont Morand, vers 1810. En 1866, il arrive en tête des ponts lyonnais pour sa fréquentation : 33 000 piétons et 2378 voitures par jour. Plusieurs fois reconstruit, il devient inadapté à la navigation, en particulier ses arches sont dangereuses pour les nombreux radeaux qui viennent de l'amont chargés de bois ou de pierres de taille débarqués en aval, de chaque côté du pont de la Guillotière. Aussi, la loi du 5 août 1879 décide la construction d'un pont à structure métallique pour le remplacer. Celui-ci sera terminé en 1890. Son arche centrale est détruite par les Allemands le 1er septembre 1944. Le 3 février 1945, un pont provisoire en bois est ouvert pour permettre la circulation en attendant la fin des travaux de reconstruction. Le pont définitif est rouvert le 3 avril 1948 ; il durera jusqu'en 1974 pour laisser la place à un nouveau pont en béton précontraint qui permettra le passage dans son tablier de la première ligne du métro. Il sera inauguré en 1976.



[Photo 92/Pont Morand en 1910 © AC Lyon, 4FI 3169]

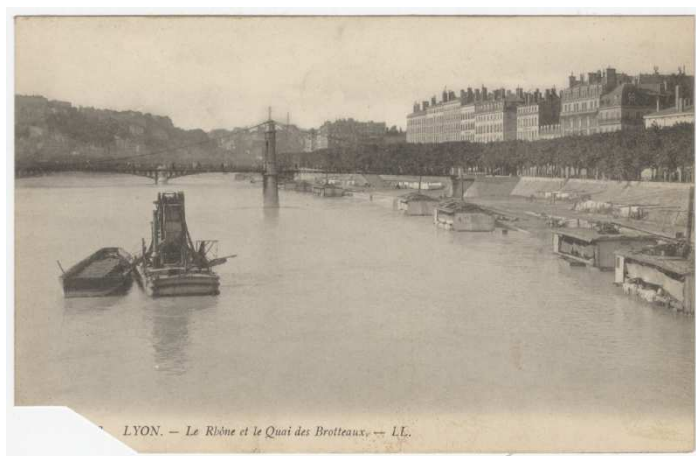
LE PONT LAFAYETTE

Né lui aussi de la nécessité de relier la ville à la rive gauche qui commence à s'urbaniser, il est ouvert à la circulation le 1^{er} octobre 1828 sous le nom de pont du Concert (car il part de la place du Concert aux Cordeliers) puis de Charles X. En 1831, Louis-Philippe s'empresse de le débaptiser pour rendre hommage à celui qui l'avait soutenu : La Fayette. Il fera de même pour le cours Charles X qui deviendra le cours La Fayette.

Il comptait 9 arches de bois de chêne et de sapin sur des piles de pierre de Villebois mais, endommagé par les crues successives, il fut remplacé en 1890 par le pont actuel, en acier. La décoration est soignée : garde-corps en fonte moulée, balustres en pierre de Villebois et, sur les piles, des copies des allégories du Rhône et de la Saône par Coustou. Détruit en partie lui aussi en 1944, il est reconstruit à l'identique et ouvert en 1946.

LA PASSERELLE DU COLLEGE

Après la mise en place des ponts Morand et La Fayette, le développement des parties nord des Brotteaux se poursuit. Beaucoup d'enfants fréquentent le Collège (ancien Collège des Jésuites devenu lycée Ampère), les relations commerciales des deux rives sont importantes. La nécessité d'une passerelle se fait jour. La construction est décidée le 28 mai 1842, sous la Monarchie de Juillet. Les travaux sont terminés en 1844. Cent ans plus tard, détruite par les Allemands, elle sera reconstruite pratiquement à l'identique.



[Photo 93/Passerelle du Collège en 1910 © AC Lyon, 4FI 3142]

LE PONT SAINT-CLAIR

Ce pont reliait le quartier Saint-Clair sur la rive droite du Rhône, au niveau de la montée Bonnafous, au quartier des Brotteaux sur la rive gauche, au niveau de la place d'Helvétie qui s'est appelée à un moment place du pont Saint-Clair. En 1844, la Compagnie des Ponts sur le Rhône construit un premier pont au tablier supporté par deux câbles et par huit colonnes égyptiennes placées sur les culées des deux piles. Inauguré en 1846, il est nommé pont Louis-Philippe, le monarque de l'époque, ou pont égyptien ; en 1848 il devient le pont Saint-Clair. Malheureusement, le 29 juin 1854, lors de la crue du Rhône, il est détruit par un moulin à grains avec roues à aubes qui s'est détaché de la rive droite. Il est reconstruit et rouvert en 1854.

Il portera ensuite, en 1931, le nom de pont Vaïsse en hommage au préfet de Napoléon III à l'origine des transformations urbaines de Lyon. Dynamité en 1944, réparé et rouvert à la circulation le 26 novembre le pont durera jusqu'en 1952, concurrencé par le pont De Lattre de Tassigny voisin. Sur la place d'Helvétie, une plaque commémore son existence.

LE PONT WINSTON CHURCHILL

A l'emplacement de la boucle du Rhône, il n'y eut longtemps aucune possibilité de passer à cause des marécages qui envahissaient la rive gauche. C'est seulement à partir de la construction de la digue du Grand Camp (achevée en 1859) qu'il devint envisageable de créer un pont dans le prolongement de la montée de la Boucle. Ce fut d'abord un pont de bateaux à usage militaire que le maréchal de Castellane fit construire en 1862 pour réduire le trajet du camp de Sathonay jusqu'au Grand Camp (actuel campus de La Doua). Au même endroit, en 1872, un entrepreneur lance une passerelle pour faciliter l'accès à l'Exposition Universelle qui se tient dans une partie du parc de la Tête d'Or, en bordure du quai du Rhône. Enfin, à la suite d'une pétition des habitants de la rive droite un véritable pont est construit ; il est ouvert à la circulation le 1^{er} janvier 1904 mais le maire Victor Augagneur refuse de l'inaugurer à cause de son esthétique très contestée. On l'appela pont de la Boucle jusqu'à ce que Louis Pradel le baptise pont Winston-Churchill le 28 janvier 1966. En 1977, c'est la construction de l'ouvrage actuel, inauguré en 1983 par le maire Francisque Collomb.

LE PONT DE LATTRE DE TASSIGNY

Ce pont doit son existence au tunnel de la Croix-Rousse terminé en 1952. L'année suivante l'on détruit le pont Saint-Clair situé un peu en amont et l'on construit un nouveau pont dans l'alignement du tunnel. Il est inauguré en 1958 sous le nom de pont de Lattre-de-Tassigny. Cela entraînera une transformation de la rue Duquesne qui va perdre une partie de son identité en se réduisant à un lieu de passage automobile.

LA PASSERELLE DE LA PAIX

Par décision du conseil municipal du 22 octobre 2012, le Grand Lyon construit entre la Cité Internationale et le parc de Saint-Clair, sur la commune de Caluire et Cuire une passerelle dédiée aux modes doux, constituée essentiellement de bois et d'acier. Après deux ans de travaux, elle est terminée en 2014.

Traverser un pont n'a pas toujours été gratuit. Jusqu'en 1860, il fallait payer un droit de passage. Napoléon III en visite à Lyon en 1860 décide la suppression des droits de péage : les ponts du Rhône sont rendus à la gratuité. Pour remercier l'Empereur, les habitants, par souscription, font édifier par Tony Desjardins de 1862 à 1865, une magnifique fontaine surmontée d'une statue de femme sculptée par Guillaume Bonnet dans du marbre de Carrare et représentant la ville de Lyon ; elle est située sur la place Maréchal Lyautey d'aujourd'hui.

LE BRETILLOD

Le « bretillod » est un nom lyonnais pour désigner les petits îlots le long du Rhône. Il est formé de petites plages de sable fin ou de galets ainsi que de bosquets.

C'est un espace sauvage préservé qui occupe les bords du Rhône – sous le quai Charles de Gaulle – où l'eau y est claire. Il permet à l'eau de déborder sans risque quand le débit est trop important. Cet écosystème est habité par des canards, des hérons, des martins-pêcheurs, des castors et la nature est telle qu'au XIX^e siècle. On y trouve des chemins rocailleux bordés de feuillus apportant un ombrage appréciable.

Les chiens ont le droit de s'y promener sans laisse. Mais la baignade reste interdite pour tout le monde parce que le courant y est parfois fort.

C'est un « paradis caché » à l'abri des voitures, du bruit et de la pollution.

QUAIS RIVE GAUCHE : AMÉNAGEMENTS 2002-2007

La rive gauche des berges du Rhône a été entièrement réaménagée en espaces verts, voies de circulation aux modes de déplacements doux (piétons, cyclistes, rollers) et lieu de détente et de loisirs sur cinq km du parc de la Tête d'Or au parc de Gerland.

Le stationnement des voitures sur les bas-ports a été supprimé. En conséquence deux parkings ont été créés dès 2002 : l'un sous une partie de la place Maréchal Lyautey pouvant accueillir 725 véhicules et l'autre à la Fosse-aux-Ours pour 450 places.

La végétation est composée de strates herbacées, dominées par les graminées, et d'arbres choisis pour leur résistance aux crues. Une partie est en pelouse accessible à la détente et au déjeuner sur l'herbe. Des péniches logements et des péniches « restaurants et bars » sont amarrées en bordure du Rhône avec des terrasses. Ces dernières sont essentiellement dans le 3^e arrondissement. Un éclairage bien choisi permet de se promener le soir en toute tranquillité. Il est blanc légèrement bleuté sur le mur en pierre qui sert de réflecteur

L'inauguration a été faite en mai 2007. C'est une réelle réussite. La fréquentation est importante. C'est devenu un lieu de promenade calme, agréable et de détente en famille ou pour les étudiants. Il permet de voir la ville autrement. Les aires de jeu avec deux toboggans font la joie des petits.

PÉNICHES

La **péniche** est un bateau d'origine flamande où la batellerie est constituée de bateaux à fond plat, fabriqués généralement en sapin ou en chêne. Elle est l'embarcation principale d'un convoi, halée depuis la berge par des bêtes de somme et plus tard vers 1900-1920, tirée par des remorqueurs.

Depuis 1879, elles sont standardisées au gabarit Freycinet lié au passage des écluses : 38,50m de long et 5cm de large. Elles portent jusqu'à 350 tonnes de marchandises en rivière profonde. Traditionnellement, cette cale est divisée en trois parties.

A l'arrière se trouve le logement du batelier et de sa famille, le tiau ou cabine commune réunissant cuisine, salle à manger, dortoir surmonté généralement de la cabine de pilotage. Sur la proue de ce « bateau amiral » se dresse la Croix de l'équipage devant accorder aux hommes comme aux marchandises la protection divine. Cette croix des mariniers est en bois, sculptée.

Chargée de tous les attributs de la profession marinière, elle est le symbole du marinier puissant, libre et indépendant. Ses emblèmes peuvent revêtir un caractère religieux ou profane. Les dernières péniches en bois utilisées pour le transport de marchandises ont disparu après la Seconde Guerre mondiale.

C'est seulement en juillet 2005 que des poteaux ont été implantés, pour servir à l'amarrage des embarcations. Ces pieux sont appelés *duc-d'Albe* en souvenir de Ferdinand Alvare de Tolède, troisième Duc d'Albe. Il donna son nom aux pieux auxquels, il fit attacher ou amarrer son navire au cours d'une escale au Portugal. On nomme aujourd'hui « duc-d'Albe » tous les dispositifs longilignes plantés au fond des chenaux maritimes ou près des berges de lacs, rivières ou canaux et destinés à amarrer les navires ou embarcations d'eau douce.

Ces pilotis peuvent être fabriqués en bois, tubes métalliques, en ciment ou tous autres matériaux résistants aux fortes tractions et pour les poteaux l'humidité.

Là où des « *plattes* » (bateaux-lavoirs) étaient amarrées rive gauche, aujourd'hui ce sont les bateaux-logement qui sont le long du quai de Serbie.

Depuis 2005, les péniches logement du Rhône, ainsi que les bateaux commerciaux et passagers, stationnent avec plus de facilité et de sécurité.

Les nombreuses péniches logement sont issues de péniches de transport, ou achetées en état par des fous amoureux des bateaux et des fleuves qui les ont transformés en appartement flottant. Ils doivent être respectueux de leur environnement.

Sur les berges du Rhône aujourd'hui, lors de l'aménagement des berges, en 2005, les lyonnais ont pu enfin se réappropriier les berges de leur fleuve.

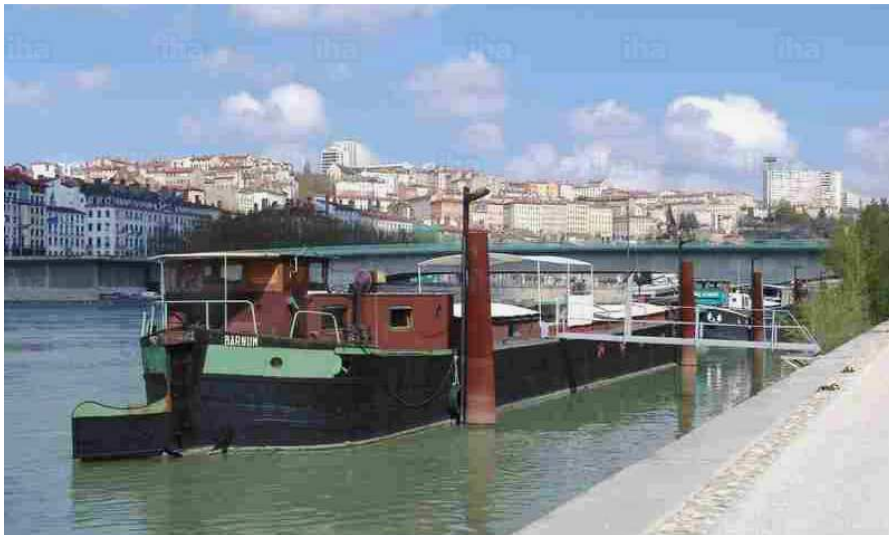
Aujourd'hui, les quais sont équipés de duc d'Albe, longs pieux de métal appelés aussi "corten" qui sont enfoncés dans le lit du fleuve afin de permettre aux bateaux logements, amarrés là depuis plus de 20 ans, de venir s'y appuyer.

On retrouve ces dispositifs **également à Venise**, où les gondoles viennent s'amarrer.

Sur la péniche, l'eau de la ville arrive par des tuyaux qui doivent enjamber l'eau depuis le quai jusqu'aux bords du bateau et qui est utilisé pour l'arrivée de l'eau et de l'électricité. Tout cela en passant sous l'eau depuis la berge, pour remonter dans le duc d'Albe.

Au sommet de celui-ci : la prise électrique est sécurisée ainsi que le robinet d'arrivée d'eau.

Les habitants du fleuve donnent volontiers les informations demandées et accueillent les pêcheurs sous les frondaisons des arbres du Rhône, génération spontanée habituelle aux berges de ce fleuve parmi lesquels on trouve toute la variété des saules.



[Photo 94/Péniche quai Sarrail]

Sur nombre de cartes postales de Lyon, les péniches figurent en bonne place. Elles arborent des drapeaux aux couleurs de Lyon et font partie du décor de la ville.

Le Rhône doit en effet être dragué tous les 10 ou 15 ans pour en désensabler les rives.

Sans ce désensablage régulier, impossible d'amarrer des bateaux qui gîtent les week-ends d'hiver, quand les exploitants d'énergie du Rhône (EDF et CNR) font tourner leurs barrages à plein régime.

Le dernier dragage correct remonte à 1997. Des opérations ont été menées en urgence depuis les berges après les ensablements de novembre 2012 et novembre 2015.

Cultes

CULTE CATHOLIQUE

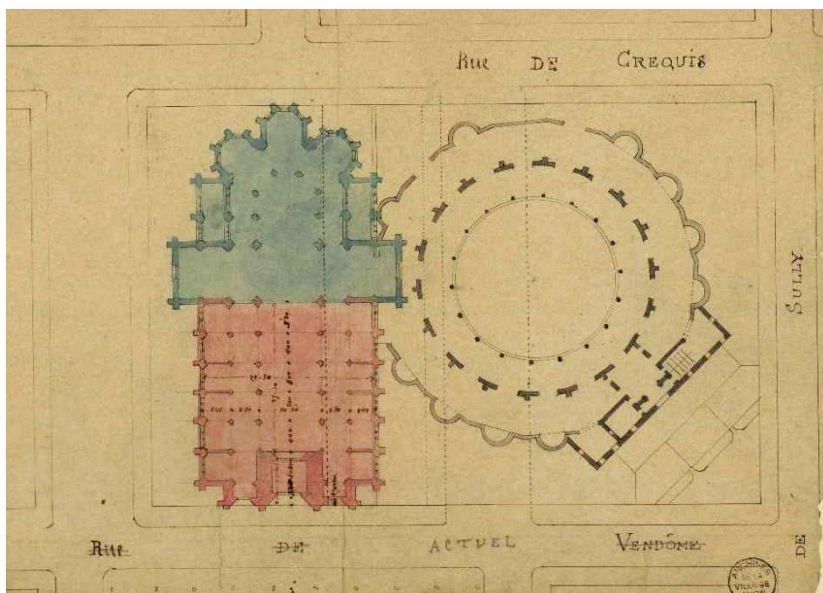
La transformation du quartier et l'arrivée massive de populations sur la rive gauche du Rhône vont entraîner la création de nouvelles paroisses et la construction de lieux de culte. Hormis Saint-Pothin, construite sous la Monarchie de Juillet, les quatre autres églises seront construites avec beaucoup de difficultés dans la deuxième partie du XIX^{ème} siècle. Dans ce quartier de grande précarité et de pauvreté, les terrains sont soit achetés aux Hospices Civils de Lyon – qui en ont fait une opération immobilière et de salubrité (St Nom de Jésus, Rédemption), soit proviennent de dons de particuliers (famille Serre – Notre-Dame de Bellecombe). De petites chapelles provisoires sont installées pendant la construction. Chaque paroisse va créer son école, ses mouvements de jeunesse (scouts) et plus tard son cinéma de quartier. Ces églises doivent être imposantes. Ainsi, la Rédemption avec un clocher de 84 m de haut ; ou le clocher de Notre-Dame de Bellecombe véritable « phare » au milieu de nulle part. Mais de nombreux aléas vont entacher la construction de ces édifices : guerre de 1870, manque important de financement, longues et dures négociations avec les propriétaires de l'Alcazar pour la Rédemption, rivalité acerbe entre pro et anti cléricaux en cette fin de XIX^{ème} siècle. La communauté dominicaine du St Nom de Jésus sera expulsée à trois reprises : 1870, 1880 et 1905.

De ce fait, les édifices ne seront jamais entièrement terminés : la Rédemption ne verra jamais son clocher, St Joseph ses tours en façade et de nombreuses sculptures ne seront pas réalisées ; seule Notre-Dame de Bellecombe fut entièrement construite.

ÉGLISE SAINT-POTHIN (1841-1843) : œuvre de l'architecte Crepet est de conception néoclassique. La paroisse fut fondée en 1825 mais le culte se déroulait dans un entrepôt. Les Hospices cédèrent un terrain de 1856 m² en 1835 occupé par de grands jeux de boules ce qui permit la construction de l'édifice. Noter à l'intérieur côté sud un tableau de 1656 : St Paul face à l'aréopage provenant de ND de Paris. Le cœur surmonté d'une coupole a été réaménagé et modernisé par P.Prunet en 1954/1955. Elle fut la première paroisse du 6^e.

ÉGLISE du SAINT-NOM de JÉSUS (1866-1888). Les Dominicains se fixent sur un terrain dénommé « le Pré des Marguerites », l'ancien Pré du Lac rue Bugeaud. Bien que les travaux soient confiés à l'architecte Bresson, c'est surtout l'œuvre du prier provincial le Père Danzas. C'est lui qui élabore les plans du couvent, réalise le suivi des travaux allant jusqu'à créer lui-même les vitraux qui seront réalisés directement au sein même du couvent. Cet édifice est tout en longueur sans transept.

ÉGLISE de LA RÉDEMPTION (1867-1877) due aux architectes Benoit, père et fils. C'est une des plus vastes de Lyon. Noter les statues de Fabisch, Fontant ou Boulat ainsi que les cinquante vitraux réalisés par des maîtres verriers les plus renommés. Il possède les grandes Orgues symphoniques de Joseph Merklin.



[Photo 95/Plan de l'église de la Rédemption et de l'Alcazar, 1869 © AC Lyon, 3S0603]

ÉGLISE SAINT-JOSEPH des BROTTTEAUX (1885-1888). Une première église a existé angle rue Ney-rue de Sèze. L'église actuelle rue Masséna avec des influences byzantines et de style néogothique est construite suivant les plans du lyonnais Gaspard André – architecte des Célestins, du Grand Temple protestant du quai Augagneur et de la fontaine des Jacobins. Louis Mortamet poursuivra partiellement la construction en 1932. C'est pour honorer de nombreux petits métiers et en particulier celui de menuisier que le nom de saint Joseph sembla tout indiqué pour cette paroisse.

ÉGLISE NOTRE-DAME de BELLECOMBE (1891-1895). Cet édifice de style néogothique fut construit par l'architecte Pierre Duret dans un quartier modeste et peu bâti, grâce à la forte participation de la famille Serre. La fresque de chœur et les statues d'Aubert ou Castex sont assez remarquables.

CULTE PROTESTANT

Le protestantisme s'implante rapidement à Lyon au XVIème siècle du fait de sa position géographique proche de la Suisse et de l'Allemagne. Les protestants « historiques » calvinistes reçoivent de Napoléon en 1803 la Loge du Change, dans le Vieux Lyon. Entre 1810 et 1820, on constate une forte immigration d'Allemands et de Suisses à Lyon de confession luthérienne due à l'activité économique florissante de la ville. Ce n'est qu'en 1892 que s'est créée l'Eglise Luthérienne rue Fénelon.

En 1828 Adolphe Monod fonde l'Eglise Evangélique de Lyon. L'Eglise Evangélique Baptiste est située 85 cours Vitton. L'Eglise Evangélique de Pentecôte est installée depuis 1975 99 rue Robert.

On retrouve la trace d'un asile protestant pour les domestiques allemands au 61 rue Garibaldi.

En 1962, l'Armée du Salut crée avenue Thiers un centre d'hébergement et de réinsertion sociale de 115 places mixtes – toujours en activité.

CULTE ORTHODOXE

Au 5 de la rue Ste Geneviève, se trouve un édifice au clocher à bulbe bleu – digne de la grande et sainte Russie. C'est ici qu'en 1938 l'archiprêtre Pouchkine fonda un lieu de culte pour le rassemblement de la Communauté russe exilée après la révolution bolchevique. Le premier office eut lieu en 1946. Aujourd'hui cette église rassemble les descendants des russes blancs ainsi que les néo-arrivants (russes, ukrainiens, bulgares,...) et les français orthodoxes. En 1976, les fidèles ont célébré pour la première fois le martyr des premiers lyonnais pour montrer leur assimilation à la communauté chrétienne.

On peut admirer le clocher à bulbe ainsi que la très belle iconostase et de nombreuses icônes typiques de l'art russe.

En 2002 est née la paroisse Saint Jean le Russe, dont le culte est célébré 4 petite rue de la Viabert.

La paroisse de la Protection de la Mère de Dieu est hébergée depuis quelques années 146 rue Sully dans la Chapelle de l'église Saint-Joseph des Brotteaux.

OSSUAIRE des BROTTTEAUX

En 1793 des Lyonnais défendent la plaine des Brotteaux contre les troupes républicaines de la Convention. Ils ont installé des postes de combat sur le cours Morand. Le pont Morand est fortifié également. Le 29 septembre, l'armée de Dubois-Crancé a raison de ces résistants. Il s'en suivra une répression sanglante.

Entre le 12 juillet et le 12 octobre 1793, Joseph Chalier – au nom de la République – fera exécuter environ 2 000 Lyonnais dans la plaine des Brotteaux. En 1795, pour rendre hommage aux victimes, sera construite une petite chapelle qui sera détruite en 1796. En 1814, une souscription est ouverte pour construire un temple dédié aux martyrs. Entre 1814 et 1819 sera édifié sur un terrain cédé par les Hospices un monument pyramidal. En 1823, les familles obtiendront l'exhumation des corps et les ossements seront transférés dans la crypte de ce monument.

Pour pouvoir prolonger la rue de Créqui, cette chapelle sera détruite.

En 1901, sera construite la chapelle actuelle de style byzantin, située à l'angle des rues de Créqui et Louis Blanc. En 1906, les ossements seront transférés dans la crypte auprès de ceux du comte de Précý. La chapelle fut bénie le 2 août 1906.

Les Congrégations religieuses

Tout au long du XIXe siècle, de nombreuses congrégations se sont installées aux Brotteaux considérés comme terre de mission avec une population ouvrière croissante. L'autre objectif était d'éduquer les jeunes de familles aisées venues s'installer dans ces nouveaux quartiers. Dans le même temps, s'ouvre un grand nombre de foyers destinées aux jeunes filles, venues travailler à la ville ou venues faire leurs études secondaires voire supérieures.

LES COMMUNAUTES MASCULINES

Les Dominicains du Saint-Nom-de-Jésus

La construction du couvent et de l'église (entre 1854 et 1858) correspond à la réimplantation en France de l'ordre des Dominicains et à la création d'une nouvelle province en 1850, à l'initiative du Père Lacordaire (1802-1861).

Les religieux s'installent dans le quartier des Brotteaux en cours d'urbanisation et qui constitue pour eux une terre de mission. Grâce au soutien de Camille Rambaud, ils entreprennent la construction d'un couvent et d'une vaste église, bénie par le cardinal de Bonald le 16 août 1863.

En 1909, à la suite de l'expulsion en 1903 des congrégations, l'église, achetée par une association de laïcs, Lacordaire- Bugeaud-Tête d'Or, devient le siège d'une nouvelle paroisse. En 1984, elle est confiée au clergé séculier. Le 1^{er} septembre 2012, la paroisse est à nouveau confiée aux frères dominicains.

L'association « Agora Tête d'Or » fondée par les Dominicains en 1987 a pour but d'organiser expositions, ateliers de réflexion et conférences sur des thématiques philosophiques et spirituelles.

Les Jésuites de l'Externat de La Trinité

Revenus dès 1832 à Lyon, les jésuites fondent en 1850 l'internat Notre-Dame de Mongré, à Villefranche, puis en 1871, l'Externat Saint-Joseph, 10 rue Sainte-Hélène et en 1883, décident de construire un nouveau collège sur la rive gauche du Rhône, aux Brotteaux. En 1891, ils achètent un terrain entre les rues de Sèze, Garibaldi, Bossuet et Boileau et font construire un imposant bâtiment avec église et salle de théâtre qui sera ouvert aux élèves le 4 octobre 1895 sous le nom d'Externat de La Trinité en souvenir du fameux Collège de La Trinité que les Jésuites avaient dirigé de 1568 à 1762.

A la suite de la dissolution des communautés religieuses (1901) et de la séparation des Eglises et de l'Etat (1905), la ville fait l'acquisition du bâtiment et décide d'y installer plusieurs services municipaux dont le Bureau d'hygiène, puis un lycée technique de jeunes filles et la mairie du 6^e arrondissement (délibération du 5 août 1912) dans une petite partie du quadrilatère. Elle sera inaugurée le 2 janvier 1913 en présence du maire de Lyon, E.Herriot.

A la même époque, plus précisément en décembre 1911, les jésuites achètent la teinturerie Johannès Christophe sise au 31 rue de Sèze (angle rue de Créqui) pour y installer leur nouvel Externat de La Trinité.

LES COMMUNAUTES FEMININES

Les religieuses de Notre-Dame de l'Assomption

Elles appartiennent à la congrégation fondée à Paris en 1839 par Marie-Eugénie Milleret selon les règles de Saint-Augustin. Elles se consacrent principalement à l'éducation des filles. Arrivées à Lyon en 1865, elles s'installent vers 1885 bd du Nord (bd des Belges), à l'angle avenue de Grande Bretagne et rue de Créqui, dans l'ancien hôtel particulier de la famille Arlès-Dufour. Une chapelle fut aménagée par l'architecte Pascalon, achevée et décorée par Sainte-Marie Perrin, enrichie de vitraux de Bégule. Détruit dans les années 1950, le couvent des Dames de L'Assomption est remplacé par un immeuble de 13 étages.

La congrégation des Dames de Nazareth

Fondée en 1822 par Mme de Doudeauville et le père Roger, jésuite.

Les religieuses prennent en gestion un collège pour jeunes filles fondé en 1892, rue Paul-Michel Perret (rue ouverte en 1882). Il deviendra le collège Fénelon et fusionnera en 2006 avec le lycée de La Trinité pour former l'Ensemble Scolaire Fénelon-La Trinité.

La congrégation de Marie Notre-Dame

Fondée en 1606 à Bordeaux par Sainte Jeanne de Lestonnac, nièce de Montaigne.

Inspirée par la spiritualité ignacienne, la congrégation se consacre à l'éducation des jeunes filles et crée de nombreux établissements. Celui de Lyon était situé dans le 6^e au 132 rue Vendôme.

Depuis 2006, l'établissement s'est rapproché de Chevreur pour aller s'installer Bd des Tchécoslovaques.

Les Franciscaines de la rue Tronchet

La congrégation de Sainte-Marie des Anges a été fondée en 1871 à Angers par Caroline Rurange et le Lyonnais Ferdinand Potton, capucin aux Brotteaux en 1852.

Les Franciscaines sont arrivées à Lyon en 1893 et se sont installées d'abord rue Ney, où se trouve aujourd'hui le foyer Alauda, avant de déménager quelques années après aux 83, 85 et 87 de la rue Tronchet.

Les religieuses ont tenu de 1947 à 1985 dans les deux belles maisons bourgeoises des n° 89 et 91 un dispensaire (appelé dispensaire Ozanam) que beaucoup d'habitants du quartier ont fréquenté. Ils se souviennent aussi que les franciscaines, de gris vêtues, parcouraient le quartier pour assurer des soins à domicile. Par la suite, âgées, elles ont dû arrêter cette activité et ont vendu les locaux à l'Eglise Arménienne Catholique qui cède les bâtiments à la banque Neufilize en 2016. Une chapelle jouxtait le dispensaire.

Vendu à Habitat et Humanisme, le couvent, assemblage de bâtiments disparates s'élevant sur un étage, a été rasé pour donner naissance à « La Maison d'Assise », inaugurée le 19 décembre 2011. La chapelle a été reconstruite à l'angle du bâtiment, les vitraux ont été conservés.

Une vingtaine d'étudiants du lycée du Parc, boursiers pour la plupart, occupent une petite maison au fond de la cour.



[Photo 96/Couvent des Franciscaines rue Tronchet. Cliché F. Chambaud]

Le foyer ALAUDA de la rue Ney

Les sœurs appartiennent à la communauté religieuse de la Sainte-Croix de Jérusalem, ordre fondé en 1944 par le père Jacques Savin, jésuite et par mère Jacqueline Brière.

Le prieuré Notre-Dame d'Espérance est établi en 1964 aux n°22 et 24 de la rue Ney, dans deux maisons bourgeoises du XIXe siècle. Cette communauté a pour vocation l'éducation spirituelle de la jeunesse. Le foyer de l'Alauda (alouette en provençal) accueille des étudiantes dans une ambiance familiale et ouverte.

Le foyer L'ESCALE LYONNAISE des Sœurs de Marie Auxiliatrice 100 rue de Créqui, angle rue Bossuet

La congrégation fondée à Castelnaudary par Marie-Thérèse de Soubiran en 1854 adopte la spiritualité ignacienne. Elle fonde une résidence à Lyon, en 1894, pour « soutenir les jeunes filles de l'âge de 14 à 25 ans qui, sans famille, résident dans les grandes villes, fréquentent l'atelier et les fabriques ». Le bâtiment de quatre étages est construit en U autour d'une cour de 700m² qui s'ouvre sur la rue de Créqui.

Les sœurs se sont retirées progressivement de la gestion, confiée à des laïcs dans le cadre d'une association loi de 1901. La congrégation restée propriétaire du bâtiment l'a finalement vendu au début du XXI e siècle.

Aujourd'hui, l'Escale Lyonnaise est un foyer pour jeunes travailleurs de 16 à 30 ans, mixte depuis 2003. Il accueille des stagiaires en formation professionnelle ou encore lycéens. 30% sont étrangers. Une des salles du rez-de-chaussée est habilitée pour accueillir des conférences d'associations de l'arrondissement.

Le foyer LES TERRASSES de la société des Filles du Cœur de Marie 10 place Puvis de Chavannes.

La congrégation a été fondée en 1787 par Adelaïde-Marie Champion de Ciccé et Pierre Joseph de Clorivière, père jésuite. La Maison Générale est située à Paris (6^e) au 39 rue Notre-Dame des Champs. Les Filles du Cœur de Marie assurent des missions éducatives, culturelles, sanitaires, sociales.

Arrivée à Lyon en 1844, les Filles du Cœur de Marie ouvrent en 1855 au 27, montée Saint-Barthélémy l' « Œuvre de la Convalescence » pour les jeunes filles sans ressources sortant des hôpitaux. En 1948, le centre devient le foyer d'étudiantes « Les Terrasses » avec son magnifique jardin en terrasses et une vue imprenable sur Lyon.

En 1951, un deuxième foyer est ouvert dans le 6^e arrondissement, sous le nom de Foyer Puvis de Chavannes car il est situé au 10, place Puvis de Chavannes dans une maison construite en 1884 par la famille Barjon-Lyonnet. Il héberge alors 21 étudiantes. De gros travaux réalisés en 1958 permettent d'accueillir 36 étudiantes à la rentrée suivante. Celles-ci viennent du lycée de la place E. Quinet, de l'Ecole technique de La Martinière, de l'Institut ménager de la rue Amédée Bonnet.

En 1984, à la suite de la vente des « Terrasses » de Fourvière, le foyer s'agrandit avec l'achat de l'hôtel particulier voisin, au n° 9, construit par Gaspard André en 1887 pour Henry Balaÿ, ingénieur et teinturier qui vient d'épouser Marguerite Gillet, la fille de Joseph Gillet.

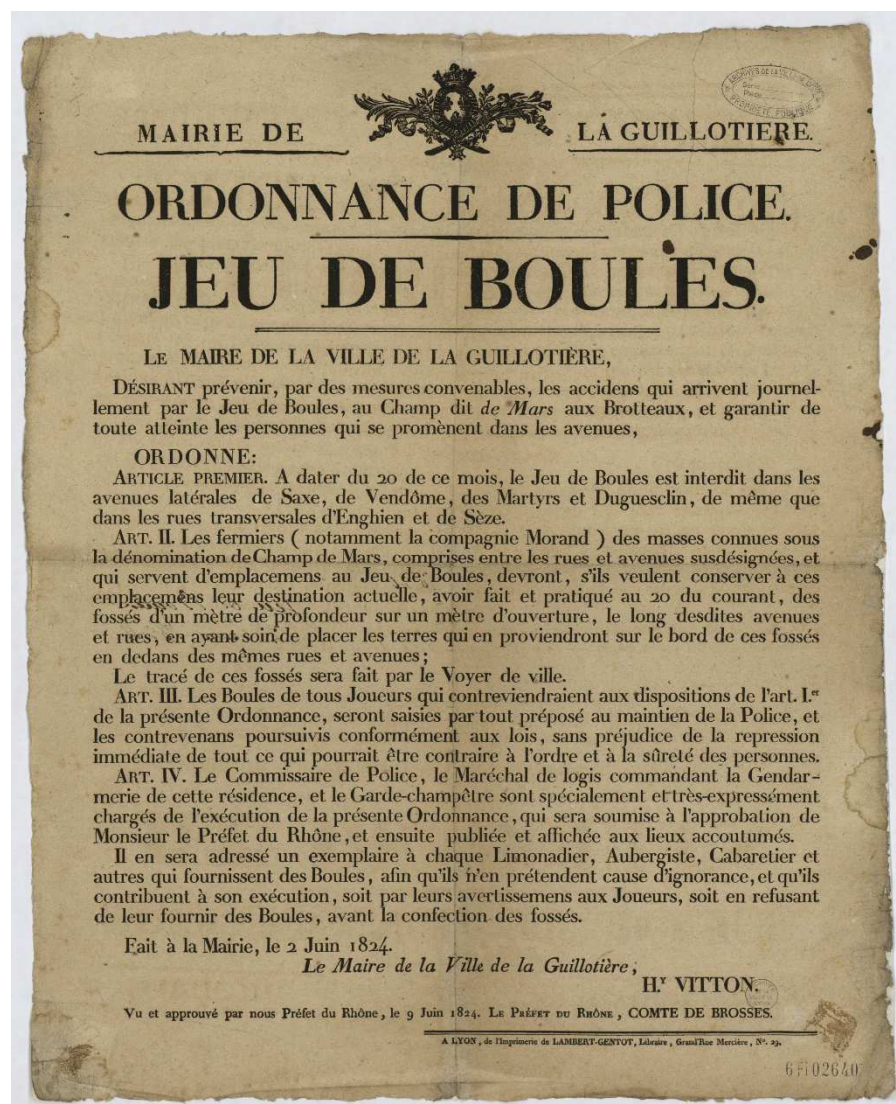
En 1992, un nouveau bâtiment de 18 chambres est construit contre le pignon de l'immeuble rue Vendôme.

Le foyer accueille des jeunes filles étudiantes, en particulier les élèves des classes préparatoires du lycée du Parc et du lycée E. Herriot. En 2016, elles sont au nombre de 65.

La famille missionnaire de Notre Dame de l'ordre de Missi Domini 14 rue Louis Blanc

Cette communauté religieuse a pris le relais des Capucins en 1979 pour assurer la garde de la chapelle Sainte-Croix, dite chapelle expiatoire, troisième du nom, construite en 1901 où ont été transférés les ossements des victimes du siège de 1793 et située 147-149 rue de Créqui.

JEUX DE BOULES LYONNAISES



[Photo 97/Ordonnance de police, 1824 © AC Lyon, 6FI 02640]

Le « Sport-boules » (« boule lyonnaise » – ou « la longue » – pour se différencier du jeu provençal de « la pétanque ») ainsi dénommé depuis 1981, d'origine lyonnaise est un sport d'équipe en doublette ou quadrette.

Le **jeu de boules** nous vient de la nuit des temps. On en trouve en Grèce, Egypte, et même en Chine des millénaires avant l'ère chrétienne. Il fut introduit par des marins Phéniciens, se répandit très vite sur la côte méditerranéenne puis dans toute la vallée du Rhône. Au Moyen-Âge, le jeu de boules devint tellement populaire que les rois l'interdirent, estimant qu'il détournait le peuple de sa mission de défense du Royaume en pratiquant le tir à l'arc ou l'arbalète.

Le « jeu de boules » voit le jour au XVIIIe siècle dans la région de Lyon. Création de la première société officielle « Le Clos Jouve » en 1850 sur le plateau de la Croix-Rousse. Le premier concours réglementé a lieu à Lyon les 3, 4 et 5 juin 1894. La célèbre et légendaire « Fanny » était une fille du plateau. C'est là, qu'entre 1860 et 1870, qu'on dit qu'elle promenait ses « avantages » pour le plus grand plaisir des vaincus !

D'abord en pierre, puis en bois (orme ou buis), la **boule** fut ensuite ferrée par des clous pour la renforcer et l'alourdir. En 1923, la boule est une sphère creuse en alliage de bronze d'aluminium. Puis la boule a évolué. Elle est remplie d'éléments en caoutchouc ou de ressorts qui augmentent sa capacité raclante pour atténuer le rebond. A partir de 2005, les boules sont peintes pour être plus « télévisuelles » lors de championnats. Les boules ont un diamètre compris entre 90 et 110 mm. Leur poids est inférieur à 1.3 kg.

Le nombre de « clos » a fortement diminué en 30 ans. Il est passé de 400 à 39 pour l'ensemble de la Métropole. Ces terrains étaient souvent installés derrière des bars, cafés, guinguettes, cercles (ex. Bellecombe) à l'ombre des platanes. Beaucoup de terrains ont été vendus à des agents immobiliers pour des raisons financières. On ne trouve dans le 6^e qu'un seul terrain de boules-lyonnaises. Il est situé dans le parc de la Tête d'Or (Stade Louis Pradel). Les adhérents participent aux compétitions françaises et internationales. On compte 8000 adhérents au niveau départemental et Métropole.

Des **fédérations** ont vu le jour progressivement dès 1922 en clubs sportifs. Depuis 1997, cette activité ludique est un « sport-boules » inscrit au programme des jeux méditerranéens et des jeux mondiaux.

LES MONTGOLFIÈRES

Encouragés par l'intendant Jacques de Flesselles qui organise une souscription en leur faveur, les frères Montgolfier, Joseph-Michel et Etienne, originaires d'une famille de papetiers d'Annonay choisissent Lyon pour leurs expériences de ballon ascensionnel à air chaud et enveloppe de papier. Ils choisissent la plaine des Brotteaux, faiblement urbanisée à l'époque. Mais auparavant, il faut construire l'aéronef qui est gigantesque : 41 m de haut, 33,5 m de diamètre, de la taille de la coupole du Panthéon. Il pèsera sept tonnes. La fabrication est confiée au marchand de bois Fontaine, agent commercial des Montgolfier. Le chantier, situé près des Terreaux occupe 150 hommes, tailleurs et couturiers. L'enveloppe est constituée de trois couches de papier froissé piqué à l'aiguille entre deux toiles (de coton et de soie). Deux médaillons sont attachés sur les côtés, l'un représentant l'Histoire, l'autre représentant la Renommée. Il ne comporte pas de nacelle mais une sorte de plateforme entourant le foyer. Enfin, il porte un pavillon aux armes de l'intendant avec ces mots « FLESSELLES ». Le ballon est transporté aux Brotteaux en janvier 1784 dans un périmètre délimité par les rues Duguesclin, de Sèze, de Créqui et Vauban.

Après plusieurs tentatives infructueuses, le 19 janvier 1784, le ballon baptisé le « Flesselles » s'élève en emportant six voyageurs dont Joseph Montgolfier, le prince de Ligne, le comte de Laurencin, François Pilâtre du Rozier qui avait effectué le premier vol en ballon à Paris le 21 novembre 1783 et Fontaine qui monte à la dernière minute. Il est très chargé... Une foule énorme assiste à l'événement, le chiffre de 100 000 personnes a été avancé par certains journaux, il semblerait exagéré. Pour assister à l'envol, selon un plan de circulation établi par Morand, il fallait traverser le Rhône par le nouveau pont Saint-Clair (pont de bois) et acquitter des droits de péage encaissés par la Compagnie du même nom montée par Morand. C'est ainsi que Morand est à l'origine du 1^{er} plan de circulation, du 1^{er} trajet à sens unique et du 1^{er} parking payant.

Après un vol de 13 minutes et une altitude de 500 toises (900m), le « Flesselles » subit une déchirure de 15 m de long et s'abat avec une rapidité effrayante à une centaine de mètres du point de départ, près de la maison de Morand, sur la place baptisée Montgolfier en 1784, puis Kléber en 1842. D'autres versions situent l'atterrissage dans les « marécages des Charpennes » et même à l'emplacement du futur parc.

La machine reçoit à cette occasion le nom de « montgolfière ».

Le 4 juin 1784, un second ballon, fait de toile écrue sur laquelle est collé du papier froissé, affrété par l'artiste peintre Fleurant, le « Gustave », est lancé en présence du roi de Suède Gustave III. Elisabeth Thible, cantatrice lyonnaise est invitée à accompagner Fleurant ; ce sera la première femme à s'envoler dans les airs. Après avoir décollé d'un terrain délimité par les rue Duguesclin, de Sèze, de Créqui et Bossuet, juste devant le célèbre « Jardin de Flore » du glacier Spréafico où la foule se presse, il parcourt 8 Km en une demi-heure, et se pose près du fort de la Duchère.

En 1855, sous le Second Empire, on débaptisa la rue Pichegru pour lui donner le nom de Montgolfier. En effet, le général Pichegru avait été mêlé à des complots contre Napoléon 1^{er}.

De nombreux lâchers de ballons puis de montgolfières ont eu lieu depuis le parc de la Tête d'Or au début du XXe siècle. Le dernier départ date de juin 1985. Pour des raisons de sécurité, les lâchers sont interdits depuis.

PATINAGE

PATINAGE au PARC de LA TÊTE d'OR

Dans le courant du XIX^e siècle, les hivers étant très rudes, il circulait sur le Rhône des blocs de glace. En 1829, on relève dans le journal « Le Précurseur » du 22 novembre, que le sieur Etienne Blanc vient de louer une « îlone très bien disposée pour patiner,

d'une glace unie et bien soignée » Il propose des patins de bonne qualité et un bon restaurant. Certains arrosent des terrains de boules jusqu'à l'obtention d'une glace lisse.

Dès 1856, le lac de la Tête d'Or devient la plus grande patinoire de toute la région lyonnaise – avec une glace épaisse et naturelle. De plus, l'endroit est gratuit. Les gens de tous âges, de toutes conditions s'y précipitent par milliers. Le succès est tel que la commune loue en 1885 le lac gelé à un entrepreneur qui demande aussitôt un droit d'entrée de 25 centimes et clôture les abords pour éviter les resquilleurs. La presse par la voix de « L'Avenir de Lyon » du 24 janvier 1885, s'étonne « que les ouvriers sans travail n'aient pas une petite miette de ce gâteau qui a rapporté une recette importante ».



[Photo 99/Patinage sur le lac du Parc, 1910 © AC Lyon, 4FI 3834]

Le réchauffement climatique commence à se faire sentir à la fin du XIXe siècle. La glace du lac est de plus en plus dangereuse – pas suffisamment épaisse. L'interdiction du patinage s'impose après la Première Guerre mondiale.

La première patinoire artificielle de la région lyonnaise va ouvrir ses portes en 1901 boulevard des Belges dans l'ancien Musée Guimet.

C'est en 1967 que la Patinoire Olympique de Lyon ouvre ses portes cours Charlemagne.

PATINAGE au PALAIS de GLACE

Emile Guimet fit construire en 1876 par l'architecte Chatron un Musée entre les rues actuelles Morellet, Lt Colonel Prévost, Boileau et Bd des Belges dans un espace en triangle à proximité des forts de 1870. Il le consacre aux religions et principalement celles d'Extrême-Orient. A cause du manque de visiteurs et de chercheurs ainsi que de difficultés financières et de problèmes avec la Mairie, Emile Guimet décide de transférer ses collections à Paris.

En avril 1897, le musée de Lyon est mis en vente volontaire aux enchères publiques : aucune transaction ne se fait. Il est loué à messieurs Rambaud, Gallaud et Guy qui y construisent une patinoire, un théâtre et une brasserie puis à la Société frigorifique en 1899 qui l'acquiert en 1901.

La verrière de la patinoire n'est soutenue par aucun pilier malgré sa grande surface. Elle est suspendue à la charpente métallique. La patinoire deviendra ultérieurement la grande salle du Muséum d'Histoire naturelle. Elle est ouverte jusqu'à la verrière et comporte au 1^{er} étage tout autour un garde-corps en motifs Art nouveau qui permet de regarder les patineurs évoluer.



[Photo 100/Patinage au Palais de Glace, 1910 © AC Lyon, 4FI 3836]

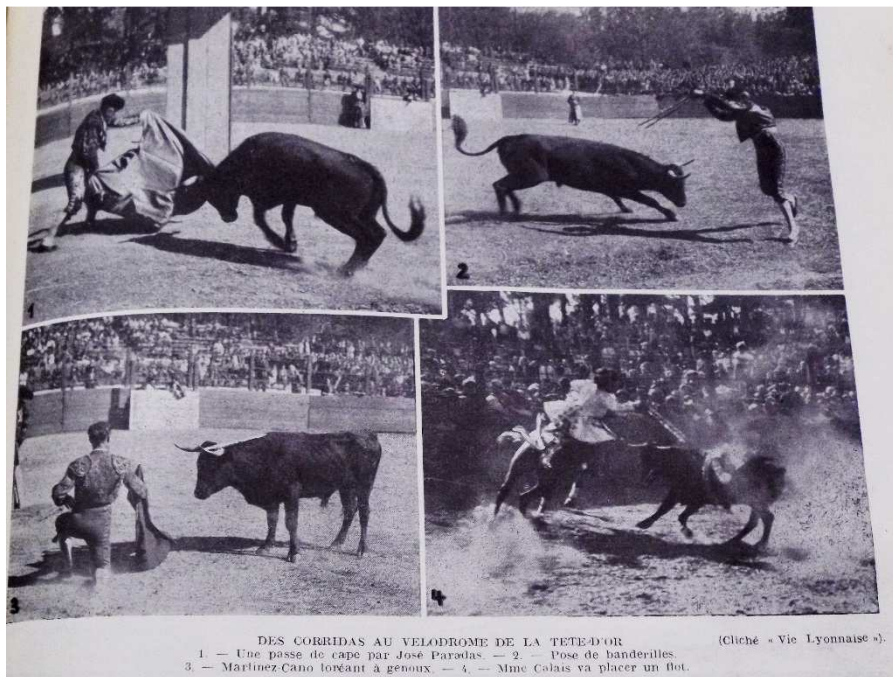
Depuis la brasserie du Palais de Glace, on aperçoit à la fois le boulevard et les patineurs. Une fabrique de glace « à rafraîchir » s’y installe également. L’ensemble est baptisé en 1904 « Casino des Sports ». Le premier club lyonnais de hockey sur glace - « le Sporting club de Lyon » - y est fondé. La patinoire est associée à un palmarium (jardin de palmiers).

Dès 1909, l’affaire périclité. La Ville de Lyon acquiert l’ensemble pour y transférer en 1913 les collections du Muséum d’histoire naturelle, trop à l’étroit dans le Palais des Arts.

VÉLODROME DU PARC DE LA TÊTE D’OR



[Photo 101/Course cycliste au vélodrome, 1914 © AC Lyon, 7FI 3434]



[Photo 102/Corrida au vélodrome, 1943 © Vie Lyonnaise n° 1025]

Le vélodrome baptisé Georges PRÉVERAL en 2006 est situé dans le parc de la Tête d'Or à Lyon.

En 1891, les présidents du Bicy-Club, du Cyclophile lyonnais et de l'Union Régionale des Cyclistes adressèrent à la Ville une pétition en faveur de la création d'un vélodrome sur les pelouses inutilisées du Parc. Elle souleva de nombreuses polémiques de la part des détracteurs : destruction d'un site pittoresque et de sa tranquillité.

La construction fut finalement décidée dans la grande île, en plein air et à titre provisoire. Le vélodrome fut inauguré à l'occasion de l'Exposition Universelle, Internationale et Coloniale le 27 mai 1894. Il était à l'origine en terre battue. Cette installation fut confiée aux architectes G. Bouilhères et F. Teyseire. Sa piste est en forme de triangle rectangle aux angles arrondis. Il y eut des démonstrations de nouveaux modèles de cycles ainsi que des spectacles.

En 1909, il faillit être transformé en terrain de jeux et de sports pour la jeunesse car le terrain était mal entretenu et peu fréquenté. Il ne rapportait que 500 francs à la municipalité. A l'occasion de l'Exposition Internationale Urbaine de 1914 il y eut des courses d'ânes.

En 1934, le vélodrome fut restauré et la terre battue fut remplacée par une chape en ciment. Les tribunes furent entièrement rénovées. Les architectes Robert et Marin dirigèrent les travaux.

En 1954, une étape du circuit des six provinces (qui deviendra le critérium du Dauphiné) se termina au vélodrome et fut remportée par Maurice Nauleau.

En 1976, la piste fut réalisée en revêtement synthétique et à partir de 1989 la chape fut reprise en résine orange. La piste mesure 333.33 mètres pour 7 mètres de large et l'inclinaison maximum est de 43 degrés.

Cette piste a vu l'éclosion de grands champions régionaux : Anglade, Rivière, Morelon, Rebillard, Darmet, Depine.

De nombreux championnats dont les championnats du monde sur piste en 1989 s'y déroulèrent. Georges Préveral fut leur principal organisateur. Il fut remplacé par Gaby Coche jusqu'en 1993, année de son décès sur le vélodrome même. La tribune d'honneur porte son nom.

Depuis, les clubs locaux et le Comité régional Rhône-Alpes assurent la majeure partie des événements. Le relais est pris depuis 2013 par « l'Entente cycliste Lyon6 »

Des manifestations totalement étrangères au cyclisme peuvent se dérouler dans l'enceinte du vélodrome. En septembre 1942, « La Vie Lyonnaise » dans sa couverture du numéro 1025 présente la photo d'une corrida.

En mai 2017 s'est déroulé le tournoi de tennis ATP 250 de Lyon qui remplace celui de Nice. Il est dénommé « Open Parc Auvergne-Rhône-Alpes Lyon ». Le court central en terre battue, complètement réaménagé, a une capacité de 4000 places. Trois autres courts seront construits pour les matchs et l'entraînement. L'ambassadeur du tournoi est Jo-Wilfried Tsonga et le directeur Thierry Ascione. Le village était installé à l'intérieur du Parc autour du Chalet du Lac.

T comme TRANSPORTS

TRANSPORTS URBAINS

Création des lignes traversant le 6^e arrondissement

La première ligne d'omnibus du 6^e arrondissement est créée par la CLO (Compagnie Lyonnaise des Omnibus) avec des omnibus tirés par des chevaux en 1860 entre les gares de Perrache et de Genève (devenue gare des Brotteaux). En 1881 l'OTL (Compagnie des omnibus et tramways de Lyon) reprend la CLO et crée deux lignes **4** et **7** qui traversent le 6^e :

- la ligne **4** va de la place de la Mouche (Jean Macé) au Parc de la Tête d'Or par l'avenue de Saxe et est prolongée ultérieurement vers Perrache.

- la ligne **7** va de Perrache à la gare de Genève par le centre, le pont Morand et le cours Morand et est aussi prolongée vers Cusset.

- la ligne **28** Cordeliers-Brotteaux fait un circuit en boucle par le cours Morand (F. Roosevelt) et retour par le cours Lafayette.

La traction animale est remplacée par le « Fil du tram » électrique et des trams électriques entre 1900 et 1902.

La CLT (Compagnie Lyonnaise des trams) devenue ensuite NLT (Nouvelle Compagnie Lyonnaise des Tramways) ouvre deux lignes de trams :

- la ligne **26** va de la rue Casimir Périer (Perrache) au Parc de la Tête d'Or par les Brotteaux puis prolongée temporairement vers les Cordeliers. A la suite d'un conflit lors de la reprise par l'OTL de la NLT, l'OTL dépose la voie NLT au croisement de la rue Duquesne et de l'avenue Foch pendant la nuit du 31 juillet 1904 !

- la ligne **27** va des Cordeliers vers Vaulx-en-Velin par le quai Sarrail, la rue Bugeaud et ce tram contournait St Pothin par les deux côtés. Sur la partie sans ligne aérienne il fonctionnait sur accumulateurs.

Ces deux lignes de trams étaient à voie métrique appelée « voie étroite » par les Lyonnais.

- une ligne **A** double la ligne 7 qui est la ligne la plus fréquentée du réseau OTL de 1925 jusqu'en 1934.

- une ligne **D** est créée entre la Guillotière et le Parc par la rue Garibaldi et le Boulevard des Belges en 1932.

Évolution du réseau du 6^e arrondissement

En 1937 le tram 27 est remplacé par un autobus mais le tram est rétabli en septembre 1939 en raison de la guerre ; cette ligne sera rétablie avec des bus en 1948 avec son prolongement vers St Jean, situation inchangée depuis. Ces bus (Chausson) avaient la particularité de vibrer énormément au point qu'il fallut rajouter des tampons en caoutchouc sur les vitres !

En 1954 avec la suppression des trams due à la mode et au manque de constructeurs français, la ligne 7 est transférée sur des bus puis des trolleybus après la pose des lignes électriques aériennes. En 1967 les premiers bus articulés de France (Berliet PH180) prennent la relève. Ces bus étaient trop longs et donc non conformes au code de la route de cette époque en 1968 !



[Photo 103/Bus Berliet PH180 de la ligne 7]

La ligne de métro **A** vient remplacer cette ligne saturée sur le même trajet et est inaugurée le 2 mars 1978. Cette première ligne creusée juste sous les chaussées traverse le Rhône à l'intérieur du pont Morand reconstruit spécialement pour cela. La place Maréchal Lyautey est aussi remaniée pour permettre le passage de ce métro A. Cette ligne étant peu enterrée, l'accès en est aisé avec peu d'escaliers.

Le 4 est aussi remplacé par des trolleybus en avril 1956 et deviendra le **C4** avec son terminus à Jean Macé, dernière ligne de tram à être utilisée.

La ligne 26 est supprimée en février 1945.

Le réseau sera refondu dans les années 1990 à 2011 avec la création des nouvelles lignes de trolleybus et bus dont le **C1**, **C6** et le **38**.

Le **C6** Part-Dieu-La Duchère sera mis en place par la rue Duquesne et le tunnel de la Croix-Rousse.

En 1948 la Société privée des cars LAFOND reprend l'exploitation d'une ligne vers Miribel et Montluel à partir d'un terminus situé quai Général Sarrail près du pont Lafayette jusqu'en 1974. Ce local est devenu depuis peu une boîte de nuit !

Exposition internationale de 1894

Pour cette exposition, une ligne provisoire de trams est installée entre le pont Lafayette, par les quais des Brotteaux et du Nord (devenus Sarrail et Serbie), et le parc de la tête d'Or. Ce tram avait la particularité d'être alimenté par un frotteur sur des plots situés entre les rails et mis sous tension seulement au passage du tram.

Un autre tram (AVERLY) circulait entre le Parc et la gare de Genève (Brotteaux). Deux autres trams étaient en démonstration dans l'enceinte de l'exposition.

Foire de Lyon

Un tram assura une navette dans l'enceinte de la foire jusqu'en 1958 ; un des 12 trams type « Marcinelle », moderne pour l'époque et possédé par l'OTL était utilisé.



[Photo 104/Tramway type Marcinelle]

Le siège de l'OTL était au 50 cours Lafayette et le sigle OTL en fer forgé est toujours visible sur la porte de cet immeuble !

LES GARES DES BROTTAUX

C'est en 1853 que se crée la Compagnie du chemin de fer de Lyon à Genève qui reliera, par étapes, les deux villes. A son arrivée à Lyon, la ligne a comme terminus la petite gare de Saint-Clair sur la rive droite du Rhône. Elle est ensuite prolongée jusqu'aux Brotteaux avec la construction d'un pont sur le fleuve. Les voies longent le bd Pommerol (bd de Stalingrad) et sont posées au niveau du sol, ce qui implique un passage à niveau et une passerelle au carrefour du cours Vitton. C'est ainsi qu'est construite en 1858 la gare de Genève sur un terrain appartenant à l'Armée et situé le long des anciens fossés de l'enceinte fortifiée, entre le bd des Belges et le bd des Brotteaux (n° 13, 15, 17) Le tracé de la voie ferrée empruntait pratiquement celui de la rue Waldeck-Rousseau. Les autorités militaires exigent un bâtiment « facilement démontable en cas de conflit » ce qui implique des matériaux légers comme le bois et la brique. La gare est construite en quelques mois et inaugurée le 1^{er} juin 1859.



[Photo 105/Gare de Genève, ca 1900 © AC Lyon, 4FI 476]

Au bout de quelques années, la surélévation des voies apparaît indispensable pour fluidifier le trafic du cours Vitton et éviter les nombreux accidents.

La compagnie PLM qui a racheté la ligne se charge des importants travaux (ponts métalliques, murs de soutènement) et de l'édification d'une nouvelle gare, un peu plus à l'est. Due à l'architecte parisien Paul D'Arbaut et à l'ingénieur Victor-Louis Rascol, la gare des Brotteaux, construite en pierre sur structure métallique, est inaugurée, après quatre ans de travaux, le 28 mars 1908 par le ministre des Travaux Publics Louis Barthoux et ouverte aux voyageurs le 7 avril. Devenue inutile, la gare de Genève est alors démolie.



[Photo 106/Verrière de la Gare des Brotteaux, ca 1910 © AC Lyon, 4FI 497]

Pendant la guerre de 1914-1918, la gare des Brotteaux est le principal point de départ pour les soldats partant au front. Elle reçoit aussi les convois de blessés répartis ensuite dans les nombreux hôpitaux lyonnais et autres lieux publics réquisitionnés.

En 1983, supplantée par la gare de la Part-Dieu apte à recevoir le TGV, elle perd son affectation et risque d'être détruite. Heureusement, l'Etat décide en 1982 d'en classer certaines parties. Cependant, en 1985, la grande halle métallique qui surplombait les voies est jetée à bas par la SNCF juste avant la vente du site en copropriété. S'installent alors des restaurants, des bureaux d'architectes et un commissaire-priseur qui transforme la salle des pas perdus en salle des ventes.

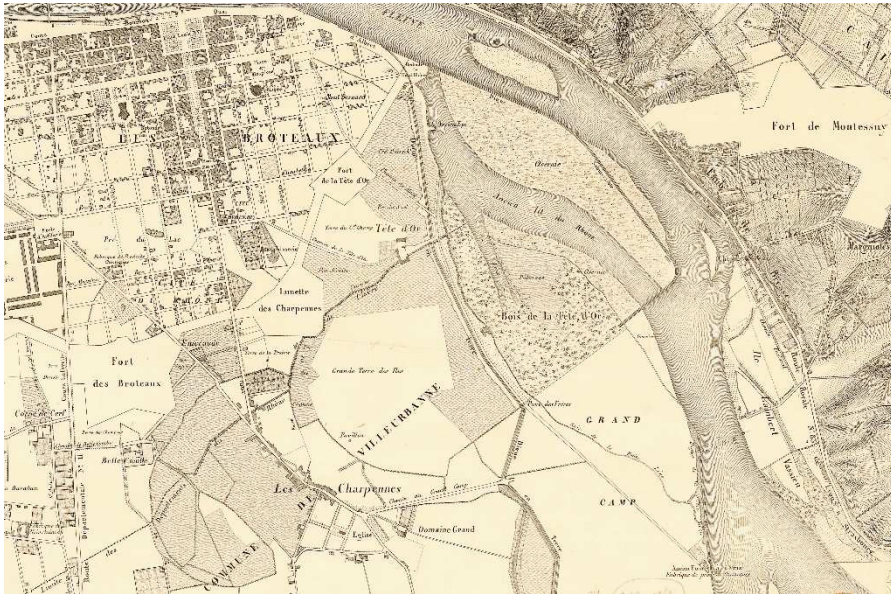
U comme URBANISME

URBANISATION DU 6^E

L'urbanisation de la plaine des Brotteaux fait partie d'un projet de grande envergure conçu dès le début des années 1760 par Jean-Antoine Morand : le *Projet d'un plan général de la Ville de Lyon*, aussi connu sous les noms de « plan circulaire » ou « ville ronde ».

La création d'un quartier neuf, vaste et régulier sur la rive gauche du Rhône doit permettre le développement de nouvelles fonctions très diverses : promenade, détente, industrie, entrepôts.

Jusqu'en 1852, les Brotteaux font partie de la commune de la Guillotière. Le plan en damier Morand-Decrénice de 1781 sera conforté en 1828 par le règlement de voirie de cette commune.



[Photo 107/Plan du 6^e en 1852]

A partir d'un noyau de rues orthogonales centré sur les cours Morand-cours Vitton, le 6^e arrondissement de Lyon s'urbanise progressivement en créant de nouvelles rues en direction de l'est, et en prolongeant les rues parallèles au Rhône tout à la fois du côté du Parc de la Tête d'Or et du côté du cours Lafayette.

Deux artères traversant le 6^e ne respectent pas le damier. La rue Juliette Récamier se prolongeant en la rue des Émeraudes est la survivance dans notre arrondissement de l'ancien chemin du pont de la Guillotière à Vaulx. Le boulevard des Belges suit l'ancienne enceinte reliant les fortifications « Rohault de Fleury ».

ARBRES D'ALIGNEMENT

C'est dans la deuxième partie du XVIII^e siècle que les arbres plantés apparaissent à Lyon. La première plantation d'arbres d'alignement (peupliers et saules) est signalée aux Brotteaux. En effet, en 1760, les recteurs de l'Hôtel-Dieu décident d'offrir aux Lyonnais des espaces de promenade sur la rive gauche, places et espaces verts étant rares dans Lyon. Bien sûr, ils sont intéressés car pour aller se promener aux Brotteaux, il fallait prendre le ou les bacs à traîlle sur le Rhône en payant le passage à l'exploitant, c'est-à-dire l'Hôtel-Dieu. C'est ainsi qu'à partir de 1762 les terrains, propriété de l'Hôtel-Dieu, sont débroussaillés, recouverts de terre végétale, nivelés puis plantés de mûriers et d'ormeaux. La Grande Allée (cours Franklin-Roosevelt), large de 44m avec deux contre-allées s'étend sur environ 450m. On y plante des peupliers d'Italie, introduits en France en 1745, appréciés pour leur rapidité de pousse, leur port en fuseau, la beauté de leur feuillage. Malheureusement, ces plantations vont être anéanties lors du siège de Lyon par les troupes de la Convention en 1793 car de terribles combats se déroulent dans la plaine des Brotteaux. Le pont Morand* construit en 1775 est réparé par la « Compagnie du pont » qui veut redonner vie aux Brotteaux pour attirer de nouveau les Lyonnais et augmenter ainsi ses péages. Dès 1797, la Compagnie (créée par Morand) propose à l'Hôtel-Dieu de refaire la Grande Allée, de la niveler, de replanter les arbres (des peupliers) et en 1800, elle offre de

planter des arbres le long du chemin riverain du Rhône et en bordure des voies, de délimiter les terrains à vendre par « des saules, peupliers de pays et autres arbres de cette espèce ». L'Hôtel-Dieu accepte à condition que tous les végétaux mis en place deviennent sa propriété.

En 1814-1815, Morand de Jouffray fils fait une démarche pour aménager les deux hectares libres aux abords du pont. En décembre Louis XVIII autorise la Compagnie à aménager la place en la remblayant, en la nivelant et en plantant avec « quatre massifs d'arbres ». Les travaux débutent en 1818, les deux parties proches du Rhône sont arrangées et plantées aussi.

La plupart des arbres plantés proviennent de la pépinière royale, installée à Vaise (à l'emplacement de la station de métro Gorges du Loup et de son parking) et dont la direction et la réalisation avaient été confiées à l'abbé Rozier. Après la Révolution, elle s'appellera pépinière départementale et fournira entre 1804 et 1823 37 759 pieds d'arbres pour les plantations publiques dont 629 grands arbres d'alignement (platanes) pour les quais et places : quais de Saône d'abord puis cours du Midi (cours de Verdun), et enfin quai du Rhône, cours d'Herbouville, etc...

En 1830, apparaissent aux Brotteaux, plus précisément avenue de Noailles (avenue MI Foch) les premiers platanes qui vont progressivement et durablement supplanter les peupliers. Introduits en 1785 au Jardin des Plantes de Paris, ils sont appréciés pour leurs grandes qualités ornementales, leur longévité, leur rusticité (capacité d'adaptation au milieu), leur croissance très rapide. De plus, ils ont la caractéristique de perdre leurs feuilles presque toutes en même temps, ce qui facilite le ramassage. Toutes les grandes artères du 6^e ont été plantées de platanes. Ils apparaissent aussi dans la littérature locale. Dans son roman « Mademoiselle Dax », Claude Farrère écrit « Mademoiselle Dax s'accouda à la fenêtre. La maison, -un petit hôtel particulier, neuf et confortable,-donnait sur l'avenue du Parc (devenue avenue de Grande-Bretagne en 1947), qui est proprement un quai le long du Rhône. La chambre de mademoiselle Dax s'ouvrait sur ce quai. Mais deux rangs de platanes touffus faisaient écran... ». La scène se passe en 1904.

Tout au long de leur vie, les platanes du 6^e ont souffert, entre autres de la main de l'homme. Lors de grandes opérations d'urbanisation, comme en 1957 avec l'aménagement de la rue Duquesne qui devient un boulevard urbain apte à recevoir le flot d'automobiles surgissant du tunnel de la Croix-Rousse. Les platanes sont sacrifiés et au centre de la rue une bande de terre, qualifiée de « ruban vert » doit décorer la rue. Soixante acacias et 2000 rosiers y sont plantés, comme l'annonce Le Progrès du 2 février 1957 ; il semblerait qu'ils n'aient pas résisté à la pollution. Actuellement, 90% des arbres du 6^e sont des platanes.

Les années 1960 et 1970 ont vu reculer la place de l'arbre dans la ville avec, de plus, une généralisation des tailles sévères mutilantes et peu esthétiques.

Depuis les années 2000 avec la Charte de l'arbre du Grand Lyon, réactualisée en 2011, est lancée une grande opération de réhabilitation de l'arbre en ville qui passe du statut d'arbre objet à celui d'être vivant comme les autres, qui naît, vit, meurt et qui est digne de respect. A l'heure du changement climatique, il est considéré comme un agent de lutte contre la pollution urbaine de l'air, sonore, des sols. Les plantations d'alignement contribuent à étouffer les bruits liés à la circulation. Une nouvelle politique de taille raisonnée permet aux arbres de se développer en harmonie avec l'architecture et de décorer, embellir et donner une âme aux rues et places de notre quartier.

LE NOM DES RUES : MIROIR DE L'HISTOIRE

Si, en 1867, à la création du 6^e, la plupart des rues actuelles sont tracées, un grand nombre d'entre elles ont déjà reçu plusieurs noms en fonction des régimes politiques qui se sont succédés.

Morand*, homme du XVIII^e siècle, avait commencé à baptiser les premières rues de son plan sans arrière-pensées politiques, dans une intention plutôt philosophique : allée des Désirs pour la rue de Sèze, allée des Soupirs pour la rue Tronchet, allée des Amis pour la rue Bossuet etc...

La véritable urbanisation des Brotteaux est réalisée sous la **Restauration** (1815-1830) avec, pour la commune de la Guillotière qui englobe toute la rive gauche, un conseil municipal et un maire, Henri Vitton*, ultra-royalistes. Sur proposition du conseil municipal du 10 décembre 1823, les premières rues baptisées portent des noms d'Ancien Régime : de Sèze, Tronchet et Malesherbes défenseurs de Louis XVI lors de son procès, roi qui, à son tour, aura sa place (actuelle place Maréchal Lyautey), la rue Monsieur (frère du roi, le comte d'Artois, futur Charles X) qui deviendra la rue Molière, la rue Madame, (fille aînée du roi, devenue Madame Royale), qui deviendra la rue P.Corneille, la rue Sainte Elisabeth (en souvenir de Madame Elisabeth, sœur

du roi) qui deviendra la rue Garibaldi. Les grands écrivains classiques, comme Bossuet et Boileau sont mis à l'honneur. Les militaires aussi tels le maréchal de Saxe, grand stratège de Louis XV, ou les membres de la famille de Noailles, au service des souverains français. L'avenue de Noailles deviendra l'avenue maréchal Foch. De même est célébrée la victoire militaire du corps expéditionnaire français qui prend, en 1823, le fort du Trocadéro dans la baie de Cadix et rétablit ainsi le roi d'Espagne Ferdinand VII menacé par les libéraux. Avant Paris avec sa place, les Brotteaux ont leur cours du Trocadéro (une partie du cours Morand, de part et d'autre de la place Kléber, de la rue Duguesclin à la rue Garibaldi).

La **Monarchie de Juillet** (1830-1848) ne modifie pas ce qui existe et cherche pour nommer les nouvelles rues des héros incontestables tels l'Amiral Duquesne, soldat prestigieux et indiscutable, Godefroy de Bouillon, Charlemagne (partie nord de la rue Boileau) ou le maréchal Masséna. Le roi Louis-Philippe remercie celui qui l'a aidé en 1830, le marquis de La Fayette en lui accordant le nom du cours qui portait celui du souverain renversé en 1830, Charles X. Il en sera de même pour le pont. La Fayette avait été magnifiquement reçu lors de sa visite à Lyon, en septembre 1829.

En 1842, le cours Vitton remplace le cours (ou allée) des Charpennes en hommage à Henri Vitton*.

Après la révolution de 1848, la brève **Seconde République** (1848-1852) a le temps d'effacer quelques traces des régimes précédents : la rue Cuvier remplace la rue d'Orléans, la rue Molière remplace la rue Monsieur. Par contre, le changement de nom n'aura aucune influence sur l'activité de cette rue de 500 m qui comptait 22 maisons closes réparties sur la Guillotière et les Brotteaux.

Avec Napoléon III et le **Second Empire** (1852-1870), La Guillotière et donc les Brotteaux deviennent lyonnais (1852). Quelques rues disparaissent, comme la rue d'Enghien remplacée par la rue Vauban, la rue de Condé remplacée par la rue Bugeaud (elles faisaient doublon avec celles du 2^e arrondissement), le quai de Bourbon remplacé par le quai Castellane (en hommage au maréchal), ou apparaissent comme le boulevard des Brotteaux, la rue Ney, maréchal, héros du premier Empire, la rue d'Inkermann, victoire de la guerre de Crimée en 1854, la rue (Joseph) Robert, maire de la Guillotière de 1817 à 1826.

Un an après la mort, en 1864, du préfet Vaisse, à l'origine du parc de la Tête d'Or, on donna son nom à l'avenue qui relie la place D'Helvétie au parc. Elle deviendra en 1871, l'avenue du Parc.

A partir de 1870, la **Troisième République** ne va cesser de célébrer ses hommes politiques en leur attribuant dans toutes les villes de France le nom de rues, avenues et boulevards. Ce seront Louis Blanc, Jules Ferry, Jules Favre, Waldeck-Rousseau, dans la partie du 6^e qui se construit à l'est, autour de la gare des Brotteaux et derrière la gare, Edouard Thiers (1843-1890) héros du siège de Belfort en 1870-71, député du Rhône de 1885 à 1890.

Une marque de la volonté d'Edouard Herriot qui, en 1912, fit donner au très ancien chemin des Charpennes le nom de Juliette Récamier qu'il admirait beaucoup et sur laquelle il avait écrit sa thèse de doctorat. Dans le même ordre d'idées, en 1925, le boulevard du Parc deviendra boulevard Anatole France du nom d'un des écrivains préférés (avec E.Zola) de la III^{ème} République.

La guerre de 1914-1918 va laisser des traces : le Boulevard du Nord devient le Boulevard des Belges dès 1915, l'avenue de Noailles devient l'Avenue du Maréchal Foch, le quai Castellane devient le quai du Général Sarrail, le quai d'Albret devient le quai de Serbie.

De même, en ce qui concerne la Seconde Guerre Mondiale. Le régime de Vichy procède à des changements de dénomination de rues « commémorant ceux qui par leurs erreurs ou leur fautes ont contribué aux malheurs de la Patrie » ; c'est ainsi que la rue du Parfait Silence (nom de la loge maçonnique de la rue Garibaldi) devient rue Laurent-Vibert. Après la guerre, le cours Morand devient le cours Franklin-Roosevelt, l'avenue du Parc devient avenue de Grande-Bretagne, une partie de la place Jules Ferry devient la place Général Brosset, libérateur de Lyon, le boulevard Pommerol devient le boulevard de la Bataille de Stalingrad.

La place Maréchal Lyautey (nom attribué en 1945) reste le symbole du lien entre la toponymie et les fluctuations politiques puisqu'elle s'est appelée successivement place Louis XV, place Louis XVI, place Robespierre (en 1848), place Morand (en 1871), place Maginot (en 1940) et place Maréchal Pétain (en 1942).

Les grandes absentes de cette évocation des noms de rues restent les femmes. Un effort a été fait par la mairie de Lyon à l'occasion de l'aménagement des berges du Rhône, inaugurées en 2007, le 9 mai, journée de l'Europe. Les berges ont été baptisées des noms des douze femmes européennes qui ont marqué leur temps par leur action, leur engagement. Les noms ont été choisis par les douze consulats des pays les premiers engagés dans la construction européenne. Les berges qui longent le 6^e arrondissement ont reçu trois plaques qui correspondent, à partir du nord, à la britannique Dame Ellen Macarthur, navigatrice, à Marlène Dietrich, actrice et chanteuse allemande et à Clara Campoamor, femme politique espagnole qui s'est battue pour les droits des femmes dans les années 1930. Malheureusement, les plaques ont mal résisté au temps et ont été victimes de vandalisme.

V comme VÉGÉTAL

PARC DE LA TÊTE D'OR

C'est l'un des plus grands parcs urbains de France. Il couvre aujourd'hui 117 hectares.

Au XVIIIe siècle, le site est déjà un lieu de promenade des Lyonnais. On allait boire du lait à la ferme de la Tête d'Or. La digue du Grand Camp fixa définitivement à cette époque la limite du futur parc.

Les filles de Jacques Lambert avaient hérité au début du XVIIIe de leur père du domaine de la Tête d'Or. Le terrain était constitué d'un espace boisé végétalisé composé pour deux-tiers d'arbres (saules, peupliers) appelé localement « broteaux » ou « brotelons » (pour « brouter ») parce qu'il servait de lieu de pâture aux animaux. Le tiers restant était très exposé aux inondations du Rhône. Elles vendirent leur portion du Domaine de la Tête d'Or aux Jésuites de la maison Saint-Joseph de Bellecour. En 1735, les Jésuites décidèrent de céder ce Domaine à la ville de Lyon. La vente fut réalisée avec un montant fixe et une rente annuelle et perpétuelle. La ville rétrocéda le Domaine aux Hospices civils et garda à sa charge la rente annuelle qu'elle cessa de payer en 1762, époque du renvoi des Jésuites de France.

L'appellation « Tête d'or » est due à une légende. On raconte que des barbares ou des croisés y auraient dissimulé un trésor précieux. Il y aurait notamment une tête de Christ en or qui attire la convoitise. Plus tard on dira qu'en creusant l'emplacement de ce qui sera le lac, des canuts ont découvert la tête du Christ. Ils se sont battus entre eux pour la posséder. Attristée par ce spectacle, la tête du Christ aurait fondu en larmes, remplissant ainsi le lac. En fait, ce sont les eaux du Rhône qui remplissent les 17 hectares du lac.

En 1845, l'architecte Christophe Bonnet proposa pour agrémenter le quartier de la Guillotière un projet de parc urbain à l'emplacement actuel du Parc.

En 1856, le Préfet Claude Marius Vaïsse milite pour une promenade publique « facilement accessible à pied... (qui serait) la campagne de ceux qui n'en n'ont pas ». Le 14 mars 1856, il traita avec les Hospices civils pour l'acquisition par la Ville de Lyon du domaine de la Tête d'Or pour 1 250 000 francs.

Les frères Denis et Eugène Bühler furent choisis pour le réaliser selon un cahier des charges précis. Le parc doit être composé « d'allées de différentes largeurs pour les promenades à pied, à cheval et en voiture », « d'un lac alimenté par les eaux du Rhône », d'une école botanique, des baches et des serres, « d'une orangerie avec un amphithéâtre pour les cours de botanique », d'un espace pour un parc à daims et d'autres abris pour les animaux et « d'un aviarium pour les oiseaux ».

L'extrémité Est du Parc était la propriété de Villeurbanne. Des disputes et rivalités étaient permanentes entre les deux communes au sujet des dépenses et des recettes du Parc. C'est Jean Casimir Périer- alors Président sous la IIIe République qui promulgua le 17 décembre 1894 la loi prononçant l'annexion au 6^e arrondissement de Lyon, de la partie située sur le territoire de Villeurbanne.

Les travaux confiés aux frères Bühler débutèrent en 1856 et durèrent 5 ans. Bien que les travaux ne fussent pas terminés, le Parc fut néanmoins ouvert au public dès 1857. Les paysagistes suisses se sont inspirés des jardins anglais et du Bois de Boulogne à Paris. Des travaux gigantesques furent réalisés comme le creusement du lac par des chômeurs engagés par la municipalité.

Un barrage fut construit parallèlement sur le Rhône à cette époque pour maîtriser le fleuve et prévenir toute inondation.

Le jardin botanique - créé en 1804 sur les pentes de la Croix-Rousse, dans le clos du Couvent de la Déserte, par le docteur Jean-Emmanuel Gilibert - est transféré au Parc en 1857 - étant trop à l'étroit. Il possède alors plus de 4 000 plantes. Il est réparti aujourd'hui sur 7 hectares qui ont été surélevés d'un mètre à l'époque avec des remblais apportés de l'extérieur. On y trouve des cultures expérimentales pour poacées (graminées), arbres fruitiers et plantes médicinales. La collection est à ce jour aussi riche que celle détenue par le Muséum National d'histoire naturelle de Paris. Elle détient environ 15 000 plantes, ce qui en fait un des jardins les plus riches d'Europe.

L'orangerie du jardin botanique de la Croix-Rousse fut déplacé pierre par pierre en 1859 au nouveau Parc.

La plantation d'arbres, la création de grandes pelouses et de longues allées sont réalisées.

Une activité de canotage fut créée en 1861 sur le lac après aménagement d'une berge. L'embarcadère aux lignes « Art Nouveau » ne sera quant à lui réalisé par Etienne Curny qu'en 1913.

Un parc zoologique se construit petit à petit.

1865 : construction en bois des grandes serres et de la serre des agaves par l'architecte Gustave Bonnet.

Les serres seront également détruites pendant l'hiver rigoureux de 1870/1871 ;

La première Exposition Universelle se déroule à Lyon en juin 1872. Des bâtiments sont construits en arc de cercle sur les bords du Rhône dans le Parc.

1877 à 1880 : reconstruction des grandes serres qui étaient tombées en ruine.

1878 : construction au Parc d'une annexe de l'observatoire astronomique de Lyon basée à Saint-Genis Laval. En 2017 : les bâtiments de l'ancienne ferme Lambert servent de locaux administratifs en charge de la gestion du parc.

Par la loi du 28 août 1884, les forts de la Tête d'Or et des Charpennes sont rasés pour la création du Bd du Nord (Bd des Belges) après le déclassement des terrains militaires.

1888 : création du jardin alpin. Les rocailles sont réalisées avec des excavations du tunnel de la Croix-Rousse. Elles seront remplacées en 1971 par des roches plus esthétiques.

Mai 1894 : Exposition Universelle Internationale, coloniale et ouvrière se tient dans le Parc.

Création du vélodrome qui subira des améliorations en 1930 et 1976

Un problème de clôture va vite s'imposer, le parc n'en ayant aucune à l'origine, pour empêcher des fraudeurs de cacher des marchandises dans la végétation du Parc qui se situe en limite de l'octroi et le vol de plantes. Le 5 novembre 1896 la construction d'une clôture composée d'un muret surmonté d'une grille en fer est réalisée. Une vive opposition intervient et la grille est arrachée sur 300 m. En 1898, la municipalité fait construire une haute grille et fait créer des ouvertures en trois endroits fermées la nuit : porte Tête d'Or, porte Montgolfier et celle -principale – des Légionnaires (porte des Enfants du Rhône). Pour cette dernière c'est l'architecte Charles Meysson qui réalisera l'ouvrage. La porte centrale mesure 32 m de longueur, 11 m de haut et pèse 11 tonnes.

D'autres ouvertures conséquentes seront aménagées : côté avenue Verguin, bd de la Bataille de Stalingrad. Dans les années 1960 puis 2000 deux ouvertures seront réalisées vers la grande roseraie – face à l'actuelle Cité internationale.

1901 : construction du pavillon des gardes aux accents régionalistes – chef d'œuvre d'Eugène Huguet (1908/1909)

1972 : le grand dôme des grandes serres est en mauvais état. Toute la verrière est alors changée. Un double vitrage est installé sur les parois verticales du grand dôme.

1985 : l'ensemble de la grande serre est inscrit à l'inventaire des monuments historiques.

L'arboretum est bien géré. De nouvelles essences sont périodiquement plantées et les arbres jugés dangereux sont abattus. Il y a des espaces boisés classés (EBC).

Un arbre, choisi démocratiquement sur 9 essences proposées par la Direction des Espaces verts de Lyon pour les 150 ans du 6^e sera planté à l'automne 2017.

Les vélos sont autorisés à circuler dans les grandes allées depuis 2009. Les patineurs à roulettes sont « tolérés » dans des secteurs définis.

Il existe de nombreuses aires de jeux avec pour le principal : manèges, balançoires, voiturettes, un théâtre de Guignol. Il existe un petit train touristique sur rail qui circule autour du vélodrome. Une zone de promenade sur le dos des poneys est aménagée dans les bois. Il existe un mini-golf. Plusieurs buvettes et restaurants ont été construits. Un petit train sur pneu (dénommé « Le Léopard ») permet aux touristes de faire le tour du parc.

L'accès au Parc est gratuit. Il est très fréquenté par les lyonnais et les touristes.



[Photo 107bis/parterre coloré © Muriel Chaulet]

En 2017, les pelouses ne sont plus interdites au public et ne ressemblent plus à des terrains de golf comme dans les années 1960.

Les désherbants et pesticides sont proscrits. On refait les foins dans certains endroits. Le Parc est certifié ISO 14001 pour les aspects environnementaux.

ARBRES DU PARC DE LA TÊTE D'OR

Le parc compte aujourd'hui plus de 8800 arbres dont 1/3 de résineux et 2/3 de feuillus – représentant la répartition des essences dans les forêts françaises. Tous les arbres sont inventoriés et identifiés par une plaque numérotée et apposée sur leur tronc. A partir de 2000, l'arboretum a été repris dans tout le Parc. De nombreux arbres –vieux- qui n'avaient pas été remplacés en leur temps et qui devenaient dangereux ont été abattus.

Les premiers arbres ont été plantés sous la conduite de l'architecte – paysagiste Denis Bühler en 1857 - très soucieux de la disposition des trous. Il y met des platanes, des érables, des marronniers, des ginkgos bilotas, des magnolias. Mais l'hiver 1870/1871 fut très rigoureux et une grande quantité d'arbres périrent. Denis Bühler propose de refaire gratuitement de nouvelles plantations. En 1876 le jardin botanique est en mauvais état, les serres sont en ruine et l'eau du lac croupit par manque de circulation. Il fallut attendre les années 1900 pour que le Parc reprenne des couleurs et l'aspect que nous lui connaissons.

Certains **arbres** sont **dits « remarquables »** (environ 2 %). Il y en a encore certains debout qui ont été plantés en 1850 ...comme :

Oranger des Osage (*Maclura ponifera*) qui avait une circonférence de 3.70 m en 2014 à 1.30 m du sol pour une hauteur estimée seulement à 12m. Son tronc est bosselé et creusé jusqu'à 2 m de hauteur. Cet arbre est fréquent au sud du Mississipi. Il donne des fruits de la taille d'une orange – non comestible. Il était utilisé par les tribus indiennes pour le suc blanc extrait des feuilles et dans les fruits pour réaliser des peintures de guerre et teindre les vêtements. Le bois était très recherché pour confectionner des arcs en vue de la chasse. Il a été introduit dans les Cévennes vers les années 1830 pour la sériciculture mais n'a pas eu le succès escompté.

Cyprés chauve dont le tronc est cannelé à l'extrême. En octobre 2014, sa circonférence à 1.30 m était de 5.45 m et une hauteur mesurée au dendromètre de 30.5 m. Cet arbre vient de Louisiane où il peut survivre dans les marécages.

On peut citer également des **platanes** atteignant 40 m de hauteur ; des **tulipiers de Virginie** ; des **ginkgos biloba** ; des **séquoias géants** ; de vieux **cèdres du Liban**.

On peut voir également : un **Erable de Colchide** (Erable de Cappadoce) avec une circonférence de 3.20 m à 1.30 m et une hauteur de 26 m ; un énorme **Chêne à gros fruits** (Quercus macrocarpa) originaire d'Amérique du Nord d'une circonférence de 4.40 m mesurée à 1.30 m.

On trouve également des essences à feuillage ou tronc exceptionnels comme : **Erable japonais Gamett** ; le **Karlopanax septemlobus** dont le tronc porte des épines et qui peut atteindre 30 m de hauteur ; **Pinus Napoléon** (Pinus bungeana) ayant une écorce d'un joli gris clair ; **Pin de l'Himalaya** (Pinus Wallichiana) ; **Chêne rouvre** (Quercus petraea) ; Noisetier de Byzance (Corylus colurna) provenant des Balkans en Turquie ; **Plaqueminier de Virginie** (Diospyros virginiana) en provenance de l'est de l'Amérique du Nord.

L'**arbre de fer** (Peurotia Persica) est le plus vieil arbre du parc. Il est originaire de l'Iran et de l'Est du Caucase. Il est appelé « arbre de fer » en raison de la dureté de son bois. Son tronc est trapus, lisse, de couleur gris brun foncé. Il mesure en moyenne 5 à 10 m. mais peut atteindre 20 m dans son milieu naturel.

Le Parc avait édité un livret citant selon un itinéraire défini les arbres remarquables à admirer et à connaître. Une telle promenade permet également de parcourir le monde et de mieux connaître la vie de différentes tribus.

En novembre 2017, il sera procédé à la plantation d'un arbre dans le Parc de la Tête d'Or pour commémorer les 150 ans de la création du 6^{ème} arrondissement de Lyon. Une plaque de la Mairie et des Conseils de Quartier du 6^{ème} arrondissement sera apposée à côté pour rappeler l'événement.



[Photo 108/ Pinus bungeana © Jardin botanique Lyon]

ROSERAIES

Le Parc de la Tête d'Or contient trois roseraies spécifiques. Cette diversité est la preuve de la place importante de la rose dans la région.

La **roseraie historique** créée en 1880, située dans le jardin botanique sur 1600 m² qui retrace l'histoire de la rose à travers une collection de 570 variétés de rosiers sauvages et historiques exposés en demi-cercle. Elle a été restaurée en 2015 à l'occasion du 17^e Congrès Mondial des Sociétés de Roses. Elle présente un massif consacré aux rosiers européens (galliques), un massif consacré aux rosiers asiatiques et un massif consacré aux hybrides modernes.

La **roseraie d'étude et de concours** dédiée à la création de nouvelles variétés. Elle a pris la place de l'ancienne roseraie. Elle se situe près de la place de Guignol et du chalet des gardes. Chaque année, un jury attribue des prix aux plus belles roses.

La **roseraie « internationale »** – située du côté de la Cité internationale – s'étend sur 5 hectares. Elle a été inaugurée le 19 juin 1964. Elle contient 30000 pieds de rosiers représentant 450 variétés de France et de l'étranger. Son originalité est d'être aménagée autour d'un plan d'eau, de pelouse et d'arbres ombragés. En mai 2006, la Ville de Lyon a reçu le label d'excellence à Osaka pour la Roseraie internationale, label dont bénéficient seulement 22 parcs dans le monde.

LYON et sa région représente le premier site de création de roses en Europe et le second site de production de rosiers en France – après le Val de Loire.



[Photo 109/Roseraie © Jardin botanique Lyon]

W comme WC PUBLICS

Lyon est confrontée au début du XIXe siècle à des problèmes d'hygiène sur la voie publique. Les recoins d'immeubles, les portes couloirs laissées ouvertes deviennent autant de coins utilisés par des personnes sans scrupule et empestant le voisinage.

Les municipalités de Paris et de Lyon, fin XIXe et début XXe siècle, à l'image de l'Empereur romain Vespasien, crurent trouver la parade et régler les problèmes d'hygiène en érigeant des « vespasiennes ». Ce sont des urinoirs publics pour les hommes placés sur des trottoirs ou des aires publiques comme des parcs. L'Empereur Vespasien (69-79 après JC) avait fait installer des urinoirs publics payants.

C'est en 1841 qu'apparaissent les premières « vespasiennes » désignées « colonne Rambuteau » du nom de l'instigateur le Comte Claude-Philibert Rambuteau, nommé par le Roi Louis-Philippe. A la fin du XIXe siècle elles seront dénommées « tasse » du fait de la forme de l'édicule. Il en existait un cours Morand de ce type en août 1905.



[Photo 110/« Tasse » cours Morand]

Le 8 juin 1843, le Conseil municipal de Lyon est appelé à délibérer sur un projet d'urinoirs à établir sur les quais du Rhône et de la Saône, que l'on doit à l'architecte en chef de la ville René Dardel. Il est déjà question dans ce projet d'affichage publicitaire. C'est donc en 1843 qu'apparaissent les premiers « urinoirs ».

Déjà ce problème était crucial vers 1770 à Paris. Le lieutenant-général de la police de Paris – Monsieur de Sartine - avait pris la décision de faire disposer des « barils d'aisance » à tous les coins de rue de Paris.

Ces édifices ont longtemps fait partie du patrimoine urbain. Ils étaient initialement en métal sans porte, à l'abri des regards. On en trouvait un place Maréchal Lyautey ainsi qu'au Parc de la Tête d'Or. En 1877, les colonnes sont remplacées par des loges à 2 places avec support publicitaire qui étaient gratuites et non sécurisées. En 1885, Lyon comptait 241 toilettes publiques : 222 urinoirs et 19 latrines. En 1980, des édifices sont installés mais payants. On en dénombre pour la ville de Lyon 34 sur les 202.

Pour respecter la parité hommes-femmes, il est installé en 1991 des « sanisettes » sécurisées, payant au début. Depuis cinq années elles sont gratuites, sécurisées et subissent automatiquement un lavage complet entre deux utilisateurs. On en compte une dizaine dans le 6^e.

Z comme ZOO

ZOO DE LYON

Le jardin zoologique a été créé en 1858 dans le Parc de la Tête d'Or par décision du Sénateur Vaisse, Préfet et Maire de Lyon et du Conseil Municipal le 22 février 1856.

Le jardin zoologique restera une grande ferme à vocation pédagogique suivant les directives données par l'État, gérée par un fermier jusqu'en 1874, fin du bail.

Le Zoo, anciennement appelé Jardin zoologique de Lyon, mais aussi connu comme le Zoo du Parc de la Tête d'Or, est un « parc zoologique municipal français » dont le nom courant du parc vient du grec « animal ».

Les travaux commencèrent et prirent 5 années.

Denis Bühler, qui était allé voir ce qui se faisait à l'étranger, voulait que le jardin soit "destiné surtout à l'acclimatation et à la propagation des espèces utiles".

On ne parlait donc que *d'une ferme à vocation pédagogique* avec vaches, moutons et quelques animaux sauvages qu'il voulait faire découvrir. Une vingtaine de daims furent installés dès **1858**. Les animaux aujourd'hui présentés en sont les descendants ce qui constitue une « colonie close ».

1858 : construction d'une volière, d'un parc aux daims et d'un autre pour des moutons ; réalisation de plusieurs pigeonniers.

La première cage à ours a été construite en 1865 selon le dessin de Denis Bühler pour y loger un ours donné par un particulier.

Progressivement, les aménagements se multiplient pour présenter de nouveaux animaux, à l'occasion de l'exposition Universelle et Internationale qui eut lieu en 1872 à Lyon. Ils sont à l'origine de la harde actuelle. Un troupeau de vaches laitières pour la distribution du lait aux enfants en 1872.

Après la fin du bail de la ferme Lambert, en 1874, les animaux exotiques sont ajoutés dans l'espace qui constitue le début d'un parc zoologique. La ferme devient au cours du temps un bâtiment administratif.

A partir de 1876, il y eut un changement d'orientation. Après les antilopes en 1861, les ours et les loups en 1865, les animaux exotiques devinrent de plus en plus nombreux.

Parallèlement, les aménagements se multiplièrent : des créations comme certaines cages ou bien des réutilisations comme celle de la vacherie de Tony Garnier qui accueillit des panthères, des lions et un éléphant, le fameux Loulou, arrivé d'Indochine et qui vivra quinze ans au parc.

1874, la voirie de la Ville de Lyon récupère la Direction du Zoo, Le bail du fermier est résilié.

1877, le jardin zoologique reçoit deux autres plantigrades. Dans un premier temps. La cage sera divisée en trois puis une autre cage sera construite.

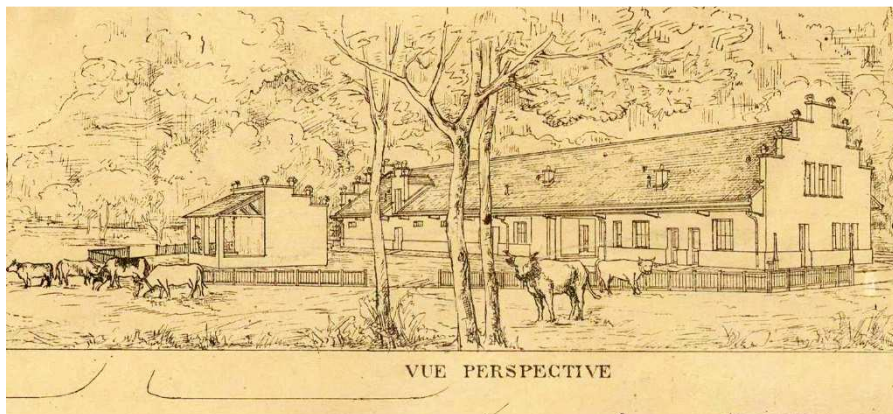
1876 crise importante... et création du poste de directeur du Zoo confié au Pr **Louis Charles Émile Lortet**, *Directeur du Musée d'histoire naturelle et doyen de la Faculté de Médecine*, se voit confier la responsabilité de suivre ces animaux

1880, le zoo est pris en charge successivement par des scientifiques jusqu'en 1910 où la Direction est confiée à un vétérinaire.

1894, construction d'un enclos style Rococo pour accueillir trois crocodiles du Nil. L'un des pensionnaires dévora ses congénères. Il vécut jusqu'en mars 1977.

XXe siècle :

1902, la vacherie du parc ainsi qu'une laiterie municipale commandé par la ville de Lyon et conçue par l'architecte Tony Garnier fut construite le long de l'allée des moutons et subsiste encore.



[Photo 111/Vacherie de Tony Garnier © AC Lyon, 3S1204]



[Photo 112/Le Parc-Les daims © AC Lyon, 4FI 738]

1910, la direction du zoo est confiée à un vétérinaire.

1926, une fauverie est construite à partir des bâtiments réaménagés de la vacherie. Loulou, éléphant d'Indochine, est installé dans l'enclos situé à proximité de l'ancienne vacherie.

À partir de 1955, le parc commence à être rénové.

1964, est mis en place le plan de rénovation du zoo comprenant les premières installations imposantes : celles pour les éléphants (1964), les singes (1965), les girafes (1968), les fauves (1975) puis les ours. La première cage aux ours est conservée *comme monument historique*.

Dans les années 1970, ce sont un bâtiment pour les renards, une nouvelle fauverie et la galerie des serpents qui voient le jour.

1974-1975: sur 6000m², création d'un enclos avec des espèces multiples adaptées aux milieux naturels avec des petits lacs et des roches artificielles. Les animaux sont laissés en liberté entre eux. Partie humide : pélicans, flamands roses, lémuriers. A l'extrémité est dans une grande cage vitrée : mangoustes, porcs épics, chats des sables, otocyon.

Le 11 avril 1984 : une lionne nommée Sonia obligea son compagnon Sultan à se jeter à l'eau. Sultan essaya en vain de regagner la berge par l'escalier mais Sonia l'en empêcha. Sultan mourra noyé. Elle mourra le 13 mai 1991. Tous les deux étaient venus au Zoo de Tamarra (Maroc).

En 1988 le bâtiment des renards est revu pour présenter des servals.

En 1994, l'ourserie est construite puis réaménagée (plus vaste et végétalisée) en 2002 pour accueillir des ours à lunettes ainsi qu'une fauverie et un couple de lions de l'Atlas.

Le 27 septembre 1995 une tigresse s'échappa de sa cage. Le parc fut évacué. Le fauve a été retrouvé terré sous un buisson, sans doute effrayé par la foule.

En 1997, une Charte est établie devenant le schéma directeur pour le Zoo. Elle fixe quatre objectifs : conservation des espèces en voie d'extinction, enrichissement du milieu de vie des animaux, éducation et information du public, recherche scientifique.

La Ville de Lyon a conduit en 1999 une réflexion de fond sur l'évolution du Jardin Zoologique. Des experts ont été consultés, puis le Conseil Municipal a adopté à l'unanimité un document de référence pour la rénovation de cet établissement. 1999, le maire de Lyon, Raymond Barre, propose à Gilbert Edelstein, directeur du cirque Pinder, d'accueillir les deux éléphants d'Asie dont il souhaite se séparer temporairement. Ainsi, **Baby et Népal** arrivent alors au zoo et rejoignent l'éléphant **Java**, seul individu qui y était présenté jusque-là.

XXIe siècle

Le Professeur Deschanel quitte la direction du Zoo. Il est remplacé par le Docteur Éric Plouzeau qui prend la Direction à plein temps jusqu'en 2009. David Gomis « vétérinaire » lui succéda jusqu'en novembre 2012.

2001, la galerie des serpents est fermée au public pour non-respect des règles de sécurité des locaux recevant du public.

2002, avec l'arrivée des ours à lunettes, l'enclos des ours est réhabilité et en 2003, c'est au tour de la primaterie, séparée temporairement.

2006 : Nouvelle girafeerie, Création de la « **plaine africaine** » de près de 3 hectares. Plusieurs espaces animales vivant dans la savane africaine cohabitent dans cet espace paysagé ; peuplé d'environ 130 animaux (girafes, zèbres, watusi, lémuriers, flamands roses, hérons) et autres animaux ce qui constitue un véritable tableau vivant.

Le Zoo actuel s'étend sur un peu plus de 9 hectares et compte environ 400 animaux de 64 espèces avec 122 oiseaux, 71 reptiles. Une collaboration scientifique l'associe depuis longtemps à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon.

Il est dirigé par Xavier Vaillant « biologiste » depuis 2012 qui succéda à David GOMIS qui quitta volontairement son poste suite à l'affaire malheureuse des éléphants « tuberculeux »

2012, l'éléphant d'Asie JAVA décède de la tuberculose à 67 ans ; Il s'en suit une vive controverse à propos du statut immunologique des deux autres éléphants. La Préfecture avait pris les dispositions pour les euthanasier.

Il y eut une pétition importante des Lyonnais contre cette décision. Ils sont finalement « graciés » et transférés dans un enclos en quarantaine de la princesse Stéphanie de Monaco

Afin d'améliorer les conditions de vie des animaux, le service du Jardin Zoologique réaménage progressivement les enclos.

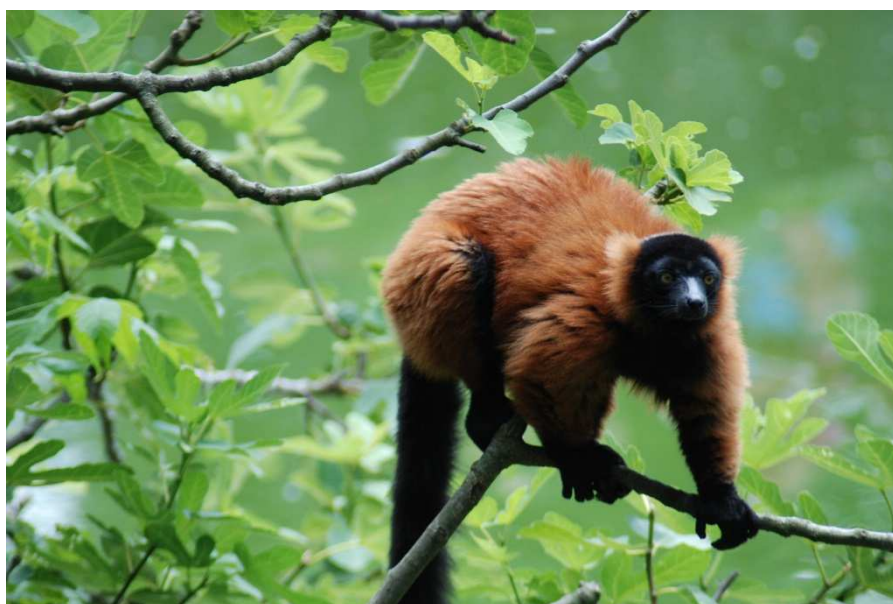


[Photo 113/Lulu, star du Zoo de Lyon © Emmanuelle Gaujour]

Dans la foulée, le Conseil Municipal vote un nouveau projet :

A l'est du parc aux daims, en bout de la ferme Lambert, a été constitué un bassin de recueil de tortues de Floride une centaine que leurs propriétaires veulent abandonner.

Le Zoo est coordinateur d'un programme européen pour les espèces menacées. Il héberge de ce fait **le Vari Roux** ainsi qu'un perroquet « L'amazone à **couronne Lila** » ou amazone de Finch.



A la fin du mois de décembre 2016, naissance d'un petit **Gibbon à favoris blancs**. Cette naissance est exceptionnelle car cette espèce est en voie de disparition et c'est la première fois qu'une telle espèce se reproduit. Les Lyonnais doivent choisir son nom.



2017, l'ancien enclos des éléphants de 3 000 m², sera transformé en « Forêts d'Asie » avec un bâtiment de 700 m² qui sera aménagé.

De nombreuses nouvelles espèces vont venir du continent asiatique : dragon des montagnes, tapirs ou encore gibbons vont être installées. Ce sera une zone humide, comme en Asie. Elle devrait ouvrir au public fin 2019. Ce projet a été voté par le Conseil Municipal début janvier 2017.

La fréquentation exacte du zoo n'est pas connue car l'entrée est libre et gratuite, mais il est vraisemblablement le plus visité en France étant donné la fréquentation du parc de la Tête d'Or, dont il fait partie, estimée à 3 millions de visiteurs par an.

SOURCES

BIBLIOGRAPHIE de Geneviève LAMBERTIN-EMPTOZ

BARRE Josette FEUGA Paul, *Morand et les Brotteaux*, Editions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, 1998

BOUCHET Alain MORNEX René GIMENEZ Danielle, *Les Hospices Civils de Lyon. Histoire de leurs hôpitaux*, Editions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, 2002

CLÉMENÇON Anne-Sophie, *La ville ordinaire. Généalogie d'une rive, Lyon 1781-1914*, Editions Parenthèses/CAUE Rhône Métropole, 2015

DALLEMAGNE François et al, *Les défenses de Lyon. Enceintes et fortifications*, Editions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, Association des Amis du Musée d'Histoire Militaire de Lyon et sa Région, 2010

DUREAU Jeanne-Marie MERMET Claude PÉREZ Marie-Félicie, *Hommage à Morand*, Lyon Archives Municipales, 1994

VANARIO Maurice, *Rues de Lyon à travers les siècles*, Editions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, 2002

RESSOURCES DOCUMENTAIRES

Délibérations municipales des communes de la Guillotière et de Lyon

Plans et parcellaires

Divers documents aux AML, aux ADRML, et aux Archives du diocèse de Lyon.

Base de données Léonore (Légion d'honneur) des Archives nationales de France

BIBLIOGRAPHIE de Jeanne Chantal BUISSON

1-ENTREPRISES- « Le sixième : vous avez dit usines !... »

A.N.F. 19800035/634/73381 dossier Légion d'Honneur Alexandre Louis Colcombet

A.N.F. 19800035/1479/71692 dossier Légion d'Honneur Christian Krass

A.D.R.M. L. 6 Up 1/2992 à 6 Up1/3011 et 6 Up 1/1 à 6Up 1/307 : créations, modifications, prorogations, dissolutions de sociétés

A.D.R.M.L. 130W/32 Bocuze, 130W/36 Luc Court, 130W/80 Pangaud frères,

A.D.R.M.L. 3 Q 34/604 10 Décembre 1923 n° 702 mutation après décès Joseph Louis Chaleyssin

A.D.R.M. 1 M 250 dossier Légion d'Honneur François Léon Faurax

A.D.R.M.L. 248 W 320 vente usine Pangaud

A.D.R.M.L 208 J/ 122 à130 Fonds Arnaud – Lyon rive gauche et Villeurbanne

A.D.R.M.L. PER 2224/2 Annuaire officiel des abonnés aux réseaux téléphoniques de Lyon et du département du Rhone 1909

A.D.M.R.L. PER 2224/44 Annuaire alphabétique des abonnés au téléphone de la ville de Lyon 1976

A.M.L. 2E1736 Acte de mariage Christian Krass et Antoinette Georgler Lyon VI. 8 aout 1895 n° 381

A. M.L. 2E3383 Acte de décès Christian Krass Lyon VI° 2 février 1957 n° 65

Bernadette Angleraud – Les grandes dynasties lyonnaises : des Morin-Pons aux Merieux : du XIX° siècle à nos jours – Perrin ed. -Paris 2003

Bernard Tassinari – La soie à Lyon : de la Grande Fabrique aux textiles du XXI° siècle – Editions lyonnaises d’Art et d’Histoire – Lyon 2012

Centre de documentation du Musée des Tissus :

B 556 article : « La fabrique lyonnaise de soieries à la foire de Lyon in La soierie de Lyon-syndicat des fabricants de soieries et tissus de Lyon-n° 6, 16 mars 1954

B 556 article : « La fête des mousselines à Tarare »- idem- n° 17, 1er septembre 1921

B 731 Histoire de l’industrie et de commerce en France, l’effort économique français contemporain-1er janvier 1925

Centre de documentation de la Fondation Marius Berliet : dossiers Faurax et Luc Court

Généanet www.geneanet.org site de généalogies en ligne et bibliothèque en ligne

Ministère de la Culture – Base Mérimée (en ligne)

2- ENTREPRISES- « Jeanne Guepe épouse Poly, chef d’entreprise »

Témoignage écrit et entretien avec la descendance **Poly** et Mme Oriane Sedano-Poly

3 - ENTREPRISES - « Les expositions internationales de 1872 et 1894 »

A.D.R.M.L. 6 MP 172 à 174

A.D.R.M.L. PER 2222/72 Annuaire administratif de Lyon et du département du Rhone 1872

A.M.L. 485 WP 3, 177 WP 90/3, 781 WP 10 à 20, 781 WP 31, 1140 WP 2/1, 1140 WP 8, 1612 WP 280

Gérard Corneloup - article « Expositions Internationales » in Dictionnaire Historique de Lyon- Stéphane Bachès ed. - Lyon 2009

Florence Vidal- « La Fête s’invite à l’expo !... »- mémoire de master sous la direction de Christian Sorrel- Université de Lyon II- septembre 2010

4- ENTREPRISES - « La Foire Internationale de Lyon »

A.D..R.M.L. 6Up 1/271 Constitution de la « Société de la Foire de Lyon »

Pierre Jourdan – Foire de Lyon cent ans d’histoire 1916-2016 – G.L. Events ed. Lyon 2016

Gérard Corneloup: article « Foire de Lyon » in Dictionnaire Historique de Lyon-Stéphane Bachès ed.- Lyon 2009

5- ENTREPRISES « La Cité Internationale »

Gérard Corneloup : article « Cité Internationale » in Dictionnaire Historique de Lyon- Stéphane Bachès ed. - Lyon 2009

François Lamarre : article « La Cité internationale de Lyon sur les traces de la foire » in Les Echos -15 juin 1995

6– HISTOIRE - PERSONNALITES MARQUANTES - « Jeanne et Henriette Bardey, artistes peintres et sculpteurs »

A.N.F. 19800035/55/6708 dossier Légion d’Honneur Jeanne Bardey

A.M.L. 2E3380 acte de décès Jeanne Bratte veuve Bardey Lyon VI° 13 octobre 1954

André Vessot- Jeanne Bardey, dernière élève de Rodin 1872-1954- Bellier ed.- octobre 2016

Philippe Dufieux- Sculpteurs et architectes à Lyon : de Tony Garnier à Louis Bertola – Mémoire active ed. - Lyon 2007

Le Progrès 15 octobre 1954 – faire-part de décès Jeanne Bardey

Caveau Bratte- cimetière nouveau de la Guillotière

7- HISTOIRE -PERSONNALITES MARQUANTES : « Le sculpteur Jean Chorel »

A.D.R.M.L. 1 M 289 dossier Officier de l’Instruction Publique Jean Chorel

A.D.R.M.L. 6 MP 543 recensement Lyon 1911, 6MP 579 recensement Lyon 1921, 6MP 625 recensement Lyon 1926, 6 MP 671 recensement Lyon 1931, 6MP 741 recensement Villeurbanne 1936

A.D.R.M.L. 1 M 185 Inauguration du monument Jeanne D’Arc le dimanche 18 novembre 1928

A.M.L.2E 1292 acte de naissance Jean Chorel Lyon VI° 28 janvier 1875

A.M.L. 2E 2017 acte de mariage Jean Chorel et Jeanne Migeat Lyon VI° 21 janvier 1905 n° 20

Dominique Dumas avec la participation de Gérard Bruyère - Salons et expositions à Lyon 1786-1918 A.E. - catalogue des exposants et liste de leurs œuvres - L’Echelle de Jacob ed. - Dijon 2007

Dominique Dumas - Salons à Lyon 1919-1945 - répertoire des exposants et listes de leurs œuvres A.E. - Echelle de Jacob ed. - Dijon 2010

Gilbert Gardes- Le monument public français : l’exemple de Lyon – Tome IV° -

Bruno Thévenon : article « Jeanne D’Arc » in Dictionnaire Historique des rues de Lyon- Stéphane Bachès ed. - Mai 2009

Chantal Jane Buisson : article « Les cimetières de Villeurbanne » in Encyclopédie numérique de Villeurbanne-Le Rize +

Caveau Chaleyssin – Cimetière Nouveau de Villeurbanne

8– HISTOIRE - PERSONNALITES MARQUANTES - « Marius Berliet, entrepreneur du VI° »

Marc Augier dit Saint Loup – Marius Berliet l’inflexible- Presses de la cité ed. - Paris 1962

Entretien avec Mme Monique Chapelle, présidente de la Fondation Berliet

9- HISTOIRE -PERSONNALITES MARQUANTES - »Eugène Deruelle, l’illustre inconnu »

A.N.F. LH/740/41 dossier Légion d’Honneur Eugène Deruelle

A.N.F. LH/773/9 dossier Légion d'Honneur Pierre Didier

A.D.M.R.L.1 M 250 dossier Légion d'Honneur Eugène Deruelle

A.D.R.M.L. 1 M 272 dossiers Chevaliers du Mérite Agricole Eugène Deruelle et Pierre Didier

A.D.R.M.L 1 M 290 dossier Officier d'Académie Eugène Deruelle

A.D.R.M.L. 4E 6142 acte de mariage Eugène Deruelle et Marie Laurent Villeurbanne 25 août 1881 n° 41

A.M.L. 2E 2017 acte de mariage Pierre Didier et Mathilde Deruelle Lyon VI° 24 juillet 1905

A.M.L. 2E 2493 acte de décès Eugène Deruelle Lyon VI° 5 octobre 1928

A.M.L. délibération du conseil municipal – séance du 23 janvier 1933

Bruno Benoit : article « DERUELLE Eugène » in Dictionnaire Historique de Lyon- Stéphane Bachès ed. - Lyon 2009

10 – IMMIGRATIONS -FLUX MIGRATOIRES - « Un territoire cosmopolite »

A.D.R.M.L. 6 MP 1/254 et 6 MP 1/776 Dénombrement de la population de VI° arrondissement 1872

A.D.R.M.L. 6 Up 1/239 société : « Fenoglio et Couty » et 6 UP I/257 société :« Fenoglio et Brun »

A.D.R.M.L 4E 8018 Acte de décès Jean Joseph Chaleyssin Villeurbanne 25 octobre 1887

A.D.R.M.L 4E 12291 Acte de décès Jean François Chaleyssin Villeurbanne 13 juin 1894

A.M.L 4 WP 95 mention de l'article 22 de la loi du 15 décembre 1790

A.M.L. 2E1269 Actes de Mariages VI° arrondissement de Lyon 1867

A.M.L 2E1287 Acte de mariage Jules César Rolandez et Louise Emilie Dupont Lyon VI° le 29 juillet 1873 n° 316

Bruno Permezol « Résistants à Lyon, Villeurbanne et aux alentours – 2 824 engagements – B.G.A. Permezol ed. - Lyon 2003

11- IMMIGRATIONS -CONSULATS - « Un territoire international »

Le Petit Futé – Albanie- P. 218 : « La rue Justin Godart »

Le Progrès – 9 septembre 1999

Témoignage écrit de Mme Ju Wang consul de Chine à Lyon

Témoignage écrit de M. Hugues Pouzet consul d'Estonie à Lyon

témoignage écrit de M. Adel Benlagha consul de Tunisie à Lyon

Témoignage écrit de M. Ozgur Cakar consul de Turquie à Lyon

12 – IMMIGRATIONS - « Interpol »

www.interpol.int.fr - Site d'Interpol

www.francetv.fr – replay de l'émission « Expliquez nous ... Interpol » du 4 juin 2015

13 - MUSEES « Le Musée d'Art Contemporain »

Patrice Béghain et Michel Kneubühler – La Perte et la Mémoire Vandalisme, sentiment et conscience du patrimoine à Lyon – Fage ed. - Lyon 2015

Patrice Béghain : article « Art Contemporain » in Dictionnaire Historique de Lyon- Stéphane Bachès ed. - Lyon 2009

Témoignage écrit de M. Thierry Raspail, directeur du M.A.C

14 – PATRIMOINE - « Le Monument aux Morts de l'Île du Souvenir »

A.M.L. 1217 WP 178 Délibération du conseil municipal de Lyon -séance du 11 août 1919

A.M.L. 1217 WP 179 Délibération du conseil municipal de Lyon – séance du 2 août 1920

Gilbert Gardes -Le monument public français : l'exemple de Lyon-Tome IV- G. Gardes ed. - Paris 1986

Gérard Corneloup : article « Monuments aux Morts » in Dictionnaire Historique de Lyon – Stéphane Bachès ed. Lyon 2009

Le Progrès- 7 octobre 1930

BIBLIOGRAPHIE de Françoise CHAMBAUD

C.AUZIAS, A.HOUEL « La grève des ovalistes-Lyon juin-juillet 1869 » Payot 1982.

M.KNEUBÜHLER « Rousseau à Lyon » EMCE 2013.

Revue RIVE GAUCHE n°17 juin 1970, n° 33 juin 1970, n°54, septembre 1975, n° 55 décembre 1975, n°137 juin 1996, n°143 décembre 1997

« Le Censeur, journal de Lyon » n°4027 jeudi 25 novembre 1847.

M.BOUILLOUX « la collecte des ordures ménagères à Lyon : construction historique et contemporaine d'un service urbain singulier » IEP Lyon soutenu le 03/09/2010.

« Lycée E.Herriot Lyon 1885-1985. Livre du centenaire » Lyon Presse Oza 1984.

« Lycée du Parc, 100 ans d'histoire » Lieux Dits 2014.

R.CURTET articles in « L'Echo du Parc » n°3, 4, 5, 7, 17.

« SEPR 1864-2014 150 ans au service de la formation en Rhône-Alpes » EMCE 2014.

« Les jésuites à Lyon XVIe-XXe siècle » ENS Editions 2005.

J.RIVET « les œuvres de charité et les établissements d'enseignement libre de1789 à 1945 » Lyon Imprimerie des Missions africaines 1945

N.Salagnac « L'enseignement à Lyon » 2012 site internet

B.DEMOTZ, H.JEANBLANC « Les gouverneurs de Lyon 1310-2010 » ELAH 2011

« Lyon en 1906 » tome 1 35^e congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences.

G.CORNELOUP articles in « Dictionnaire historique de Lyon » Stéphane Bachès 2009.

J.L.ROUX « Le café-concert à Lyon » ELAH

J.F.DECRAENE « Petit dictionnaire historique des Francs-maçons à Lyon » ELAH 2008.

« Lyon carrefour européen de la Franc-Maçonnerie » Musée des BA de Lyon Mémoire Active 2003.

« La médecine à Lyon des origines à nos jours » Fondation Marcel Mérieux Hervas 1987.

S.CURVAT, D.DOMENACH-LALLICH « Les lieux secrets de la Résistance Lyon 1940-1944 » Editions Xavier Lejeune 2003.

A.COMBE, G.CHARAVAY « Guide de l'étranger à Lyon » 1847

A.JOANNE « Guide de Paris à Lyon » Hachette 1866.

C.FARRERE « Mademoiselle Dax jeune fille » Ernest Flammarion 1920.

E.L.J. MAZADE « Lettres à la fille sur mes promenades à Lyon » volume 4 1810.

J.PELLETIER « Lyon pas à pas » Horvath 1995.

J.PELLETIER « Connaître son arrondissement le 6^e » ELAH 1999.

J.PELLETIER « Ponts et quais de Lyon » ELAH 2002.

C.DELFANTE, L.DALLY-MARTIN «100 ans d'urbanisme » LUGD 1994.

A.S.CLEMENCON « La ville ordinaire généalogie d'une rive, Lyon 1781-1914 » Parenthèses CAUE Rhône Métropole 2015.

« Canalisations : Gaz » coupures de presse Archives municipales de Lyon 3Cp 175.

« Voirie urbaine : travaux, entretien, éclairage public, signaux » AML 3Cp 162.

« Evolution des quartiers : parc Tête d'Or à Brotteaux »AML 3 Cp 139.

« Un trésor se révèle. Découvrez la centrale hydroélectrique de Cusset et le canal de Jonage » les guides du Patrimoine rhônalpin n°40 Musnier Gilbert Editions.

P.LIEUTAGHI « Le livre des Arbres, Arbustes & Arbrisseaux » nouvelle édition Actes Sud 2009.

J.BARRE, P.FEUGA « Morand et les Brotteaux » ELAH 1998.

« Chemins de Mémoire » site du Ministère de la Défense.

« ZOOM Rive gauche Lire la ville en creux et en relief » Mission site historique de la ville de Lyon.

« Le 6^e arrondissement, d'hier à aujourd'hui » Conseils de quartier Animation Culturelle et Patrimoine 2012.

J.BRUYAS, E.ROUX de BEZIEUX « Il y a 130 ans le 6^{ème} » Horvath 1996.

Guichet du savoir BML

Archives du foyer LES TERRASSES des Filles du Cœur de Marie, 10 place Puvis de Chavannes.

Archives du couvent des Franciscaines, 83 rue Tronchet.

BIBLIOGRAPHIE de Alain LE GUELINEL DE LIGNEROLLES

1. OUVRAGES

LYON – Rive gauche. *Roland Racine - Edit. Alan Sutton 2013*

LYON de A à Z. *Bernard Berthon et Manuelle Anne Renault Edit. Alan Sutton 2008*

Les dynasties lyonnaises. *Bernadette Angleraud - Catherine Pellissier Edit. Perrin 2003*

La rénovation des plantations des quais du Rhône à Lyon. *Grand Lyon – Voirie Ingénierie – Service Arbres et paysages – Elise Turier, Christine Sellin-Cros, Frédéric Segur 2012*

Histoire de Lyon et des Lyonnais. *André Latreille – Edit. Privat 1984*

Il y a 130 ans - le 6^{ème}. *Jacques Bruyas – Erick Roux de Bezieux – Edit. Horvath – 1996*

Lyon – Promenades au gré du 6^{ème}. *Jacques Bruyas - Edit. du Mot Passant 1999*

Lyon en 1906 et la Région lyonnaise Tome I – *Imp. A.Rey & Cie 1906*

L'eau à Lyon – toute une histoire – *M&G Edit. n°47 n- 2015*

CR des travaux du Conseil d'Hygiène publique et de salubrité du département du Rhône. (01/01/1860- 31/12/1885) *doct. A. Lacassagne – Edit. A. Storck – 1887*

Des Equevilles aux déchets ultimes – *Gérard Bertolini – Gabriel Meunier – Imp. Chirat 2012*

Scatophobie des villes, scatophilie des champs – Gestion et utilisation des fèces à Lyon à la fin du 19^{ème} siècle – *J.P.Aguerre – Ruralia – 2013*

Les eaux des Cévennes à Lyon ou le retour aux idées romaines – *Marius Moyrtt 1883*

Une grave question lyonnaise : rachat de la concession de la Cie des Eaux - *Imp. Pitrat Aimè – 1889*

Connaître son arrondissement « Lyon – Les Brotteaux-Bellecombe » *Jean Pelletier 1999*

Rapport sur une fourniture d'eau potable à la ville de Lyon – 1844 –*présenté au Conseil municipal de Lyon le 13/11/1844.*

L'eau potable à Lyon – *Doct. X. Delore Assoc. Typographique – 1892*

Considérations relatives aux Eaux publiques à LYON – *TARGE 1832*

Principes généraux d'alimentation des villes en eau potable – *G.Villard et P. Villard – Librairie polytechnique – J.Baudy édit. Paris – 1885.*

L'alimentation en eau de Lyon – *Roger Girard – EDARI – 1935*

L'eau à LYON- la pompe de Cornouailles- *Claude Frangin – L'archéologie industrielle en France n° 54 – 2009*

LYON, la carte et le site – *Gérard Mottet –Forma Urbis – Les plans généraux de Lyon XVI- XX ème.*

Mémoire sur un Projet de canal de dérivation de l'Ain pour donner des eaux à la ville de Lyon- *Imp. L.Boitel – 1839*

Les eaux de Lyon et de Paris *description des travaux exécutés à Lyon pour la distribution des eaux du Rhône filtrées – Aristide Dumont – Dunod Edit. 1862 + Atlas de 25 planches.*

Les eaux cachées – *Noël Mongeron – ARPPAM Edit. 2003*

Les eaux courantes – Le Rhône – *Monique Coulet – ARPPAM Edit. 2002*

Déplacement sur les berges du Rhône à Lyon – *Les Berges de Maine – 2010*

La rénovation des plantations des quais du Rhône à Lyon – Partie 1. Et. Historique *Elise Turier, Christine Sellin-Cros, Frédéric Segur – 2012*

IN SITU – Les Berges du Rhône – *Divisare. Com/projects/250396...in-situ-les-berges-du-Rhône*

GUIGNOL – Les Mourguet – *Paul Fournel – Edit. Seuil – 1995*

GUIGNOL – un gone de Lyon – Croix Rousse : *interview de Daniel Streble – 20/03/2017*

Le Jardin botanique de Lyon : d'un service technique à un musée vivant – *Entretien avec Frédéric Pautz _ Une Lettre de l'OCIM – n° 159 – 2015*

Jardin botanique – *Annuaire administratif de Lyon – 1872*

Le BRETILLOD – *Le Progrès – 24/07/2015*

Charte de l'Arbre du Grand Lyon –*COURLY –*

MORAND et la place Lyautey – *Mon site SPIP*

MORAND et la place Lyautey – *LYON et Rhône-Alpes – Points d'acteur*

Manège : « Le Grand Carrousel » Parc de La Tête d'Or – *Interview de Richard Klauser – 22/03/2017.*

Musée GUIMET ou Musée des Religions – *Dossier électronique de l'inventaire général du Patrimoine culturel de la Ville de Lyon*

Les tribulations d'un musée à Lyon – *Les Carnets de l'inventaire – Véronique Belle – 2013*

CR de la séance du 1^{er} juin 2015 du Conseil municipal de Lyon : *Accord de classement au titre des MH de l'orgue MERKLIN de l'Eglise de la Rédemption*

Le facteur Joseph MERKLIN – *Association des Amis des orgues de la Rédemption*

Les roseraies du Parc de la Tête d'Or – *Loisirs – Parc de la Tête d'Or*

Roses anciennes – France – *Histoire de la Rose*

Quelques arbres du Parc de la Tête d'Or de Lyon – *Cocomagnaville*

Les Rues de Lyon : *(histoires et légendes des rues à Lyon) lessusdelyon.hautefort.com*

La Vie lyonnaise n° 1.025 – *corrida aux arènes du Vélodrome – 18/09/1942*

LYON et son territoire : des origines à nos jours – *Marie-Clotilde Meillerand – Centre de ressources prospectives du Grand Lyon – 2006.*

Loi PLM 1982 – *Code et lois. Actes juridiques et législatifs*

Merveilles végétales du Parc de la Tête d'Or à Lyon

Plan historique et patrimonial du 6^e arrondissement de Lyon 2012

Interview du Cel LA FAYE – *Pdt du Musée d'histoire militaire Lyon et RA –janv.2017*

2. WIKIPEDIA

Les Brotteaux

LYON

Arrondissements de Lyon

Vespasienne

LYON du Premier au second Empire

LYON sous la Troisième République

Parc de la Tête d'Or

Jardin botanique de LYON

GUIGNOL

Place Maréchal Lyautey

Musée d'Histoire naturelle GUIMET

Joseph MERKLIN

Fête nationale française

Commémoration du 8 mai

Ceintures de LYON

Sport : boules

L'âge de glace

LYON : le Palais de Glace

Vélodrome Georges Prével

Vélocipède

Liste des maires d'arrondissement de Lyon (1983_2020)

Le PARC de la TETE d'OR - *Olivier PERRIN – Edit. Alan SUTTON – août 2007*

Le PROGRES – « Le Parc de la Tête d'Or » *articles de Aline DURET – août 2016*

3. ORIGINE des DOCUMENTS et ELEMENTS ICONOGRAPHIQUES

AML - Archives Municipales de Lyon - (Anne-Marie Delattre, Tristan Vuillet)

ADRML – Archives du Département du Rhône et de la métropole

BML – Bibliothèque Municipale de Lyon

Musées GADAGNE – Centre de documentation (Rébecca Duffeix)

Musée d'Histoire Militaire de Lyon et de sa Région

Jardin botanique de Lyon

Zoo de Lyon

Association « L'eau à Lyon et la pompe de Cornouailles »

Témoignages

Daniel STREBLE – Guignol – Un gone de Lyon –Théâtre de la Croix-Rousse

Colonel LA FAYE – Président du Musée Militaire de Lyon et Rhône-Alpes

Richard KLAUSER – Manège « Grand Carrousel » Gustave Bayol- Parc de la Tête d'or

Peter HILT – Manège « Carrousel Salon »

Xavier VAILLANT – Directeur du ZOO de Lyon

Gilles DEPARIS – Directeur du Jardin Botanique – Parc de la Tête d'Or – Lyon

Daniel POYET, Robert JONAC, Gilles PRATLONG – « Association L'eau à Lyon »

Denis BORDAGE – Organiste Titulaire de l'orgue de l'Eglise de La Rédemption

ORIGINE DES DOCUMENTS ET CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

AML Archives municipales de Lyon

ADRML Archives départementales du Rhône et de la Métropole de Lyon

Association « L'eau à Lyon »

Association des Amis des orgues de la Rédemption

BML Bibliothèque Municipale de Lyon

BNF Bibliothèque Nationale de France

Centre de documentation du Musée des Tissus

Centre de documentation du Musée Gadagne

Direction Espaces verts Lyon – Métropole : Jardin botanique, Jardin zoologique

Fondation Marius Berliet Lyon

Musée d'Histoire Militaire de Lyon et sa Région

Collection privée de la famille Poly

G. Bernasconi

C.J. Buisson

F. Chambaud

J.P. Devigon

G. Lambertin-Emptoz

B. Reybet-Degat

INDEX

- A** Acte de création du 6e (p.91), Arbres d’alignement (p.122), Arbres du Parc « remarquables » (p.128)
- B** Bains-douches (p.79), Bardey Jeanne et Henriette (p.60), Bas-ports (p.102), Bellecombe (p.16), Berliet Marius (p.40), Boules lyonnaises (p.112), Bourse du Travail (p.43), Le Brétillod (p.104), Brotteaux (p.17)
- C** Cadrans solaires (p.100), Chorel Jean (p.61), Cinémas (p.23), Cité internationale (p.46), Cliniques (p.69), Collèges (p.32), Commémorations nationales réalisées dans le 6e (p.14), Congrégations religieuses (p.109), Consulats (p.72), Cultes (p.107)
- D** Deruelle Eugène (p.62), Dignes (p.73) Divertissement (p.28)
- E** Eau potable (p.76), Eaux usées (p.76), Eclairage public (p.74), Ecoles (p.32), Enseignement (p.32), Entreprenariat (p.74), Expositions internationales de 1872 et 1894 (p.43)
- F** Faurax Marius Paul (p.10), Femmes et Hommes remarquables (p.60), Foire Internationale de Lyon (p.45), Fortifications (p.8), Franc-maçonnerie dans le 6e (p.47)
- G** Gares des Brotteaux (p.120), Gastronomie dans le 6e (p.50), Gaz et éclairage public (p.74), Gouverneur militaire (p.9), Guerres 14-18 et 39-45-événements liés (p.11), Guignol (p.29)
- H** Herbier du Parc (p.83), Hospices Civils de Lyon propriétaire foncier (p.19), Etablissements hospitaliers (p.69)
- I** Immigration (p.71), Industries (p.36), Inondations (p.73), Interpol (p.72)
- J** Jardin botanique des Brotteaux (p.82), Jardins botaniques du Parc (p.83)
- K** Kiosque à fleurs (p.85), Kiosque à liqueur (p.85), Kiosque à musique (p.86)
- L** Lac des Brotteaux (p.87), Lac du Parc de la Tête d’Or (p.87), Lavois-Bateaux-lavois sur le Rhône (p.89), Loges maçonniques (p.47), Lycée Edouard Herriot (p.33), Lycée du parc (p.34)
- M** Mairies et Maires du 6e (p.92), Manèges (p.28), Mères lyonnaises (p.50), Merklin Joseph (p.94), Montgolfières (p.113), Monument des Enfants du Rhône (p.14), Monument aux Morts de l’Ile du Souvenir (p.15), Morand Jean Antoine (p.62), Moulinages des Brotteaux (p.41), Musée d’Art contemporain (p.25) Musée Guimet – Muséum (p.25)
- O** Ossuaire des Brotteaux (p.108)
- P** Palais de Flore (p.99), Parc de la Tête d’Or (p.126), Patinage (p.113), Pâtisseries-Chocolatiers (p.50), Patrimoine du 6e (p.98), Péniches (p.105), Personnalités ayant vécu dans le 6e (p.67), Pieds humides (p.85), Poly Jeanne (p.42), Ponts et passerelles (p.102), Pré-aux-Clercs (p.59)
- Q** Quais (p.102), Quais rive gauche-aménagements (p.105)
- R** Résistance dans le 6e (p.12), Restaurants et Brasseries (p.52), Roseaies (p.129), Rues d’autrefois et d’aujourd’hui (p.6)
- S** Salles de spectacle (p.22), Serres du parc de la Tête d’Or (p.83), Sport -Boules (p.112)
- T** Territoire du 6e (p.19), Théâtres (p.22), Transports urbains (p.118), Tout-à-l’égout (p.79)
- V** Vaïsse Claude Marius (p.64), Vélodrome (p.115), Vitta Jonas et Joseph (p.64), Vitton Henri (p.65)
- W** WC publics (p.131)
- Z** Zoo de Lyon (p.132)

Cet ouvrage est un bel exemple de l'implication et du dynamisme de nos conseils de quartier.

Détenant une véritable expertise sur leur territoire, les conseils de quartier du 6e ont su, avec beaucoup de passion et de rigueur, mettre en avant la richesse, la beauté et l'évolution de leur arrondissement. Ce recueil est le résultat d'un travail que je tiens à saluer : il a permis à des habitants, amoureux de leur quartier, de partager cette formidable aventure de l'écriture collective.

Cet abécédaire a été en partie financé dans le cadre de l'APICQ (Appel à projets des Initiatives des Conseils de Quartier). La Ville de Lyon est particulièrement fière d'avoir soutenu cette belle démarche, qui, j'en suis sûr, a été et sera encore l'occasion de moments d'échanges et de découvertes autour de l'histoire de l'arrondissement.

Jérôme Maleski

*Adjoint au Maire de Lyon délégué à la démocratie locale
et à la participation citoyenne*



Mairie Lyon 6^e

58 rue de Sèze 69006 Lyon 04 72 83 15 00 www.mairie6.lyon.fr